
U d'/of OTTAWA
39003004085527

M. REYNÈS-MONLAUR

Les Dieux s'en vont

Quatorzième édition

LIBRAIRIE PLON

LES DIEUX
S'EN VONT

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

La Duchesse de Montmorency (1600-1666). Avec approbation de Mgr l'Évêque de Montpellier. 11e édition. Un volume in-16, accompagné d'un portrait en héliogravure.

Angélique Arnauld. Préface de Mgr de Cabrières. 13e édition. Un volume in-16.

(Couronné par l'Académie française, prix Sobrier-Arnould.)

Le Rayon. 114e édition. Un volume in-8° écu.

Après la neuvième heure. 72e édition. Un volume in-8° écu.

Ames Celtes. *(Épuisé.)*

Ils regarderont vers Lui. 34e édition. Un volume in-8° écu.

Jérusalem. ★ *Quand vous passiez par nos chemins...* 25e édition. Un volume in-8° écu.

(Couronné par l'Académie française, prix Jules Favre.)

Jérusalem. ★★ *Les Derniers Pas.* 15e édition. Un volume in-8° écu.

Le Sceau. 18e édition. Un volume in-8° écu.

Leur Vieille Maison. 17e édition. Un volume in-16.

Pages de Deuil et d'Héroïsme. ★ **Les Paroles secrètes.** 31e édition. Un volume in-16.

Pages de Deuil et d'Héroïsme. ★★ **Les Autels morts.** 26e édition. Un volume in-16.

Pages de Deuil et d'Héroïsme. ★★★ **La Fin de Claude.** 19e édition. Un volume in-16.

Les Appels du Christ. Préface de S. E. le Cardinal de Cabrières. 16e édition. Un volume in-8° couronne.

Les Dieux s'en vont. Un vol. in-8° écu.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

Séraphin Marion.

M. REYNÈS-MONLAUR

LES DIEUX S'EN VONT



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

SANCTISSIMAE. ET. PIISSI
MAE. AC. SUPER. OMNES.
RETRO. RELIGIOSISSIMAE.
PVRISSIMAE. CASTISSIMAEQUE.
CVIVS. RELIGIOSAM.
CVRAM. SACRORVM. ET.
MORVM. PRAEDICABILEM
DISCIPLINAM. NVMENQVOQVE.
VESTAE COMPROBAVIT.

A vous, « très pure, très chaste, très douce », dont le nom a été martelé, sur le socle funéraire, sans doute parce qu'on vous avait convaincue de « superstition étrangère », je dédie ces pages.

Par de belles heures d'été, je me suis assise à votre ombre, dans cet atrium de Vesta où vous aviez vécu. La tranquillité auguste des choses mortes m'environnait. Les pierres des basiliques et des arcs de triomphe encombraient la Voie Sacrée, avec les débris des temples et les débris informes des dieux. Une grandeur triste se dégageait de tant de gloire, de force et de beauté, en cette nécropole endormie. Dans les poussières sacrées du Forum, seul votre atrium, l'atrium de Vesta, était un abri de fraîcheur et de vie, entre les buissons de roses et les statues des prêtresses voilées, blanches comme des fleurs.

Je vous ai interrogée longuement. Vous m'avez dit avec quelle passion les âmes les plus nobles

pouvaient se vouer au culte de Rome. Vous m'avez dit aussi que, parfois, sous les plis rigides de la stola battait un cœur de femme qui se mourait dans une vie murée; vous m'avez montré, en nommant vos compagnes, « que la virginité sans l'Éternel Amour n'est que glace et désolation ».

Et vous m'avez dit votre étonnement lorsque rencontrant d'autres femmes — vierges, comme vous — vous aviez regardé leurs visages et ils vous avaient paru radieux comme des visages de fiancées.

Je vous ai suivie dans cette découverte que vous faisiez du Christianisme. Déjà, de votre temps, c'était la multitude immense dont parle Tacite, allant du Palatin à la Suburre, qui apprenait ce qu'était la Lumière, la Vie, l'Éternité, Dieu. L'Évangile se répandait du mouvement irrésistible des grandes marées qui battent les falaises. Vous entendiez ce bruit d'eau qui monte à travers les bruits vains de chaque jour. D'autres ont raconté ces choses. Vous, vous avez vu la paix dans l'angoisse, la pléni-

tude dans le vide, l'attente vivante et ardente de l'éternité dans un monde sans espoir et sans Dieu. Et vos mains qui cherchaient à tâtons le chemin de la vie se sont tendues vers le Dieu Inconnu qui sauvait le monde...

Pendant que je vous écoutais, le soir tombait. Les ruines du Forum paraissaient plus augustes, estompant leur misère à ces lueurs indécises du crépuscule. Tout était passé. Tout se taisait.

Alors une cloche grêle sonna le salut de l'Ange à Celle qui, la première, unit une pureté sans ombres à l'Éternel Amour.

Et toutes les cloches de Rome répondirent.

R.-M.

LES DIEUX S'EN VONT

CHAPITRE PREMIER

I

Tout se taisait à cette heure accablante de midi. La Rome impériale, pareille à quelque nécropole enchantée, s'étendait paresseusement au soleil dans une demi-somnolence. Les temples, les portiques, les stades, les amphithéâtres, les jardins et les thermes, le Palatin et la masse inachevée de la Maison Dorée chevauchant sur deux des sept collines, se détachaient distincts et superbes. Les richesses et la beauté accumulées par les siècles, accrues démesurément par les derniers empereurs qui se vantaient

d'avoir trouvé une ville de briques et de laisser une ville de marbre, étincelaient dans la radieuse lumière jusqu'au Tibre que les nouveaux faubourgs débordaient de partout, jusqu'à la campagne aux lignes augustes, semée de pins, de cyprès et de tombes. Là-haut, le Capitole, le palladium de la cité, réfléchissait sur l'or de ses toitures et renvoyait en traits de feu, à tous les points de l'horizon, le soleil aveuglant de ce jour d'été. En vérité, ce temple de Jupiter entouré et comme éclaboussé de rayons symbolisait bien la Rome antique, attirant à elle et reflétant toutes les splendeurs de la terre.

Dans l'atrium de Vesta, tout au fond, dans le temple même, relié à la demeure des vestales par des rangées de colonnes, la chaleur de juillet s'augmentait encore aux flammes du foyer que des mains vigilantes entretenaient constamment. On avait, ce jour-là, relevé les draperies des portes jusqu'au seuil, pour que l'air pût circuler plus librement à travers les cours et les péristyles. Seule, suivant les rites, la Cella demeurait mystérieuse et fermée à tout

regard profane ; mais les draperies étaient légères ; entre les colonnes, l'air était rafraîchi par une eau courante ; et la vestale de garde, sans sortir du temple, eût pu y baigner ses pieds nus.

Arria Claudia n'y songeait pas. Après s'être assurée, d'un coup d'œil, que le feu brillait, haut et clair, elle rassembla les coussins disséminés ici et là sur le pavé de marbre et s'assit, les yeux mi-clos. A travers les portières légères qui lui permettaient de voir sans être vue, elle s'amusa un instant aux jeux du soleil dorant l'eau retombante de la vasque centrale ; elle suivit les rais éclatants sur la blancheur des marbres, et là-bas, sur les pierres de la Voie Sacrée... Elle ne voyait que cela au delà de cet atrium bas et sans horizon... Qu'importait? Ce coin de Voie Sacrée suffisait à charmer sa vie. C'était là que se concentraient les triomphes et les fêtes ; tous les beaux moments de Rome marquaient leur passage sur les larges dalles. La vie de la vestale se mêlait à ces heures augustes. Elle y trouvait son aliment et sa force.

Bientôt le rouleau que la jeune fille tenait s'échappa de ses mains ; les yeux fermés, les mains croisées sur les genoux, immobile et blanche comme si elle eût été la statue de la Cella vide, elle s'abandonna à une rêverie si profonde que l'on n'eût pu savoir si elle veillait, si elle dormait, sans le battement léger des paupières... Et le repos et le silence semblaient convenir aux traits calmes, à la bouche fine, au front pur et fier de cette Romaine que Raphaël eût choisie comme modèle pour sa délicieuse Madone degli Anzidei. Les yeux seuls démentaient la sérénité tranquille du visage, des yeux profonds, changeants, douloureux... On eût dit parfois, derrière le masque volontairement fermé, le battement d'ailes d'un oiseau. Mais la volonté ancestrale dont elle avait hérité la maintenait impassible, et l'oiseau demeurait captif. Elle appartenait à l'une des familles patriciennes de Rome. Sa grand'mère était cette Arria qui s'illustra sous Claude, en tendant à son époux hésitant le poignard ensanglanté dont elle venait de se transpercer avec le mot

célèbre : *Pœte non dolet;* son grand-père était ce Thraséas dont la mort fut empreinte d'une mâle beauté. Helvidius comptait parmi ses proches. On avait offert l'enfant, à ses six ans au collège des vestales pour essayer d'écarter d'elle le destin funeste... Il y avait plus de vingt ans de cela, et comme elle se souvenait des moindres détails ! Son entrée avait presque coïncidé avec le retour de Néron de l'Achaïe. Ce jour-là, placée avec ses compagnes au seuil du temple sur la Voie Sacrée, elle attendait, les mains pleines de fleurs... Et elle regardait, éblouie, les chars dorés, chargés des trois cents couronnes, la masse mouvante d'or et de pourpre des augustans, les mules ferrées d'argent, les coureurs, les cavaliers maures, Poppée voilée, distante, couverte de perles comme une déesse, et là-bas, par l'arche du cirque abattue, à travers le Vélabre, à travers le Forum, sur un char d'ivoire, l'homme en qui Rome s'incarnait et vivait, Néron, vêtu de pourpre, la chlamyde semée d'étoiles, la couronne olympique sur la tête, le laurier pythien à la main.

Le char du triomphateur s'était arrêté à la hauteur du temple de Vesta. Arria était si près qu'elle pouvait voir l'histrion couronné modérer les acclamations d'un geste ; elle voyait aussi cet homme qui disposait de toutes les vies des hommes, la main tendue vers la foule, en un appel craintif, commencer à chanter d'une voix basse d'abord, puis d'une étrange voix enrouée, plus haute, plus sûre, les yeux levés vers le ciel. Ces yeux verts, larges, placés à fleur de tête, en s'abaissant la firent frissonner, tant l'enfant effarée es trouva semblables aux yeux des tigres qu'on menait enchaînés non loin du char de triomphe. En vain un délire de cris et d'applaudissements suivit-il le chant de l'ode grecque ; en vain la foule avide de plaisirs se ruait-elle sur les bonbons et les fruits, dans l'envolement d'oiseaux, de rubans, la pluie de safran et de parfums, les bravos, les appels et les rires, elle restait glacée, les roses dans les bras, avec un sentiment de peur et de honte indéfinissable.

Ah ! qu'elle comprenait maintenant cette pro-

testation inconsciente de tout le vieux sang Romain dans ce cœur de six ans ! Ce comédien, cet histrion aux yeux cruels, c'était le Dieu, c'était Rome?... Mais, hélas ! le Néron chauve qui les dominait en ces années 88 à 95 où nous sommes valait-il mieux? N'était-il pas encore plus sinistre et plus abject? Les regards tristes d'Arria erraient là-bas, sur les pierres éclaboussées de soleil, les pierres de la Voie Sacrée, où Domitien, hier encore, passait en triomphateur avec des esclaves d'emprunt déguisés en ennemis Daciens. Et le ridicule de l'un lui semblait aussi odieux que l'avilissement de l'autre, dans la seule passion que connût son cœur : sa Rome éternelle.

Elle secoua la tête. Dans cette rêverie du milieu du jour, elle allait maintenant s'attardant plus volontiers à des heures où son âme de Romaine avait battu de joie.

Elle évoquait les empereurs triomphants, Vespasien et Titus, debout sur le même char, non plus dans un cortège de mimes et d'histrions, mais entourés de légionnaires, de cen-

turions, de machines de guerre, entre les simulacres des Dieux et les dépouilles des vaincus. Quatre ans à peine s'étaient écoulés depuis le triomphe scandaleux de Néron ; quatre ans, et trois empereurs avaient passé aux lueurs du Capitole en flammes, au tumulte de la guerre civile... La fillette avait alors dix ans. Son âme d'enfant gardait au-dessus de tous ces bouleversements le souvenir de la marche grave et ravie de ses compagnes portant le feu sacré devant les vainqueurs de l'Asie. Alors pour la première fois, elle avait entendu murmurer : « *les Vestales,* » et avant même le passage de Titus et de Vespasien, elle avait vu toutes les têtes se courber devant les vierges sacrées, comme les herbes sous le vent. Ah ! être *cela*, que c'était bon d'être cela, les prêtresses, les Divines, palladium et orgueil de Rome ! Le triomphe de Titus lui avait révélé cette ivresse : et les détails restaient gravés, les dépouilles étranges rapportées de cette guerre contre les juifs, le chandelier à sept branches, le voile, la table d'or du temple de Jérusalem qui oscillaient

devant elle ; elle entendait encore les chants des captifs enchaînés, vieux chants, tristes de sortir pour les vainqueurs, d'un recul infini. Une des esclaves, depuis...

Un cri, un seul, mais déchirant, tira Claudia de ses songes. Elle se souleva et interrogea l'une des esclaves accroupie près du foyer.

— Qu'est-ce encore? demanda-t-elle.

— Ce doit être Djemel, Divine... Il n'est pas de jour où elle ne soit battue.

— Elle est revenue? Je la croyais aux champs?

— Il eût mieux valu pour elle rester à l'ergastule. On l'a rappelée à cause de son habileté comme brodeuse... Plus bas, l'esclave ajouta : La Grande Vestale la hait. Elle la fera mourir sous les coups.

Arria eut sur les lèvres : pourquoi? Mais outre qu'il lui répugnait d'interroger une esclave, le sujet l'intéressait trop peu pour qu'elle continuât à s'enquérir. Elle rouvrit le rouleau de Lucrèce qu'elle avait paresseusement fermé, elle reprit sa lecture interrompue. Mais elle

n'avait pas achevé de dérouler les pages que la portière se souleva et Cornélie, la Grande Vestale, lui fit un signe d'appel.

II

Certes, si Arria eût évoqué pour nous la madone fine et pure de Raphaël, Cornélie était le type d'une de ces sibylles puissantes que Michel-Ange a immortalisées. Le masque dur, le nez busqué, le menton volontaire, les formes massives, blonde d'un blond ardent que la peinture et l'art l'avaient aidée à copier d'après la teinte des chevelures germaines, la grande mode du moment, Cornélie, en dehors de ce détail trop moderne, devait rappeler son aïeule, la Cornélie antique et toute cette suite de matrones puissantes allant des Scipions à Sylla, à Cinna, que sais-je? Mais si les lignes superbes et fortes étaient pareilles, que l'expression était changée! Avec ces raffinements de coquetterie

qu'auraient maudits les grands ancêtres, à côté même de l'impression arrogante que je disais, il y avait place sur ce visage « pour les grâces et les rires affectés » qu'ignorait l'austère République.

En ce moment, toute la personne de Cornélie portait les traces d'une violente colère, sans qu'elle songeât à s'expliquer, bien moins encore à s'excuser devant Arria Claudia. Celle-ci s'était levée, sur le signe de la Grande Vestale ; toutes les deux, avant de sortir, jetèrent un regard machinal vers le foyer. Par la portière relevée, un souffle d'air passa. La flamme se rabattit vers le sol. Les deux vestales se regardèrent, inquiètes, devant le mauvais présage. Pour conjurer le sort, Cornélie tendit en avant ses deux mains aux doigts écartés :

— C'est Djemel, dit-elle. Cette Juive nous porterait malheur si je n'y mettais ordre.

Et tout de suite, chassant la pensée importune :

— Je viens te chercher ; il y a de grandes fêtes à Albano. Notre Maître et Dieu s'entend à les ordonner. Il nous fait garder des places ;

on dit que des femmes combattront. Peut-être les jeux dureront-ils jusqu'à la nuit. Je les emmène toutes. Viens...

— Non, dit résolument Claudia. Je hais le sang versé. N'est-il pas honteux que nous figurions à des spectacles dont les philosophes flétrissent l'horreur?

— Quels philosophes? Ils y sont tous. Sénèque? Mais je pense que tu le connais? Il nous parle de pauvreté, tout gorgé de richesses. Tout n'est pour lui qu'un beau sujet de déclamation!... Il y a dans ces Jeux tout ce que nous prisons, l'adresse, le courage, la force, le risque... Il y a de beaux Bructères blonds...

— Le risque? reprit Claudia. Que tu dis vrai! Le risque pour nous surtout, avec l'Auguste cruel qui est à notre tête, à la fois notre Souverain Pontife et notre Empereur. Il nous invite et c'est un ordre. Mais n'est-ce pas pour nous observer de plus près? Pour travestir les gestes les plus insignifiants? Pour étudier les attitudes?

— Que peut-il? dit Cornélie. Et, au fond,

qu'importe? Le risque est un attrait de plus. Le festin dure et les roses sont fraîches !

Un instinct de préservation poussa Claudia à murmurer malgré elle :

— Souviens-toi de Varronilla et des deux Occellatæ... L'ordre de mourir leur vint en plein banquet ; les roses non plus n'étaient pas flétries pour elles... Ne sais-tu pas que cet homme scandaleux, qui a enlevé la femme de Sabinus, se pose en censeur des mœurs? Qu'il rêve de rétablir les pompes et les terreurs anciennes? On dit qu'il cherche partout des parricides pour les faire coudre dans le sac de cuir avec des vipères, suivant les vieilles lois. Il nous revient qu'il nous fait espionner jour et nuit, pour ressusciter contre nous, s'il se pouvait, les terribles supplices d'autrefois... Et une imprudence, un indice si futile soit-il nous perdraient. Tu as été poursuivie une fois...

— J'ai été acquittée, dit orgueilleusement Cornélie. Faut-il que comme Tuccia je rapporte l'eau du Tibre dans un crible pour prouver mon innocence? Je ne crains rien. Voudrais-tu que

j'aie peur? Tu lis les poètes? Que dit ton doux Virgile?

Celui-là est le plus heureux

qui peut mettre sous ses pieds les terreurs de l'avenir et le bruit de l'Achéron...

Ce sont les seuls vers de lui que j'aie retenus, d'ailleurs... Et pour achever de t'effarer, j'ai bien envie d'y joindre le seul mot de Sénèque qui ait du sens... Non? Tu ne veux pas?

Elle riait, la tête légèrement renversée, si belle que Claudia sentit redoubler sa pitié.

— Tu as été acquittée, je le sais bien. Mais je crains encore. Dans trois ans, ton temps est fini. Fais-toi oublier jusque-là. Tu rentreras ensuite dans la vie, sans avoir rien à redouter de l'impérial Pontife.

— Moi! Que je me mêle à la foule après avoir passé au-dessus de toutes les têtes? Que je renonce à ces regards d'admiration montant vers nous comme un encens? Et les licteurs? Et la grâce des condamnés qu'on rencontre? Et les chars de triomphe où nous montons, comme l'Augusta? Que je renonce à tout cela,

pourquoi? Pour un risque fou?... Mais le risque même est un intérêt dans notre vie morne! Braver Domitien, ce bourgeois de Riete, quand on est Claudia ou Cornélie, c'est une ivresse aussi. Peut-il nous empêcher d'être Clarissimes quand il n'est qu'un maquignon? d'être belles et qu'on nous aime?...

Elle s'arrêta, rêveusement, et s'assurant que les esclaves s'étaient retirées, comme elles le faisaient le plus souvent en sa présence, par peur de ses violences, elle poursuivit à demi-voix :

— Oui, qu'on nous aime!... Cela, vois-tu, ces amours qui montent vers nous, sans espoir, mais que l'on sent comme on se sent vivre, c'est le sceau du triomphe, c'est le laurier pythien dans la main de Néron.

— Ah! dit Arria douloureusement, tu parles comme celles qu'on a condamnées à mourir!

— Comment parlerait-on autrement, à toi qui ne trahis pas?... Écoute. Les hommes qui osent nous aimer ne sont pas comme le reste des hommes. Nos Orientales te diraient qu'il

faut les vents du désert pour agiter les cimes des palmiers. Vois Catilina, vois Néron...

— Néron lui-même n'a-t-il pas eu la terreur de son crime?

— Oui. Je l'ai vu trembler et défaillir devant l'autel de Vesta. Il est vrai, les présages étaient terribles, et des présages, on ne songe pas à rire! Sans cela je te dirais encore comme Didon — je te flatte, tu vois — « que nos Dieux sont bien tranquilles au ciel et ne s'occupent pas à troubler les amours des mortels. » Pourvu que notre Maître et Dieu...

— Tu crois à celui-là?

— C'est même le seul en qui je croie. Ce Dieu en chair et en os me repose des fables. Il veut et il peut. C'est tangible, cela; ma raison se plaît à ces contours nets. Pour les autres... Où sont les autres? Demande à Djemel qui en mourra peut-être sous les coups, car enfin il faut un culte, au dehors, et c'est une athée, elle te dira comment des voix criaient dans son temple, *les Dieux s'en vont.* Ils sont bien partis. Je ne les trouve plus. En vain les poètes et les

Augures nous annoncent-ils qu'il viendra un être extraordinaire de l'Orient. Pourquoi disent-ils ces choses? Le monde attend sur leur parole, et rien ne vient... L'on dit que Domitien recherche les Juifs de race royale, pour arrêter et faire disparaître le successeur ou le Dieu possible... Y a-t-il rien d'aussi humiliant qu'un tel enfantillage?... Des Dieux, il nous reste au moins Rome et l'Auguste.

— Eh bien ! ne resterait-il que Rome, puisque l'Auguste est une opprobre, n'est-ce pas assez pour que nous demeurions ce qu'elle attend de nous? Notre destin n'est-il pas de maintenir une de ses forces, et comme sa poésie sacrée?... Souviens-toi, après l'incendie du Capitole? On ne voulut que nos mains et les mains des enfants pour purifier le sol, l'entourer de bandelettes et y jeter des fleurs...

— Je me souviens. Mais je me souviens encore mieux de l'incendie. J'ai cinq ans de plus que toi. Alors, c'était une vie. Vitellius fut-il abject ! Tremblant, pleurant, suppliant... Et Sabinus, si grand avec la barrière de Dieux

qu'il entassait devant les portes comme un rempart ! Son fils a hérité de lui. C'est le seul homme, avec Titus, qui honore les Flaviens ; on dit que Domitien en est jaloux à mourir. Il lui a pris sa femme ; il voudrait lui voler ses esclaves vêtus de blanc comme ceux de l'Auguste ; il ne lui ôtera pas son grand air et sa beauté... Tu aimes le blanc aussi?

Elle s'arrêta souriante et appuya son regard sur Arria qui demeurait les yeux baissés. Peu à peu, une rougeur violente envahit le délicat visage de la jeune fille sans que l'on pût savoir si elle rougissait ainsi de pudeur ou de colère. Elle leva les yeux et regarda Cornélie bien en face.

— Ne te fâche pas, dit celle-ci.

— Il est vrai, je rencontre Sabinus chez Fannia ou chez nos amies les deux Domitille, ses parentes. Mais jamais Sabinus ne m'a dit un mot que Rome entière ne pût entendre, répondit Claudia à la question que toute l'attitude de Cornélie formulait. Il mourrait avant de l'avoir fait.

— Tu le tuerais? Et toi? Du même coup? C'est de tradition dans ta famille.

— Fais-toi respecter ainsi, sans t'occuper de moi, conclut durement Arria.

— La question est de savoir, reprit Cornélie avec une gravité affectée, si la vie vaut cette attitude tragique. La meilleure philosophie est de prendre ce qu'elle offre et d'en sortir lorsqu'elle n'offre plus rien. Quand tu te seras ennuyée trente ans sur des tablettes ou sur des livres, quand tu te seras récité sans fin ton histoire et l'histoire Romaine, et puis? Quel en sera le résultat? Vois au contraire, je jouis de tout ce qui m'est laissé : beauté, honneurs, hommages, cirque, amphithéâtre, acteurs, mimes, gladiateurs, tout ce qui distrait ; on remplit sa vie avec ces choses, et c'est aussi moral à son heure ! Un trait entre cent : te rappelles-tu, aux funérailles de Vespasien, le mime Favor imitant le défunt? J'en ris encore : « Combien ces funérailles? — Un million de sesterces. — Donnez-m'en cent mille et qu'on me jette au Tibre... » Tout un traité pédant contre l'avarice

aurait-il valu cela? Domitien y a puisé son seul bon côté, sa passion de largesses. Je m'amuse, et tu t'ennuies.

— Je te répète, insista Claudia, que Domitien écoute toutes les délations et les provoque. Tu sais que, maintenant, les rapports même des esclaves sont admis. Tu es dure. Tu n'as pas seulement autour de toi Djemel ou ta nourrice...

— Djemel? Je la hais... Les autres?... Ils mourraient de peur plutôt que d'oser. Ils savent bien qu'au premier soupçon, je les ferais mettre en croix. Et que pourraient-ils dire?... N'importe. Tu es bonne... fais-moi un plaisir... Sors un peu. Va voir tes ennuyeuses amies puisqu'elles ne t'ennuient pas... ou bien... demande-moi quelque chose?

Arria Claudia hésita un instant :

— Tu prends jusqu'aux formules de nos empereurs dans ta façon de remercier, dit-elle. Et poussée par un sentiment qu'elle n'aurait pu expliquer :

— Tu le veux... Donne-moi Djemel?

Cornélie eut le regard cruel du chat auquel on arrache une souris.

— Djemel? Elle te jettera un sort !... Et puis elle est utile pour les broderies des *stolæ* Enfin, soit. Tu as ma parole. A moins que le Néron chauve ne la réclame un jour?...

— Tu t'amuses encore? Sait-il qu'elle existe?...

Cornélie s'enveloppa de ses voiles avec cet art savant qui la faisait ressembler à quelque déesse. Arria la suivit jusqu'au seuil de l'atrium. Le soleil haut transformait en chemin de lumière la Voie Sacrée, se jouait entre les temples, les basiliques, les arcs de triomphe, la forêt de statues qui encombraient le Forum. Les licteurs se tenaient debout devant les litières abaissées. Une litière sénatoriale déboucha du *Vicus Tuscus* et attendit, cédant le pas aux prêtresses comme le voulaient les rites. Était-ce un hasard fortuit? Licinien en descendit. Il se tint debout à quelques pas de Cornélie. Tous les deux également beaux, dans la pleine maturité de la vie, ils étaient si proches maintenant qu'un souffle d'air en pas-

sant ne fit qu'une raie de sang de la pourpre qui bordait la stola de la vestale et de la pourpre qui rayait la toge du sénateur... Superbe, toute frémissante d'orgueil et de vie, Cornélie lui jeta un regard et monta ; les autres vestales la suivirent.

Les licteurs relevèrent leurs faisceaux. Les rayons d'or se jouèrent entre les casques et les piques.

Claudia revint sur ses pas dans une mélancolie inexplicable ; elle reprit le rouleau délaissé pour le rapporter dans l'atrium et un vers se détacha, exprima tout ce qui s'agitait dans son âme comme si elle l'eût condensé dans un cri :

Et, dans un ennui mortel, l'homme cherche à tâtons le chemin de la vie..

CHAPITRE II

I

Comment allait-elle employer ces heures mornes jusqu'au retour des vestales, parmi lesquelles, une ou deux au moins, partageaient ses passe-temps et ses goûts? Ne fût-ce que faire de la musique, grande innovation que le relâchement des mœurs autorisait maintenant avec le chant et la danse?

Elle était fatiguée de lire : le persiflage intelligent de Cornélie la touchait au point vulnérable ; elle ne l'avait pas attendu pour sentir l'emphase vide de ses philosophes. Mais beaucoup de nos idées sont comme des demeures caduques qui nous abritent tant qu'on n'y touche point. On les a reçues ainsi ; on y vit à peu près

comme les autres y ont vécu ou y vivent, jusqu'à ce qu'une main imprudente heurtant les plâtres et les sables découvre les vieux murs lézardés... Et la main de Cornélie ne touchait pas seulement aux rhéteurs ; les pensées d'Arria elles-mêmes en étaient atteintes. « Tu auras vécu ainsi, pourquoi? » Oui. Pourquoi? Très attachée aux gestes liturgiques par une sorte d'instinct, elle écartait une mythologie surannée à laquelle personne autour d'elle ne croyait plus. Elle vivait pour Rome? Soit... Quand la porte de son cœur se fermait sur cette pensée qu'elle croyait suffisante à la soutenir et à la combler, elle entendait distinctement le bruit de l'écho qui se prolongeait dans le temple vide. Maintenant ce temple se faisait désolé. Il lui fallait se distraire à tout prix, ne fût-ce que par des fables. Elle se rappela que Cornélie lui en avait promis d'étonnantes par Djemel. Après son bain, reposant dans sa petite chambre, sur l'un des côtés de l'atrium, elle envoya chercher l'esclave. Celle-ci entra si discrètement qu'Arria ne l'entendit pas d'abord. L'esclave

se tint debout, sur le seuil, dans une attitude de chien battu ; petite, frêle, sans âge bien marqué, son visage portait encore la trace de larmes hâtivement essuyées. Lorsque le regard d'Arria se fixa enfin sur elle, Djemel, en s'inclinant, se força à sourire. Et c'était si navrant ce sourire sur ce visage désolé que Claudia, qui était haute de cœur, l'arrêta d'un geste :

— Je te dispense de rire, pauvre fille, dit-elle.

Peut-être était-ce le premier mot de bonté que l'esclave entendait depuis longtemps? Peut-être était-elle à bout de forces? Mais ses larmes recommencèrent à couler.

— Ne pleure pas non plus, poursuivit-elle ; on t'a fait bien mal?

Alors, seulement, elle aperçut que la robe brune était tachée par endroits de taches encore fraîches...

— Va te laver et te changer, dit-elle avec un mouvement de dégoût. Fais-toi panser par Sephoris.

— Je suis déjà pansée, dit doucement l'esclave.

— Eh bien ! Va boire quelque chose de fortifiant, et reviens.

— Je crois que je n'ai besoin de rien, Domina, dit-elle. Que Dieu te rende ta pitié.

Arria Claudia la regarda curieusement.

— Le Dieu que tu adorais là-bas au temple de Jérusalem? Et qu'adorent les Juifs? C'est bien. C'est pour me parler des Juifs et me désennuyer que je t'ai fait venir. C'est aussi pour t'apprendre une nouvelle qui te sera agréable sans doute. A partir d'aujourd'hui, tu es à mon service.

Une joie si franche éclaira le pauvre visage qu'Arria, recevant la première récompense de sa bonté, commença, oubliant son ennui, à sourire aussi. Mais elle attendit en vain des protestations de dévouement et des louanges. L'esclave murmurait quelque chose en langue inconnue.

— Que dis-tu? demanda-t-elle.

— Parce que je n'ai pas su porter ma croix, Dieu me l'enlève, répéta l'esclave.

Qui parle de te mettre en croix? inter-

rompit Arria, se méprenant sur le sens des paroles. Je te l'ai dit, tu es à l'abri. Demande à Lyda une robe plus convenable. J'aime le blanc autour de moi. Va et reviens.

Ce n'était plus la même créature qui reparut après un moment, rafraîchie, recoiffée par la main experte de la camériste, une tunique blanche remplaçant la robe sordide. Sur un signe de la vestale, elle s'assit à ses pieds sur le sol ; mais à cette heure où elle commençait son service, d'un mouvement spontané, ardent et timide, Djemel saisit la main de sa nouvelle maîtresse et la baisa. L'acte était inusité. Arria ne s'en choqua point. Elle regarda plus attentivement l'étrangère dont les tortures n'avaient pas flétri le cœur.

— Qu'est-ce que tu étais dans ton pays? demanda-t-elle.

— Une pauvre fille, comme je le suis ici. Nous vivions avec mon père sur le bord du lac de Chinnereth. Il pêchait et je raccommodais ses filets. On m'a nommée Djemel, de l'endroit où je suis née.

— Et là-bas, comment te nommait-on?

— Miriam, répondit-elle.

— Tu étais au triomphe de Titus? On t'a vendue comme esclave?

— J'y étais. Mais j'ai supplié qu'on me vendît aux vestales, et l'un des maîtres a eu pitié, il l'a fait.

— La pitié aurait été de t'écarter, pauvre malheureuse. Tu as déjà vécu à l'ergastule, me dit-on?

— Il est vrai, mais j'ai été préservée...

— Préservée de quoi? Tu as tout souffert.

Une rougeur de honte monta au visage de la Juive. Arria se souvint alors que des Germaines aussi avaient demandé à servir les vierges romaines pour être à l'abri des outrages. Et dès cette heure, elle entrevit que les esclaves — des choses au sens de Rome, plutôt que des êtres humains — avaient non seulement un corps et un cœur pour souffrir et servir à tous les usages, mais une part en eux, intangible et sacrée, une âme peut-être? Même le regard que Djemel attachait sur elle, était-ce croyable? lui rendait

l'esclave plus proche que Cornélie ou les autres ; mais cela, elle ne se l'avouait pas nettement. L'amas de préjugés empêchait les paroles secrètes de son âme de se formuler distinctement ; ce n'était encore qu'un murmure, à peine perceptible. Tout haut, elle dit :

— Puisque tu étais à ce triomphe, que chantaient ces gens-là, te souviens-tu?

— Je me souviens ; mais j'ai peur de te faire de la peine... C'était un de nos psaumes... contre les idoles...

— Dis toujours, insista Claudia en riant, les Dieux ne t'en voudront pas, ni moi non plus.

Djemel scanda avec ferveur :

Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, ouvrages de la main des hommes.

Elles ont une bouche et ne parlent point, elles ont des yeux et ne voient point.

Elles ont des mains et ne touchent point, des pieds et ne marchent point, leur gosier ne peut proférer aucun son.

Que ceux qui les font leur deviennent semblables et tous ceux qui mettent en elles leur confiance...

— C'était grand de chanter cela devant le char de triomphe de vos vainqueurs, interrompit la Romaine se parlant à elle-même. Mais le chant? Tu ne le sais pas? C'est le chant que je désirais retrouver.

A cette pauvre fille que l'on venait d'ensanglanter sous les coups, Claudia tout à l'heure avait épargné un sourire ; maintenant elle lui demandait de chanter sans même se souvenir de ce qui avait précédé. Tout le vice de l'esclavage était là ; les bons maîtres, comme Claudia, demeuraient bons jusqu'à la première fantaisie, pour ceux dont ils se servaient comme d'une chose. Les autres... Ah ! les autres !... Souvenons-nous que trois siècles après Jésus-Christ le premier empereur chrétien, Constantin, édicta une loi « défendant de déchirer l'esclave avec des ongles de fer, de brûler ses membres, de le percer à coups de flèches... » et l'on mesurera l'abîme.

— Je ne suis pas allée souvent au temple ; il fallait entendre là les chants, avec les harpes et les lyres ! cependant je dirai ce que je pourrai.

Elle commença la psalmodie d'un ton mal assuré, bien près des sanglots ; peu à peu, oublieuse de l'endroit où elle se trouvait, oublieuse de son mal, Djemel chanta d'une voix vibrante et chaude. Arria se souleva, charmée.

— Je retrouve ! Je retrouve l'air que je cherchais ; mais toi, je t'ai entendue? Je suis sûre de t'avoir entendue déjà. Où?... Je crois... Oui. Je me souviens, n'étais-tu pas à Sorrente, lorsqu'on m'y a envoyée malade, sur les terres que nous avons autour du temple de la Victoire? Tu ne peux pas oublier l'époque? Au moment où la grande éruption du Vésuve nous surprit?

— J'y étais, Domina, répondit Djemel...

— Et tu chantais dans les champs? J'ai entendu une voix pareille, je jurerais bien que c'est ta voix, le soir qui a précédé la catastrophe... Quelle soirée ! Je l'ai passée tout entière au seuil du temple blanc voilé par les cyprès, lugubre même en pleine lumière ; on dirait le temple des morts : mais alors !... La lune se levait rouge comme du sang. Et la mer qui, dans la

nuit, hurlait et se renversait sur elle-même, jamais je n'ai rien vu d'aussi grand.

Elle ne parlait pas à Djemel; elle pensait tout haut, dans la joie de revivre une des heures rares de sa vie. Qu'une esclave fût là ou non, qu'importait?

— On ne voyait la mer, au pied de la falaise, qu'à travers les déchirures des nuages ; dans l'intervalle, c'était le remous de cette grande chose noire, mouvante, les vagues déferlant contre les rochers, furieuses, effrayantes et si belles pourtant!... Je pensais que c'était la dernière nuit de la terre, une nuit qui dura l'espace de trois jours. J'étais saisie d'horreur et ravie... Pour la première fois, j'allais jusqu'au bout de mes forces, je dépassais mes rêves... Cette mer!... La splendeur de ces volutes renversées quand la lune luisait entre deux nuages ou quand la lave éclairait tout en rouge, sauvagement...

Elle s'arrêta, étonnée d'avoir parlé tout haut, tandis qu'elle revivait pour elle seule l'heure unique de beauté. Et s'adressant à l'esclave :

— C'est alors que j'ai entendu chanter, dans les intervalles de calme... Je croyais que c'était quelque esclave pris de folie, à force d'avoir peur.

— C'était une prière, murmura Djemel... Comment ne pas se tourner vers Dieu, si près de la mort?

— La même prière que tu viens de me dire?

— Un psaume encore, mais un autre, Domina; le vingt-huitième. Nous mêlons ces prières à tout ce que nous faisons, à toutes les situations de la vie. Elles s'adaptent même à ces cataclysmes, même à la mort. Tu y retrouverais des pensées que tu aimes.

— Dis. Dis-le-moi encore. Je serais curieuse de savoir comment tu priais tes dieux, entre les flammes d'un volcan et les eaux déchaînées?... Chante-le plutôt :

Djemel chanta, à demi-voix :

Donnez à Jéhovah, Fils de Dieu,
Donnez à Jéhovah gloire et puissance,
Donnez à Jéhovah la gloire de son nom...
La voix de Jéhovah gronde au-dessus des eaux.

Le Dieu de la gloire tonne,
Jéhovah est sur les grandes eaux.
La voix de Jéhovah est puissante.,
La voix de Jéhovah est majestueuse,
La voix du Seigneur brise les cèdres.
Le Seigneur brise les cèdres du Liban.
Il les fait bondir comme un jeune taureau.
Le Liban et le Sirion, comme le petit du buffle.
La voix de Jéhovah fait jaillir des flammes de feu.
La voix de Jéhovah ébranle le désert,
Jéhovah ébranle le désert de Cadès...
Jéhovah, au déluge, est assis;
Jéhovah, siège, roi pour l'éternité;
Jéhovah donnera la force à son peuple,
Jéhovah bénira son peuple en lui donnant la paix.

— Que c'est beau ! s'écria la vestale. Quelle poésie magnifique ! Tu me donneras ces chants. Je veux les lire tous. Je les mettrai avec Lucrèce et Virgile... Djemel, tu me parais intelligente et cultivée ; je veux te dire quelque chose qui m'arriva, là, au seuil du temple, quelque chose de plus extraordinaire que tout ce qui nous entourait...

Arria Claudia hésita un instant, comme si elle éprouvait une difficulté plus grande à exprimer ce qui, évidemment, échappait au cercle de pensées où elle se mouvait. Elle reprit après un silence :

— Non. Le Vésuve, la mer en furie, la nuit de trois jours, tout cela n'est pas ce qui me parut le plus effrayant ; c'est pour autre chose que je t'ai demandée à la Grande Vestale, sur un mot qu'elle m'avait dit de toi... Et d'abord, as-tu su en effet que les Dieux avaient parlé à la chute de ton temple? L'as-tu appris de témoins dignes de foi?... Une voix a-t-elle crié vraiment. « Les Dieux s'en vont »? Y a-t-il eu un grand bruit et d'autres signes pour accompagner cette voix? Dis ce que tu sais.

— Il est vrai, j'ai ouï dire par mes compagnons de captivité que pendant plusieurs mois les prodiges s'étaient multipliés au-dessus de la ville sainte ; une comète figurant une épée parut pendant des semaines ; de la lumière éclatait dans la nuit : et le 27 Nisan, ils dirent tous avoir vu dans le ciel des troupes et des

chariots ; plusieurs ont entendu la voix criant : « Sortons d'ici », ou : « Les Dieux s'en vont ! » tandis que les portes massives du temple s'ouvraient d'elles-mêmes...

Arria Claudia se pencha, attentive :

— Tu dis que les portes se sont ouvertes? Les prodiges se renouvellent donc, identiques... Car voici... Tandis que je me tenais appuyée aux colonnes du temple de la Victoire, comme je disais, pour ne rien perdre de l'horreur et de la beauté du Vésuve dont les flammes éclairaient la nuit, je suis sûre que les portes se sont ouvertes, seules, derrière moi ; je suis sûre, absolument sûre qu'une voix a parlé, près de moi, distinctement. Je suis sûre qu'une voix a dit : « Garde ton âme. »

Djemel rougit jusqu'à la racine des cheveux, sans qu'Arria, perdue dans ses souvenirs, prît garde à son trouble.

— Qui cela pouvait-il être? poursuivit-elle. J'étais absolument seule. Les Dieux? Ils se soucient bien de nos âmes ! Les Augures? Depuis vingt ans et plus que je fraye avec eux, je n'ai

jamais entendu ce mot : « l'âme », et, au fond, qu'est-ce que l'âme? Mais ne serait-ce pas ton Dieu errant? Où habite-t-il depuis qu'il a quitté son temple? Le sait-on?

— L'inaccessible lumière, répondit Djemel citant l'Apôtre Paul avec ferveur.

Arria la regarda avec un intérêt plus vif. Ces Juifs, celle qu'elle croyait Juive mettaient de l'imprévu dans la conversation et dans la vie. Djemel serait une ressource... Elle continua :

— Ou bien quelque ombre désolée, quelque victime du désastre, pleurant de n'avoir pas de sépulture, venait-elle m'avertir de veiller sur ma vie?

— Ne serait-ce pas plutôt quelqu'une de tes femmes? Une prêtresse du temple? Une amie qui aurait fait un vœu pour toi. « Que Dieu garde ton âme... »

— Oh! ce vœu! dit la vestale en riant. Tout le monde avait fui devant la pluie de cendres : sauf les esclaves enchaînés dont on a retrouvé les cadavres... Et qui aurait pu prononcer une parole aussi mystérieuse? Qu'est-ce que c'est

que garder son âme? Le sais-tu? Si je n'avais pas lu Platon, je redirais : « Qu'est-ce qu'une âme? » Vit-elle quand nous sommes morts? Dans l'effroi qui nous saisissait tous alors, et nous forçait à fuir, ou nous clouait sur place, pas un, j'en suis bien sûre, ne le savait... Et si l'âme doit vivre, où vit-elle? Combien de temps?...

Djemel et tout ce qui l'entourait avait disparu devant la vestale qui revivait tout haut, mais pour elle seule, c'était certain, une des heures les plus tragiques de sa vie. Aussi se redressa-t-elle, comme touchée par un choc, en entendant Djemel répondre, sans en être priée, à l'insoluble question :

— Nous sommes immortels, un peuple royal, un temple saint. Dieu nous appelle des ténèbres son admirable lumière .

— Oh! vraiment, s'écria Claudia, redis-moi ces paroles... qu'est-ce que ces paroles?... Depuis des siècles, les plus grands hommes s'épuisent sur le problème des destinées, sans faire un pas. Et voici que tu parles d'aller des ténèbres à la lumière?... Est-ce encore ton Dieu qui te montre

ce chemin de vie que l'homme cherche à tâtons? L'as-tu rêvé? A-t-il ses oracles comme à Cumes? ou à Éleusis? ou à Preneste? Tu me l'indiqueras et nous irons ensemble... Ces mots énigmatiques me sembleraient d'accord dans leur mystère avec les oracles que rendent les sibylles. Mais avec quel autre son! L'immortalité, la vie, la lumière?... Et d'abord, dans le monde entier, est-ce que quelqu'un consulte les Augures là-dessus? Non, plus je creuse, plus je me perds... Mais chez vous... dans votre peuple, Son peuple comme disait avec orgueil Bérénice, votre Dieu a-t-il parlé d'autres fois?

— Il a parlé le long des âges, par Lui-même ou par ses prophètes. Il a parlé à Moïse à qui il a donné sa Loi... Djemel hésita un instant, comme attentive à quelque inspiration intérieure. Et ceux qui avaient vu les martyrs sous Néron auraient retrouvé sur l'humble visage la lumière et la force qui émanaient d'eux lorsqu'elle ajouta :

— Il a parlé dans ces derniers temps par son Fils unique qu'Il nous a envoyé.

Cette fois, Arria Claudia n'y tînt plus. Accoudée sur ses deux mains, elle regarda bien en face l'être chétif qui disait ces paroles, « scandale au juif, folie aux gentils ».

— Tu déraisonnes, tête insensée. Tu es plus folle que tout ce que j'ai entendu jusqu'à cette heure. De quelles fables vous nourrit-on dans cet Orient? Bérénice, elle, parlait librement de son Javeh. Mais jamais elle n'a marqué qu'il eût un fils, ni que ce fils se fût mêlé aux hommes, Vraiment, tu m'étourdis... Et tu m'intéresses pourtant... tellement que je ferai au seuil de la Cella une place à ton Dieu...

Elle s'attendait à un mouvement de joie, à des effusions de gratitude et souriait à demi de sa facilité à accueillir une divinité étrangère : mais un Dieu de plus ou de moins !...

— Non, Domina, dit Djemel de sa voix tranquille. Il veut être adoré seul.

— Je comprends, dit la vestale irritée, que vous soyez en horreur à toute la terre ! Votre intransigeance et votre absolutisme lasseraient toutes les bonnes volontés. Tour à tour, les

nations ont apporté leurs Dieux que les nôtres ont accueillis ou absorbés... Et vous, misérables Juifs...

— Je ne suis pas Juive, Domina, dit Djemel à voix basse.

— Tu n'es pas Juive !...

La portière se souleva devant l'une des enfants que de six ans à seize ans l'on formait aux cérémonies sacrées. Elle était mince et blonde, avec des yeux de violette, dilatés par l'effroi :

— Viens vite, Divine, viens à mon secours. Nous ne parvenons pas à préparer la *mola salsa;* et la cendre des veaux mort-nés est tombée à terre.

Arria Claudia se leva brusquement.

— Tu le vois, dit-elle à Djemel, Cornélie a raison ; tu portes malheur... Depuis ton retour, les présages funestes s'accumulent...

Mais le reproche dissimulait une honte inavouée, tant les paroles et les actes des prêtresses sacrées semblaient misérables auprès des mots divins qui retentissaient tout à l'heure, les mots que l'esclave disait.

CHAPITRE III

I

Durant près de quinze ans, de la fin de Néron (68) aux dernières années de Domitien, le Christianisme jouit d'une grande paix... Ces règnes funestes commençaient parfois avec des douceurs d'idylle. Néron, « dont l'atrocité dépassa tout ce que l'on peut penser, » débuta par cinq années que Trajan enviait, qu'il souhaitait voir revivre pour le bonheur des peuples. Tacite, Suétone, Pline, les autres grands Romains de l'époque nous disent aussi que Domitien devint « rapace par misère et cruel par peur... ». On vantait, au début de son règne, sa simplicité, sa sobriété, sa justice et cette horreur du sang qui lui faisait regarder avec dégoût les sacri-

fices des veaux ou des bœufs offerts sur les autels. Maintenant, le masque tombait et laissait apparaître une cruauté extrême, raffinée, inattendue. Ce monstre, écrira Pline, avait fait de son palais « un antre où il se réfugiait pour sucer le sang de ses proches ; il ne le quittait que pour se rassasier du carnage des plus grands hommes. L'horreur et l'épouvante en gardaient les portes. On ne pouvait le rencontrer sans être saisi de terreur... Mais là même il enfermait avec lui la conjuration et le Dieu vengeur des crimes ; l'âme du tyran était déchirée par ses propres excès », et la Némésis antique, attachée à ses flancs, le secouait d'effroi. Il s'environnait de satellites et d'espions. Il faisait tapisser le Palatin de pierres transparentes pour voir à la fois devant, derrière et autour de lui. Dans ses longs accès, il regardait rageusement jusqu'au palais des Immortels. Et lorsque la foudre grondait, tombant successivement sur le Palatin, sur le temple Flavien et sur le Capitole, on entendait les cris forcenés de l'Auguste insultant aux Dieux : « Mais frappe donc ! »

Pourtant, lorsque les vestales revinrent des grandes fêtes d'Albano, ce ne furent que récits enthousiastes et joyeux. Et le peuple, ce peuple romain, dur, sensuel et brutal, partageait et outrepassait leur enchantement. Les *Juvenilia* comblaient les désirs les plus insatiables de cette foule avide ; chaque assistant avait eu sa part d'une profusion de dons magiques : fleurs et fruits, parfums, bijoux et jusqu'à des jardins ou à des villas que des billets de loterie, tombant au hasard, octroyaient à la foule... Et tout à coup, les hérauts annoncèrent que, pour ne pas interrompre le spectacle, l'Auguste invitait tout son peuple à dîner avec lui ; personne ne devait quitter sa place, des corbeilles de pain et de viande, des vins, trois cents sesterces par tête portèrent le délire à son comble... Ce fut alors que saisi d'une inspiration diabolique, Domitien donna l'ordre au consul Acilius Glabrio de descendre dans l'arène et de combattre seul contre un lion. Domitien haïssait Glabrio pour la noble indépendance de ses allures ; il espérait non seulement le tuer, mais

l'abaisser ; il s'attendait à quelque signe de faiblesse, à des supplications, à cette terreur qui faisait ses délices. Cette fois au moins, le bourgeois de Riete fut déçu. Les Romains de grande race savaient mourir ; et Glabrio le domina de tout son dédain tranquille. Il descendit dans l'arène, sur l'ordre impérial, du même pas dont il descendait au Forum. Et à la stupeur de tous, d'un coup de poignard, après une lutte acharnée, il étendit le lion à ses pieds. Ce fut une tempête d'acclamations. Les spectateurs trépignaient de joie ; devant l'exaltation populaire, le Néron chauve se rendit ; Acilius Glabrio, quelques jours plus tard, partit en exil... Il en revint lorsque l'heure de mourir fut venue : car cette cruauté soigneuse et réfléchie n'oubliait rien de ses vengeances.

Pour suffire à ces folles dépenses, il fallait de l'argent, de quelque endroit qu'il sortît. Les délations, les confiscations devinrent la source la plus lucrative des revenus : sous le règne de Trajan, on cherchait en vain des sénateurs à cheveux blancs ; toute la plus belle jeunesse

avait été fauchée par Domitien. On redoubla les impôts ou l'on remit en vigueur ceux qui étaient tombés en désuétude. De ce nombre se trouva le didrachme que les Juifs consentirent à payer pour avoir la paix ; on confondit volontairement ou involontairement Juifs et Chrétiens pour le paiement de cette taxe. Et sur les protestations ou les dénégations de ces derniers, une persécution nouvelle commença qui semble avoir visé surtout les têtes les plus hautes. Les proches parents de Domitien eux-mêmes ne devaient pas être épargnés.

II

Tout respirait encore la sécurité et la paix, lorsque nous entrons par un beau jour de ce même été dans l'un des palais appartenant aux Flaviens. Il était situé non loin de la porte Capène, rendez-vous du monde élégant. L'on connaît ces demeures somptueuses, sous l'em-

pire, où l'antique maison romaine, l'atrium, centre de la vie de famille, décoré maintenant avec recherche, se continuait par des péristyles grecs.

Les colonnes s'alignaient le long d'une seconde et souvent d'une troisième cour : les unes à ciel ouvert, avec des jets d'eau et des plantes rares, les autres, éclairées aussi par le haut, pavées de mosaïques et de marbres, peuplées de statues, flanquées à droite et à gauche de délicieux retraits, salle à manger d'hiver et d'été, chambres des hôtes, bibliothèques, formaient à travers les portières relevées comme un seul et même sanctuaire du luxe et de l'art. Partout, chez les riches, la même disposition. De larges dépendances pour les communs et les bains ; un seul étage, pour les chambres des maîtres de la maison ; peu d'ouvertures, d'air et d'espace dans ces chambres ; peu de meubles, mais en bois précieux ; des statues entre les colonnes ; d'exquises peintures murales que nous retrouvons dans les fresques de Pompéi... Et c'était là tout l'horizon. Il n'y en avait pas au

dehors. Tout se trouvait réduit et limité à l'étroite vie de jouissances de chaque jour ; on y eût cherché en vain un souffle d'idéal. La terre heureuse, ou qu'on voulait telle, bornait la vie romaine de toutes parts.

Flavius Clemens, cousin de l'empereur, et sa femme Flavia Domitilla, entourés d'un cercle nombreux d'amis, entretenaient autour d'eux un ton élevé, noble, rare à cette époque « où tout l'art consistait à corrompre ou être corrompu ». Nous trouvons autour d'eux, en ce jour d'été, avec les matrones amies ou alliées des Flaviens, tous les noms célèbres de ce siècle finissant : Tacite, Pline, Juvénal aux environs de leur trentième année. Quintilien, leur maître à tous, le maître des deux jeunes fils de Clemens qu'un caprice de Domitien venait d'adopter comme héritiers de l'empire en les nommant Vespasien et Domitien : ce caprice rappelait à plus d'un le jeu du tigre s'amusant de sa proie. Stace, qui seul parmi les hommes présents devait chanter l'Auguste et ses fêtes ; Suétone, à l'affût de toutes les anecdotes scandaleuses ;

Italicus, que sais-je? « Il faut convenir, écrivait Pline, que nous sommes liés avec tout ce qu'il y a de distingué à Rome. » Ces hommes jeunes ou graves. quelques-uns déjà célèbres, allaient et venaient sous les portiques, en une liberté aimable. Tacite, alors quindécemvir, continuait une conversation animée avec Pline, et, à l'occasion de Glabrion, dont on contait l'aventure miraculeuse, blâmait à sa grande manière ceux qui, sous Néron, montèrent les premiers sur le théâtre :

— Quoique morts, disait-il, je crois devoir supprimer leurs noms, par respect pour leurs aïeux.

— Ceux que tu nommeras, j'en ai le pressentiment, demeureront immortels, répondait Pline. Laissons donc tomber les êtres vils. Il y a encore des âmes dignes de ton génie, et dans les aïeux mêmes de Flavia Domitilla.

— Pline veut parler de Pomponia Grœcina, dit Flavia Domitilla qui témoignait une bienveillance spéciale aux deux jeunes hommes. Elle admirait le génie de l'un et aimait la facilité aimable de l'autre. Juvénal et Suétone se

tenaient plutôt à distance et semblaient redouter le beau regard fier de la matrone :

— Je l'ai trop peu connue, et je l'ai regrettée, pour la joie qu'apportait sa présence et pour les Annales que je veux écrire, répondit Tacite. Les récits des vieillards ont une valeur de documents unique. Pomponia me parlait avec bonté. Son deuil de quarante ans, depuis la mort de Julie, tuée par cette indigne Messaline, lui avait donné à Rome une place enviée. On aimait ce front qui ne se courbait pas... Elle avait beaucoup vu... Et nous-mêmes n'avons-nous pas traversé dans nos vies courtes plus d'événements qu'il n'en fallait autrefois pour remplir trois générations? Incendie de Rome, avènement, chute ou mort de cinq empereurs, guerres civiles, peste, villes englouties, incendie du Capitole... Que ton père fut grand dans sa mort, Sabinus, comme en vérité il le fut dans sa vie ; et plus encore par le contraste avec ce Vitellius misérable dont il fallait relever la tête en le piquant avec l'épée, ou par ce Domitien qu'il sauva...

— Malgré lui-même, car Domitien a peur de tout, interrompit Pline, heureux de venger Sabinus qu'il aimait en rabaissant encore l'Auguste qui déshonorait le foyer de son propre neveu. Sur mer, il se fait traîner comme un captif à la remorque d'un autre navire, tremblant à chaque coup de rame ; sur terre, il n'est en paix que porté sur les épaules des autres, entre ses licteurs et ses prétoriens.

— Mais, interrompit Stace, n'oublies-tu pas les jeux magnifiques qu'il donne, et auxquels il prend part?

— Faut-il en être réduit à louer un Auguste de combattre avec les gladiateurs?

— Après tout, cette gloire est-elle plus vaine qu'une autre? jeta Juvénal avec amertume. Un tronc d'arbre coupé, revêtu d'une cuirasse et surmonté d'un casque, voilà les dépouilles de la guerre, voilà ce qu'on envie, voilà une destinée surhumaine. Est-ce mieux? Qu'en reste-t-il? Pèse la cendre d'Annibal!

— Vespasien et Titus connaissaient bien Domitien, reprit Tacite, plus attentif à son histoire

qu'aux boutades de Juvénal. Titus les délices du genre humain, le prenait à part, quelquefois, le suppliant d'avoir pour lui les sentiments d'un frère.

— Mais tu connais mieux l'histoire de notre propre famille que nous-mêmes? dit Flavius Sabinus, surpris.

C'était un homme grand et beau, d'une élégance extrême, le masque de César, avec une expression mélancolique posée comme un voile sur les traits énergiques. Tous l'aimaient pour la hauteur de son âme, et d'autant plus qu'ils sentaient une éternelle menace suspendue sur sa tête.

— Si cela est ainsi, je te dis deux fois : prends garde ! Nous reverrons sous notre ennemi commun les crimes des tyrans qui l'ont précédé. Il est plus impénétrable que Tibère et se replie comme lui sur ses propres ressentiments ; il a la cruauté de Néron. Et il te hait doublement : ton père l'a sauvé... et lui-même t'a offensé... Enfin, tu es riche, tu es beau. Lui, a toujours été pauvre, malgré l'empire, et repoussant.

Un bruit de faisceaux sur les marbres fit retourner toutes les têtes. Arria Claudia, la vestale, entrait suivie de Fannia, sa parente. Un sourire triste effleura les lèvres de Sabinus, qui se pencha vers Pline : « *Incessu patuit Dea...* » Et c'était bien d'une démarche de Déesse que la vestale s'avançait, tandis que les hommes debout se courbaient très bas sur son passage. Flavia Domitilla alla au-devant d'elle et l'embrassa :

— Que tu arrives bien, tête chérie ! Tu vas écarter les paroles menaçantes qui se disaient ici et les remplacer par des propos plus paisibles. Tacite nous fait des prédictions trop sombres.

— Quelles prédictions? interrogea la vestale, attentive. Je croirais volontiers aux prédictions de Caïus.

— Il prédit ma mort, dit Sabinus tranquillement.

La vestale demeura impassible

— Tu saurais mourir, dit-elle.

— Ah ! dit Pline, que tu es bien la petite-fille d'Arria ! Fannia, tu reconnais ton sang?

— Il est vrai, dit Fannia, non seulement par l'acte de notre aïeule dont tout le monde parle et que tous admirent : l'amour de la gloire pouvait la pousser à cet acte-là. Mais seule et sans témoins, elle fut aussi stoïque ; j'ai ouï raconter que, pour cacher à son mari, alors très malade, la mort d'un fils qu'ils idolâtraient, elle demeura dans la chambre de Pœtus, avec le même calme et le même placide visage, tandis qu'on emportait le corps de son enfant.

— De tels exemples consolent de vivre aux temps où nous sommes. On respire ici l'air antique, remarqua Juvénal. Maintenant, Sénèque l'a dit, on compte les années d'une femme par le nombre de ses divorces et celui de ses maris... Quant au Palatin, c'est la *cloaca maxima*.

— A ce propos, demanda Suétone à Clemens, est-il vrai que des femmes sont descendues dans l'arène, aux derniers Jeux? J'étais absent..

— Je ne sais pas, répondit Clemens, je ne vais pas aux Jeux.

— Comment, tu ne sais pas? On dit par-

tout que l'Auguste va te nommer Consul et tu ne vas pas aux Jeux? Ni, j'y songe, à aucune fête? Comment vis-tu, homme austère? et se tournant vers Juvénal, Suétone ajouta tout bas avec dédain : Quelle inertie méprisable !

Sans paraître l'entendre, Clemens étendit la main sur la tête de son jeune fils, tout proche de lui.

— Comment je vis? *Libris* et *Liberis*, dit-il souriant.

— Thraséas non plus n'allait pas aux Jeux, et je fais comme mon grand-père, sauf lorsque l'Auguste m'y oblige, appuya la vestale...

— Puisque tu parles de ton aïeul, tête sacrée, dit Pline, demande à Caïus de nous donner les détails qu'il a recueillis sur son admirable mort !

— Arria Claudia les sait mieux que moi, protesta Tacite.

— Dis, pour charmer mon orgueil filial, insista celle-ci, souriante.

— Tu le veux?...

Il se fit un silence. Les conversations parti-

culières tombèrent. Les Romains, quels qu'ils fussent, admiraient leurs grands hommes. Tacite, qui aimait conter, se rendit.

— Soit, dit-il... Peut-être n'est-il pas indifférent d'évoquer comment on résiste à Néron, sous un prince non moins vil. Nous avons besoin de tels exemples. Vous savez que Thraséas s'était rendu odieux à Néron, en refusant de s'associer à toutes les bassesses que le Sénat sanctionnait, Sénat d'esclaves qui ordonnait après chaque crime des actions de grâces aux dieux ! Thraséas s'abstenait d'y paraître, comme Sabinus et Clemens s'abstiennent déjà : Les destins arrêtent là les ressemblances !... Néron voulut exterminer cet homme qui ne faisait pas de sacrifices pour la conservation du prince ou pour sa voix céleste ; qui ne paraissait pas au Sénat, et niait la divinité de Poppée. Le silence et l'inaction de Thraséas étaient la plus sanglante des satires pour le tyran. Il résolut d'exterminer la vertu même en tuant ton aïeul, Divine... Et les Pères Conscrits consentirent.

On envoya le questeur du consul à Thraséa

qui était resté dans ses jardins. Le jour tombait. Au milieu d'un cercle d'hommes et de femmes distingués, pareil à celui-ci, il s'entretenait séparément avec un philosophe, et à quelques mots prononcés plus fortement et à l'expression de son visage, on jugea qu'il le questionnait sur la nature de l'âme... Domitien Cecilianus, un de ses intimes amis, vient lui apprendre le décret du Sénat. On se répandit en pleurs et en murmures. Thraséas fit retirer les siens promptement, de peur qu'une pitié imprudente ne causât leur perte. Ta grand'-mère, Claudia, voulait suivre l'exemple d'Arria, ton aïeule, et le sort de son époux. Il la retint, pour ne pas te l'enlever...

Il gagne ensuite son portique, où le questeur le trouve avec un air de joie. Il entre dans sa chambre et présente les veines de ses bras. Et tandis que le sang coulait : « Offrons, dit-il, cette libation à Jupiter libérateur »... et s'adressant à son ami : « Puissent les Dieux détourner ce présage. Mais tu es né dans un temps où il est bon de fortifier son âme par des exemples de courage. »

Arria Claudia écoutait le mâle récit, plus attentive à mesure qu'il avançait, les paupières baissées, les lèvres closes, frémissante d'orgueil.

— Arrêtons-nous, mes amis, dit Clemens. Qu'y a-t-il aujourd'hui pour n'évoquer que des douleurs? L'art de Tacite nous rend ces scènes funèbres trop présentes. Allons voir nos jardins ; ils sont aussi beaux que ceux de Thraséas, et moins funestes.

Ils se dirigèrent vers les jardins. Ce mouvement, soit par hasard, soit volontairement, mit pour quelques pas Flavius Sabinus auprès de la vestale :

— Divine, dit-il, j'aimais la vie. J'ai besoin d'être fortifié. Je n'ai pas la grandeur de tes aïeux. Aide-moi, s'il faut que je meure...

Arria Claudia n'avait pas attendu les allusions malignes de Cornélie pour savoir que Flavius Sabinus tournait vers elle son cœur désespéré et se rattachait à elle, l'inaccessible, comme il se fût rattaché aux Dieux, s'il eût pu croire aux Dieux. Il l'abordait avec les pa-

roles que les âmes plus hautes se permettent parfois, l'éternel appel au secours et à la pitié qui précède l'explosion de la passion comme les fleurs et les fruits de Sorrente voilaient, elle s'en souvenait, le précipice au bord de la mer.

— Tu es Romain et les destins seraient plus forts que toi? dit-elle seulement.

— Les Romains invoquent les Dieux contre les destins... Si je savais quelles offrandes je puis porter à tes autels, Divine?

Elle ne répondit pas. Il s'enhardit et dit plus bas :

— Ne laisseras-tu pas le feu brûler à tes pieds, comme ta Déesse?

Instinctivement, Arria Claudia se serra plus étroitement dans ses voiles ; son fier et fin visage paraissait à peine, dans cet enveloppement chaste ; on eût dit la statue même de la pudeur ; mais elle était femme et devant la révélation de ce noble amour douloureux, son cœur battait à coups pressés.

— Tu ne me réponds pas, dit-il tristement.

Serais-tu plus lointaine encore que l'Immortelle? Ne souffres-tu aucun hommage de la terre? Aucun?...

Elle posa un doigt sur ses lèvres :

— La vénération et le silence, dit-elle.

CHAPITRE IV

I

Flavius Clemens disait vrai. Ces jardins étaient aussi beaux que ceux de Thraséas. Comme le palais de l'Auguste, dans des proportions à peine moindres, ce palais de l'ancêtre commun des Flaviens embrassait une étendue de terrain considérable. Il était semé de petits bois, de lacs, de prairies, avec le luxe, si recherché alors, des viviers et des volières. Des poissons de toutes sortes, choisis surtout pour la finesse de leur coloris, animaient les viviers ; des colombes et des paons blancs remplissaient les volières. C'était un des luxes de Sabinus l'Ancien, le frère aîné de Vespasien, le seul riche de la famille, cette poursuite curieuse

du blanc en tout, dans les marbres, les tapis, les tentures et jusque dans les fleurs et dans les oiseaux. Les deux fils, que nous venons d'entendre, avaient hérité de ses richesses et de ses goûts ; mais si Flavius Sabinus accentuait encore les recherches et l'élégance du grand ancêtre, Flavius Clemens entretenait et conservait seulement l'immense fortune que son père lui avait léguée, s'effaçant et se faisant oublier le plus qu'il pouvait.

Sous les arbres et dans cette symphonie de blanc, dans la volière même où des festons de roses blanches enguirlandaient les colonnes de marbre, au milieu des paons blancs et des colombes qui s'ébattaient autour d'elles, trois jeunes filles étaient assises ; elles semblaient refléter et symboliser toutes les blancheurs et toutes les limpidités des fleurs, des oiseaux et des sources. Leurs tuniques blanches, sans ornement, sans broderies, sans bijoux, les faisaient ressembler à des fiancées ; un léger voile, blanc aussi, couvrait leur tête ; et la joie qui émanait d'elles, au sein de cette Rome cor-

rompue, faisait penser aux rayons qui posaient sur la ville sensuelle et brutale une immatérielle beauté. Elles parlaient à voix basse ; et lorsqu'elles riaient, leur rire frais se mêlait, comme en un paradis lointain, au chant des ruisseaux et au battement des ailes.

Or, ce qu'elles disaient — à deux pas des conversations qui se tenaient dans l'atrium — était encore bien plus extraordinaire et inattendu que leur extrême simplicité au milieu de ces richesses ; Rome ignorait le son et le sens de telles paroles. Flavia Domitilla, la nièce et la fille adoptive de Flavius Clemens, résumait à son amie Pomponia Julia, et à son affranchie Glycera, qu'elle semblait traiter avec une égalité fraternelle, des paroles entendues ailleurs :

— ... Tout se transforme à la lumière du Christ. Dieu ne nous a tant donné que pour que nous donnions à notre tour. Notre œuvre est de diviniser le monde.

— Comment faire? interrogeait Pomponia. Lorsque l'occasion le veut, devons-nous parler?

ou nous taire? L'Apôtre Pierre voulait que nous soyons toujours prêts à répondre, avec douceur et respect, de l'espérance qui est en nous. Mais ce don, notre don, n'est-il pas le secret du Roi?

— Et pourquoi ne pas laisser deviner ce secret surtout par notre joie? reprit Flavia Domitilla qui marchait depuis plus longtemps que ses compagnes dans la voie sacrée. Le monde autour de nous se meurt de tristesse, parce qu'il est sans espoir et sans Dieu. Et nous, le Maître nous a donné la plénitude de sa joie. Il l'a promis. Il le fait. Chaque jour ajoute une nouvelle strophe à ce cantique. Et il n'a qu'un mot, cependant : J'aime le Christ et Il m'aime.

Glycera semblait écouter en elle ce chant des noces divines, tant son visage était radieux. Elle dit enfin :

— Je ne comprends plus comment j'ai pu vivre ma vie d'esclave, si dure, et même cette vie d'affranchie, si douce, près de toi, mais toute bornée par la terre, avant d'être chrétienne. Je suivais les fluctuations du temps, des humeurs,

des événements, que sais-je? Et maintenant mon âme repose, tranquille, dans l'Infini et l'Éternel, et jamais je n'épuise cette réalité ineffable... On dirait que, encore prisonnière de mon corps, comme dans une cabane fragile, j'entends les flots de cet océan qui m'environne, où je m'abîmerai quand les barrières tomberont... Chaque jour, je comprends mieux ; chaque jour, il me semble, c'est comme l'horizon vers lequel on marche et qui va reculant...

Son regard de contemplative se fixait sur l'horizon invisible ; et la lumière qui l'éclairait eût fait penser au vieil Homère que Glycera était de la race des Dieux.

— Comment faire? Comment faire? reprenait Pomponia dont la nature active, pleine du sens romain des réalités, aspirait aux directions précises. Il faut que le feu se répande ; il faut découvrir la lumière. Si tant d'âmes savaient !

— Pas trop vite, reprenait doucement Flavia Domitilla. Souviens-toi de la parole du Christ : Ce sont les cœurs purs qui voient. Répandons

la lumière sans doute, mais comme le fait le Seigneur ; l'aube et l'aurore précèdent le grand jour. Je crois que pour nous, pauvres femmes, qui n'avons pas reçu le don d'enseigner, il faut cueillir les âmes à leur heure, une à une, en priant, surtout, en persévérant dans la prière. C'est ce que je voulais dire.

— Ma sœur chérie, observa Pomponia, si nous ne faisons rien de positif pour les gagner, ne serons-nous pas responsables de celles qui se perdront? De celles qui L'auraient aimé de tout leur cœur si elles avaient su — si elles savaient — qu'un Dieu les aime et qu'Il est mort pour les sauver?

— Enfant, reprit Domitille avec une gravité douce, fais tout pour les atteindre, dans l'ordre de la charité et de la miséricorde. C'est ton premier devoir Assiste les pauvres, visite les malades, travaille pour ceux qui n'ont pas de quoi se vêtir, mais parle peu. Le paganisme a tellement corrompu jusqu'aux paroles et aux symboles sacrés que la plupart, entendant les mystères sans préparation, les rabaisseraient à

un sens tout matériel. Il faut avoir compris, d'abord, qu'on aime le Christ, dans la mesure même où l'on est pur ; que toute image matérielle d'amour, de Lui à nous, est un blasphème. Dieu est Esprit, Il veut être adoré en esprit.

— Et cependant, reprit Glycera, Il a de telles pitiés ! Je ne suis qu'un être faible et pauvre ; il m'a prise non par ma vertu, mais par mon amour de la beauté, cet amour qu'Athènes nous met dans le sang ; Il m'a consacrée, heureuse, dans le culte d'une beauté, d'une sainteté au-dessus de tout ce qu'offrait la terre. Le jour le plus beau n'est pas celui du Baptême, ni même celui de notre consécration virginale, mais chaque jour depuis, qui nous divinise, qui nous transforme en Lui davantage. Pour nous, vivre, c'est le Christ, et quelle vie, radieuse, tranquille, tout à fait simple ! Aucune puissance, aucune douleur ne peut nous séparer de Lui.

— Je sens comme toi, dit Flavia Domitilla avec la sagesse qui la caractérisait. Depuis notre don, j'ai peur de devenir insensible aux

épreuves quand elles n'offensent pas Dieu ; et il ne le faudrait pas... Nous devons, comme notre Christ, aider, soulager, consoler de toute manière ; mais le passé nous est une telle preuve qu'Il mène par la douleur à la joie ! Tout contribue au bien de ceux qui l'aiment ; l'expérience démontre la vérité de ce *tout*. Maintenant encore, les vexations, les menaces de Domitien nous font entrevoir une telle grâce !

— Le martyre? s'écria Pomponia avec ferveur.

— Tête chérie, dit encore tendrement Domitilla, pour être des martyrs il faut devenir bien humbles et perdre toute confiance en ses propres forces. Il est meilleur de s'abandonner à Dieu pour aujourd'hui et pour demain et pour tout... Non. C'est d'une autre grâce qu'il s'agit. Dans sa terreur du Roi ou du Dieu qui doit venir de l'Orient, Domitien fait rechercher les parents ou les amis du Seigneur, et l'on nous annonce de partout l'arrivée de nos frères. Mais, qui vient là?...

II

Un vol de colombes tournoyait en un remous blanc, devant l'esclave chétive qui s'avançait comme effarée de s'annoncer ainsi par ce bruit d'ailes, pauvre être qui ne faisait jamais de bruit. Pomponia, la première, la reconnut pour l'avoir rencontrée aux assemblées chrétiennes. Elle courut au-devant d'elle, dans la grâce enfantine de ses seize ans.

— Mais c'est Miriam ! dit-elle.

Les deux patriciennes l'embrassèrent avec tendresse. Miriam leur rendit leurs caresses avec ce respect délicat que, en proclamant l'égalité des âmes, le Christianisme établissait entre les maîtres et les esclaves. Rien ne sentait le tohu-bohu et la confusion que plusieurs imaginent, dans cette primitive Église admirable. Les premières générations formées directement par saint Pierre et saint Paul vivaient les enseignements des grands Apôtres, comme

elles mêlaient leurs paroles, nous le voyons, à toute l'expression de leur pensée nouvelle. Et cela était sensible jusque dans les moindres gestes, jusqu'à la façon dont Miriam s'assit aux pieds des jeunes filles, à la grâce tendre avec laquelle celles-ci se penchaient vers elle, comme des sœurs.

— Miriam, ma pauvre petite, disait Domitille, comment as-tu pu t'échapper? Je savais ton retour. Je cherchais un prétexte pour venir te voir. Elle est au service de Cornélie, la Grande Vestale, expliqua-t-elle à Pomponia, et elle a tant à souffrir !

— Oh ! plus maintenant, protesta joyeusement celle qu'autour de Vesta on appelait Djemel. Je ne savais pas souffrir ; je me révoltais souvent au fond du cœur, malgré toutes les bontés dont vous me combliez en Campanie, à l'ergastule et ici ; je me sentais si mauvaise ! et Dieu qui me voyait indigne de porter ma croix me l'a enlevée. Arria Claudia m'a prise à son service ; c'est un service trop doux ; c'est elle qui m'amène.

— Quel bonheur, s'écria Flavia ! Arria Claudia est notre amie, et un peu ta parente, n'est-ce pas, Pomponia? Nous allons te recommander à elle, Miriam. Souvent, elle vient ici avec Fannia.

— Elle est en ce moment à l'atrium. Il y a beaucoup de monde. Je pense qu'elle va vous demander d'un moment à l'autre ; et je me suis hâtée pour vous voir, pour vous entendre, seule. C'est une âme belle et bonne ; quelle peine elle me fait dans sa vie comblée d'honneurs, dit affectueusement l'esclave. Elle se meurt d'ennui parce qu'elle n'a rien à aimer et qu'elle n'espère rien. Elle est pure et grave comme les anciennes matrones dont on dit qu'elle descend ; mais je ne m'étonne pas de ce pli sévère et dur qu'elles ont toutes au front. Ce doit être si triste de vivre sans Dieu... Et elle attend, elle appelle, sans savoir quoi. Elle aime nos Psaumes et me les fait chanter ; et puis elle m'interroge ; et quelquefois, j'ai peur d'aller trop loin, de dire trop, tant je la sens avide de vérité. Quelle admirable Vierge Chrétienne elle ferait !

— Elle le deviendra, il faut qu'elle le devienne, s'écria impétueusement Pomponia. Elle est à moitié notre sœur déjà... Pouvons-nous laisser notre sœur mourir de faim et de froid, quand nous avons les mystères sacrés? Et l'Eucharistie? Ne crois-tu pas, Domitille?

— Que de fois je l'ai pensé, et j'ai prié pour elle! Mais il faut attendre l'heure de Dieu. Réfléchis à ce que serait une révélation imprudente, dit la sage Domitille. Il faut prendre conseil avant d'oser lui parler directement. Si la Grande Vestale la soupçonnait de superstitions étrangères, comme elles disent en parlant de nous!

— Eh bien! quoi qu'il arrive, conclut Pomponia, elle serait sauvée. Cela ne vaudrait-il pas mieux que son état présent, si incertain?

— Soyons sages, sœur chérie. Gagnons-la, mais par la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible...

— Comment agir, alors? demanda Pomponia un peu déçue.

— Nous faire tout à elle, pleurer de ses larmes, nous réjouir de ses joies...

Glycera qui demeurait volontiers silencieuse ajouta seulement :

— Et tant l'aimer !

— Petite Miriam, parlons de toi, dit Flavia Domitilla, se tournant vers l'esclave qui écoutait, l'air joyeux, ces doux complots tramés autour de sa vestale. Tu es plus libre à présent? Tu viendras régulièrement à nos réunions? Nous pourrons parler à notre pontife Clément, il comblerait les désirs que nous avions ajournés toutes les deux quand ils semblaient encore irréalisables. Il te consacrerait comme la Vierge et l'Épouse du Christ.

Le pauvre visage ravagé de l'esclave devint vraiment beau, de cette beauté que le monde antique tout entier ignora, qui est le recueillement et l'extase des saints. Les larmes de Miriam se mêlèrent à une expression de béatitude :

— Mais je ne suis pas digne ! murmurait-elle.

Domitille l'arrêta d'un geste affectueux :

— Tu es digne de toutes les bénédictions, pauvre petite. C'est moi qui répondrai pour toi. Tu as souffert plus qu'aucune de nous ; tu as été torturée dans ton corps et dans ton âme. Tu as bien reçu la lettre aux Vierges de notre pontife Clément? Il dit que celle qui aspire à cet état céleste doit vivre d'une vie toute divine ; tu as vécu cette vie par ta patience au milieu des mauvais traitements et des affronts, là où une païenne se serait tuée. Je ne sais comment notre Dieu te récompensera à la fin. Mais je sais bien ce qu'Il fait pour toi à présent. Il est fidèle. Il te doit plus, mais Il te donne plus qu'à aucune de nous...

— Que dis-tu? protestèrent avec tendresse ses deux compagnes. « Il nous a choisies et consacrées pour que nous n'admettions pas d'autre époux que Lui. » Que peut il donner de plus, tout Dieu qu'il est, à notre petite sœur?

— C'est ce que je vous expliquais tout à l'heure, lorsque l'arrivée de Miriam nous a interrompues. Non. Il ne peut rien donner de plus... Et pourtant ! Savez-vous qui la per-

sécution commençante, ou du moins les vexations de Domitien, nous amènent?... Qui consacrera, sans doute, notre nouvelle sœur et la fiancera au Seigneur?...

Tu ne le pressens pas, Miriam?...

Le père dans le Christ que tu vénères et que tu chéris par-dessus tout? Oh! devinez-vous? Mes parents ne peuvent croire que ce soit possible... L'Apôtre Jean!

— Jean! Jean le bien-aimé? Celui qui m'a baptisée à Tibériade!

A l'exclamation de Miriam, les Vierges se levaient dans la surprise et dans la joie. Et les questions et les réponses se croisaient. Elles interrogeaient l'esclave qui, seule, le connaissait; elles voulaient tous les détails sur ce dernier survivant du collège Apostolique qui semblait porter sur lui le reflet de l'amour spécial du Seigneur.

— Oui, conclut Domitilla, nous pourrons l'interroger sur le Seigneur, sur ses paroles, sur l'expression de son visage! Nous entendrons ce qu'un ami, seul, peut deviner et redire!... Comme

il faut nous hâter d'être bonnes, charitables, ferventes dans le service de notre Maître... Nous manquons peut-être à tout cela... Mais je suis sûre qu'une chose au moins, en nous, fera la joie de l'Apôtre, c'est la façon dont nous nous aimons.

Elle embrassa ses compagnes, selon la coutume de ces temps sacrés, et toutes les trois, souriantes dans cette tendresse pure que le paganisme ignorait, formaient un groupe si délicieux autour de leur grave et jeune sœur que Pline, qui arrivait au jardin avec les hôtes de Clemens, s'arrêta étonné : « Comme elles s'aiment ! » murmura le païen.

CHAPITRE V

I

En apercevant les jeunes filles, Clemens, pour ne pas les troubler, guida ses hôtes vers les bois de pins. Tacite interrogeait Pline sur la mort de Pline l'Ancien au Vésuve... Il ne prit pas garde à ce mouvement, tandis que Pline, fier de l'attention de son ami, commençait :

— Tu sais que mon oncle commandait la flotte de Misène, lorsqu'un matin ma mère vit apparaître un nuage d'une forme extraordinaire, comme un pin aux branches étalées. Mon oncle était si plongé dans sa lecture qu'il n'avait rien vu ; ma mère l'avertit. Il commanda qu'on appareillât du côté de ce phénomène pour l'étudier de plus près... Des fugitifs commençaient à

affluer à Misène, une odeur de soufre se répandait...

Te le dirai-je, poursuivait-il avec un naïf orgueil, même alors, Caïus, je n'interrompis pas la lecture de Tite-Live !

Flavia Domitilla s'avançait vers la volière avec la vestale. Fannia avait un service à demander à Djemel qui la suivit.

Arria Claudia, le cœur encore battant de ce qu'elle venait d'entendre et plus encore du trouble qu'elle éprouvait et que son sévère contrôle sur elle-même essayait de dominer, s'assit au milieu des petites patriciennes, comme à la chaleur torride de midi elle serait entrée dans un bain frais. Le blanc, les oiseaux et les fleurs, plus encore l'expression candide des visages et la pureté joyeuse des regards agissaient sur son âme agitée en une apaisante douceur.

— Petites fiancées, dit-elle, quel heureux mortel attendez-vous?

— Elles n'attendent personne, dit Flavia Domitilla sans hâte. Laissons-les à l'insouciance de leur jeunesse.

— Tu étais mariée à cet âge ; ma mère aussi, depuis longtemps. Je gage qu'elles ont fait leur choix?

— Oui, oh ! oui, s'écria Pomponia avec ferveur.

— Que te disais-je? reprit Claudia avec une ombre de mélancolie. J'étais bien sûre qu'aucune ne regretterait les autels de Vesta.

— Pourtant, reprit celle qu'on nommait seulement Domitille pour la distinguer de sa tante, entre toutes les vies des Romaines, c'est la tienne que je trouve la plus haute et la plus digne d'envie.

— Pourvu que le sort tombant sur toi ne t'ait pas obligée à l'embrasser? railla doucement Claudia.

— Mais nous ne nous marierons pas plus que toi ! s'écria Pomponia... Un regard doux de Domitille arrêta l'enfant. Mais il était trop tard. La curiosité de la vestale était éveillée. Domitille recommanda intérieurement à Dieu les réponses de sa petite compagne et sourit à celle-ci avec tendresse pour ne pas la troubler.

— Tu dis que tu ne te marieras pas? Et il y a un instant, tu me confiais que ton choix était fait? observa Claudia, indulgente.

— Tu es digne de toutes les confiances, Arria, dit Flavia Domitilla. Le secret de ces enfants te semblerait troublant si elles en restaient là... Il vaut mieux te le confier dans toute sa vérité. Elles se sont vouées comme toi, non pas aux dieux, mais à Dieu...

— Tu épouses un flamine de Jupiter? interrogea Claudia intéressée.

— Je n'épouse aucun homme, dit gravement la petite Vierge. J'ai voué mon cœur à Dieu.

— A Dieu? répéta la vestale avec un étonnement profond. Quel Dieu? Et pourquoi? Tu es affiliée à quelque culte étranger?... Prends garde, — et le drame intérieur de son âme passa dans son accent — une vie sans amour est dure à porter.

— Mais Dieu nous a aimées le premier, nous L'aimons de tout notre cœur. Ce n'est pas nous qui L'avons choisi, c'est Lui... reprit encore Pomponia.

— Il y a longtemps que les Dieux ne descendent plus à la recherche des mortelles, petite fille, dit Arria ; et quand ils venaient à elles, ils les trompaient.

— Abandonne ces fables, si tu désires nous comprendre, ma très chère, intervint Domitille avec sa gravité précoce. On ne peut penser dignement de notre Dieu qu'en indiquant d'abord qu'Il est Esprit, qu'Il veut être adoré et servi en esprit.

— Voici les mots de Djemel qui reviennent ! s'écria la vestale en proie à un étonnement profond. Mais ne peut-on aller nulle part à Rome, de l'atrium de Vesta aux palais des Flaviens, sans entendre ces paroles inouïes et voir ces visages radieux? Car c'est cela surtout qui me surprend. Vous qui parlez ainsi, esclaves ou princesses, on dirait que vous ne foulez plus la terre !...

Pomponia se jeta impétueusement dans ses bras ; elles étaient un peu parentes et Arria subissait à un degré rare le charme naïf de ces seize ans.

— Tu vois très bien, et c'est ce que je voudrais tant pour toi, Arria chérie : la lumière, la vérité, l'amour, enfin ! Tu es si digne de tout cela : digne d'abord qu'on te le dise, toi qui es incapable de trahir, et puis d'y venir aussi, de transformer ta vie pure certes, mais si triste, en une vie pleine d'amour et de clartés.

Une larme glissa silencieuse jusqu'aux cheveux de la petite Vierge que la vestale tenait serrée contre sa poitrine. Les anges seuls la recueillirent. Elle se reprit d'un effort :

— Voilà pourquoi, dit-elle, cette demeure me semblait chère et sacrée entre toutes ! On n'y voit et on n'y entend que du bien ; on sent voler autour de soi des rêves doux ; on dirait qu'on habite la lumière... Vesta ne fait pas de tels miracles pour nous, mon enfant... Il faudrait peut-être que je les lui demande.

— Tu la pries ? demanda Pomponia surprise.

— Oh ! pas à votre manière sans doute, mais enfin je la prie.

— Tu ne pourrais pas nous dire cette prière ?

demanda encore Pomponia avec sa grâce enfantine... Que peut-on dire à Vesta?...

— Je te le dirai. Mais à une condition, c'est qu'à mon tour j'entendrai ta prière?

Elle sourit à Flavia Domitilla, s'excusant presque :

— Cette petite fille me fait faire tout ce qu'elle veut.

Elle appuya ses mains l'une contre l'autre, très belle dans sa palla blanche, sous le diadème qui relevait le voile de Vesta ; mais sa bouche demeurait douloureuse, tandis qu'elle se rendait avec grâce au désir de la jeune fille :

Toi que je sers, sans être sûre que tu existes, sans te connaître et sans savoir qui tu es,

Si vraiment tu es, *si nos prières peuvent t'atteindre, ô Déesse, aux lieux inconnus où tu habites,*

Donne-nous de demeurer l'orgueil et le palladium de la Rome souveraine. Donne-nous d'étonner le monde par l'amour que nous lui avons voué.

Nous avons renoncé au foyer de l'homme pour garder le foyer de la patrie; afin de la protéger,

ô Divine, nous nous sommes vouées à tes autels.

Accorde-nous tous les biens de la terre nécessaires à notre existence. Écarte les nuages de la vie; tends-nous une main secourable, toi, Vesta, que les Dieux d'en haut respectent, que ceux d'en bas servent; et puisque les destins nous ont placées au seuil de l'Empyrée, garde-nous l'admiration des mortels qui monte vers nous comme un encens.

Je m'efforcerai de faire en ton honneur, bienveillante Immortelle, ce que peut un esprit religieux; toi, protège-nous; garde-nous, jusqu'au soir, la beauté sans laquelle une femme n'est pas digne de vivre et qui nous appareille à toi, ô Divine.

Elle hésita imperceptiblement, puis continua d'une voix ferme :

Mais remplis de crainte les regards des hommes qui se lèvent vers cette beauté sacrée,

Afin que toujours honorées, impassibles et superbes, celles qui te suivent aillent de ton pas, ô Déesse! Qu'elles donnent au monde vaincu un signe de la force de Rome, qui régit les vies comme elle régit les peuples.

Et enfin, si quelque chose de nous survit, si nos esprits errants ont encore un destin; pour prix du service que je te rends chaque jour, mêle mes mânes, ô Divine, jusqu'à la fin des âges, à ce feu sacré, ton feu, qui assure l'éternité de Rome.

— Que ton âme est noble, mon enfant, dit Flavia Domitilla. Dans les erreurs qui nous entourent, tu as su dégager cette perle de l'amour de la patrie.

— Mais vous m'avez promis que je vous entendrais à votre tour? rappela la vestale.

Domitille demandait tout bas à Dieu que ce désir tournât à sa gloire ; que leur prière ne blessât pas cette âme fermée à la simplicité chrétienne et ne lui dévoilât pas les mystères sacrés. Ses regards tombèrent sur Glycera ; un peu à l'écart, priant les mains jointes, de la lumière semblait venir d'elle.

« Le Seigneur vient à notre secours, » pensa Domitille. Et appelant Glycera d'un geste :

— Prie, puisqu'on nous le demande. Réponds à ce qu'elle nous dit, indiqua-t-elle.

Tout à fait insensible à ce qui l'entourait, les

bras étendus, comme une orante et le visage éclairé d'une divine lumière, Glycera pria :

Toi, Dieu que je connais et que j'aime et que je veux servir de toute mon âme,

Puisque Tu es si proche de nous que Tu entends même nos pensées et que, en Toi, nous avons la vie, le mouvement et l'être,

Donne-nous de te conquérir le monde par la ferveur de notre amour.

Nous nous sommes vouées à Toi, qui nous as choisies le premier, pour T'aimer et Te servir seul.

Pour prix de ce don, nous ne demandons que Toi-même.

Donne-nous ou refuse-nous tout ce qui passe. Que nous nous attachions à Toi seul qui ne passes pas. Que ni la faim, ni la soif, ni la vie, ni la mort, ni les attraits de ce monde, ni les puissances des ténèbres ne nous séparent de Ton amour. Que nous fassions du bien à tous pour Toi et que nous ne cherchions d'autre récompense que Ton regard qui voit dans le secret.

Que notre pureté sans tache, notre bonté, notre humilité, notre joie, soient au monde païen

un signe de Ta force, contre la corruption dont Tu nous a tirées, et du bonheur de Ton service.

Donne-nous pour l'éternité le plus grand, le plus fidèle amour, et viens nous prendre pour nous conduire à cette place que Tu nous prépares au royaume éternel.

— Vous aimez vos Dieux et ils vous aiment !...

Longtemps, après cette exclamation involontaire de la vestale, les unes et les autres demeurèrent sans paroles. Arria Claudia éprouvait quelque chose de la confusion qui l'avait saisie, quand les rites puérils ou repoussants du culte des idoles lui furent rappelés après le chant des psaumes. Mais cette humiliation ne lui semblait pas dure. Il y avait trop de tendresse et de douceur dans ce qui l'entourait : le lourd poids qui l'oppressait semblait se soulever. Et sans le préciser exactement, tandis que les grandes ombres s'allongeaient sur la prairie, il lui semblait qu'elle entrevoyait une route tout éclairée de rayons.

Elle embrassa les Vierges chrétiennes en leur

demandant une visite prochaine à l'atrium de Vesta :

— Je ne me sens heureuse qu'ici, disait-elle en s'éloignant à Flavia Domitilla. J'ai cru un instant avoir mis le pied au seuil des Champs Élysées. A présent, je rentre dans une nuit pleine de tourments. Nous avons autour de nous de sinistres présages qui se succèdent, des menaces...

— Cornélia? interrogea Domitilla.

— Comment sais-tu? dit la noble fille qui gardait aussi jalousement l'honneur de ses compagnes que celui de l'autel de Vesta. Ces bruits mensongers viennent-ils du palais?

— Je le crains, dit Flavia Domitilla tristement. Recommande-lui de s'effacer, de se faire oublier. Toujours les mêmes noms autour d'elle : Celer... Licinien.

— Elle est si brave qu'elle affronte tous les dangers, forte de son innocence, plaida Claudia.

— Mais il y a de la témérité à braver un Domitien. Dieu a déchaîné l'enfer avec cet homme.

— Que faire? Ah! que faire?

Pomponia courait légèrement derrière elles et rejoignit la vestale presque au seuil, entre les licteurs aux faisceaux relevés :

— Sois très bonne pour Djemel, Arria, chère. Djemel est notre petite sœur...

Une esclave! Arria Claudia fit le geste de quelqu'un qui renonce à comprendre; et elle revint, songeuse et grave, vers la demeure où l'on n'aimait pas.

CHAPITRE VI

I

A quelque temps de là, Rome fut en émoi à cause d'un présage extraordinaire. Tandis que L. Antonius déchaînait une guerre civile en Germanie, un grand aigle enveloppa de ses ailes, en jetant des cris, la statue d'or de Domitien au Forum. Les Dieux, par un signe aussi manifeste, témoignaient leur bienveillance à l'Auguste. En effet, L. Antonius fut tué. Domitien reconnaissant profita des *Ludi romani* pour offrir à son peuple et aux Dieux bénévoles des courses de chars dépassant en splendeur tout ce que l'on avait vu jusque-là. Il créa, pour cette occasion, deux factions nouvelles, pourpre et or ; et il annonça que, à l'imitation de

Caligula, il dirigerait les jeux en personne.

Dès l'aube de ce jour mémorable, une aube transparente de Septembre qui semblait convier les hommes à la fête éternelle de la lumière, dorant là-bas les monts Albains ou jouant comme une nymphe autour des grands pins aux têtes chenues, tout le peuple s'entassait dans le cirque monumental. Certes, il ne fallait pas manquer la procession triomphale qui, descendant du Capitole, allait du Forum au Vélabre et embellissait de sa pompe les plus belles voies de Rome ! Nombre de petites gens hésitaient entre les tribunes sur le parcours du cortège, d'où on la voyait plus longtemps, et leur place au cirque où la procession aboutissait ; mais l'amour du cirque l'emportait. Seuls, ceux qui ne pouvaient s'y rendre encombraient les rues. Les autres s'établissaient en hâte sur les trois étages de gradins de la longue ellipse ; ils trompaient par des lazzis et des facéties grossières l'attente indéfinie. Ce peuple amoureux de la pompe et des jeux n'avait rien de l'atticisme grec ; l'esprit y était lourd et les plai-

santeries manquaient de finesse. La paresse et l'intoxication des spectacles contribuaient encore à rabaisser le niveau de la plèbe ; du moins les courses des *Ludi romani* n'étaient-elles ni cruelles, ni cyniques, comme le théâtre ou les luttes des gladiateurs, et bien plus encore les simples condamnations aux bêtes. Les vestales, gardiennes de la pudeur, semblaient moins déplacées aux *Ludi romani*, et c'est ce qui nous permet sans doute de reconnaître au milieu des autres têtes voilées et tressées des sept tresses sacrées, notre Arria Claudia, placée à gauche du pulvinar, la loge impériale encore vide. Nous l'avons dit, Domitien lui-même offrait et conduisait les jeux. Et justement une formidable acclamation et le son des trompettes annonçaient son entrée à la tête du cortège. Ce fut le soupir de satisfaction qui suit les trop longues attentes, et tout le peuple d'un mouvement se leva.

Domitien portait le costume et les ornements de Jupiter Capitolin : toge de pourpre, tunique brodée de palmes, couronne d'or. Autrefois, dit-on, il était beau ; grand, bien fait, l'air

modeste, dit Suétone. Maintenant, cet homme de près de cinquante ans, chauve, obèse, les jambes grêles, ne gardait rien des charmes de sa jeunesse ; le visage, aux traits réguliers, fortement coloré, fascinait et repoussait par l'expression étrange du regard fixe, curieux et cruel. Tacite n'exagérait rien lorsqu'il disait que le voir et en être vu causait une impression d'effroi, quelque chose qui glaçait le cœur... On ne s'étonnait pas que ce visage d'une férocité morbide étudiât d'abord les souffrances des hommes dans celles des animaux ; qu'il se penchât sur des bestioles de longues minutes, cherchant où les transpercer plus lentement d'un stylet ; on ne s'étonnait pas, de tant de morts, tant de tortures, tant d'exils, ordonnés avec des paroles empreintes de douceur ; et le destin qui eut pour lui d'étranges complaisances semble l'avoir peint tout entier dans son dernier geste : des mains sanglantes cherchant à arracher les yeux d'un conjuré.

Tout autour du char impérial, défilait ce que nous aurions appelé la cour : Consuls, questeurs,

patriciens, sénateurs vêtus des toges de leur ordre, dans toutes les alternances du blanc et du pourpre... Alors venaient les héros de la fête, les conducteurs de quadriges, pleins de leur importance, menant des chevaux de Numidie. Chacun portait les couleurs de sa faction, groupant autour de lui tous les sous-ordres : cochers, palefreniers, excitateurs, etc., aux mêmes quatre couleurs : tunique blanche galonnée de rouge ; tunique verte, aux manches jaunes ; bleue, aux galons rouge et blanc ; rouge enfin, bordée de blanc. Les deux factions nouvelles étalaient la pourpre et l'or jusque-là réservés à César ; et le cirque immense trépignait, jetait un seul nom, un seul cri : *Scorpus!* Le cocher favori, l'idole dont on s'arrachait les portraits et qui avait déjà des statues, passait montant *Victor*, le cheval préféré... Tout le peuple debout l'acclamait comme jamais peuple n'acclama ses héros : *Scorpus, Victor*, deux cent cinquante mille bouches jetaient sans fin les syllabes magiques.

Alors venaient les Dieux...

Mais qui se souciait des Dieux? Les Dieux de Rome, à cette heure, étaient cet homme et ce cheval. Les autres, environnés de prêtres, d'or et d'encens et d'ivoire, malgré leurs édicules précieux, semblaient de simples comparses, appelés là pour orner le cortège d'un compagnon plus heureux. On eût dit, auprès de *Scorpus* et de *Victor*, des parents pauvres. Cybèle et ses lions, de beaux lions vivants et domptés, retint un instant les regards ; et aussi la *Dea Diâ* des frères Arvales, au milieu des branches et des fleurs, parce qu'ils avaient eu l'ingénieuse idée de la faire traîner par trois éléphants attelés de front. Ces éléphants faisaient la joie des Romains. On se souvient que César voulut monter au Capitole entre deux haies de quarante éléphants portant des candélabres? Depuis ils défilaient dans les triomphes ; on les faisait combattre entre eux, on les mêlait à toutes les fêtes... Mais le reste, à quoi bon? Pourquoi les figures de cire des Empereurs-Dieux et ces Augustes qui se succédaient lentement? Cela ne finirait donc pas? Dans son

impatience, la foule devenait houleuse. Les cris recommençaient : *Victor! Scorpus!*

II

La popularité même d'un cocher de cirque était à charge à Domitien.

Il ne conduisait pas les chars en personne comme Néron ou Caligula. Il craignait trop l'épithète de « maquignon », appliquée, on ne sait trop pourquoi, à Vespasien. Cependant là encore il voulait dominer par lui ou par les siens et, au milieu de la foule élégante qui le suivait, il avisa Flavius Sabinus, son cousin, monté sur un cheval splendide. Les deux hommes se haïssaient et avaient toutes les raisons de se haïr. Il l'appela d'un signe :

— Tu es sûr de *Tuscus?* demanda-t-il rapidement, désignant le cheval.

— Tu le vois, César.

— Mais assez sûr pour faire triompher avec lui la faction pourpre?

Sabinus sentit le piège ; s'il était vainqueur, on l'écartait ; vaincu, on le sacrifierait.

— On ne sait jamais, Divin ; demande aux aigles qui te protègent?

— Veux-tu tenter? Celer mène la faction dorée.

— Il est bien tard, murmura Sabinus.

Son regard erra un moment sur le podium, du côté des vestales... Il était dangereux pour lui de négliger un désir de César ; l'hésitation même devenait un écueil. Sabinus hésitait, cependant combattu entre la honte de ce rôle de cocher, et le désir de se signaler de quelque manière que ce fût, d'attirer sur lui l'attention de la vestale silencieuse et comme indifférente au colloque qui se tenait à deux pas d'elle. Le désir ardent de triompher sous ses yeux l'emporta. Il dit à Domitien :

— Si tes lèvres sacrées l'ordonnent?

— Tente la chance, j'ai assez de *Scorpus*.

Sabinus mit son cheval au trot. Il longea la

Spina, arête d'édicules, d'obélisques et d'autels qui partageait la piste dans le sens de la longueur, et arriva aux remises, à l'autre bout de l'hippodrome. Il n'avait rien à changer à sa tunique de pourpre, pour diriger la faction nouvelle. Les esclaves s'empressaient. Il laissa tomber sa toge. L'immense hémicycle frémissait d'attente. Le nom de Sabinus volait de bouche en bouche. On l'admirait pour son élégance. Mais se mesurer à *Scorpus?* Même avec *Tuscus* qui avait gagné presque autant de courses que *Victor?* Quelle témérité ! La lutte entre les deux hommes n'en devenait que plus émouvante. Ce peuple adorait l'audace.

Sabinus surveillait soigneusement l'attelage du char et flattait Tuscus de la main.

Sur un coup de trompette, les douze portes des écuries s'ouvrirent en même temps, tandis que les prêtres jetaient l'encens sur les trépieds ; les *Ludi romani* avaient, plus encore que les autres fêtes, un caractère religieux.

Lentement, un à un, les chars défilèrent devant le pulvinar. Ils étaient attelés de che-

vaux admirables, la queue relevée et tressée, le poitrail couvert d'amulettes. Ils allaient par quatre et de front. La Grèce, l'Espagne, la Numidie envoyaient leurs plus beaux spécimens. Le char bas, à une seule place, ouvert par derrière et relevé sur le devant et sur les côtés, ressemblait assez au char des triomphateurs. L'aurige s'y tenait debout.

Scorpus défilait en tête avec la faction bleue : il avança sous les vivats ininterrompus, salua d'un geste assuré et alla prendre rang ; les verts, les rouges, les blancs suivirent ; L. Celer, celui que Flavia Domitilla nommait autour de Cornelia, menait le char de la faction dorée ; il salua, magnifique, à la fois les vestales et l'Auguste sans que celui-ci le quittât des yeux. Et enfin passa le quadrige dont *Tuscus* occupait la gauche, conduit par Sabinus, debout, les bras nus, pareil à Mercure avec la courte tunique de pourpre et le casque aux ailettes légères. Lui aussi salua César d'un geste large, le char bien en mains, la droite tendue, impassible dans sa beauté d'Immortel. Domitien

rendit le salut, se pencha vers le nain rouge qui se tenait toujours à ses pieds et dit quelques mots. La tête difforme du nain eut un rictus si vil qu'on eût cru que Domitien conversait avec son âme.

Les trompettes sonnèrent. On étendit un linge blanc. Les chars s'enlevèrent dans un tourbillon de lumière.

En vérité ceux qui comparent les courses actuelles où les chevaux un à un se disputent les prix, à ces courses de chars où quatre, six, dix chevaux attelés de front, escortés et excités par des cavaliers et des coureurs, allaient d'une allure folle, conduits par un homme pareil à un demi-dieu qui devait à la fois les entraîner et les garer des foulées, derrière, par côté, dans la tempête des acclamations, des malédictions, des cris, les nuages de poussière, le soleil aveuglant et l'ivresse des deux cent cinquante mille hommes penchés vers lui et l'hypnotisant de leurs regards, ceux-là mesureront la distance qui séparait des nôtres les divertissements du peuple-roi. Sabinus conservait assez de pré-

sence d'esprit et de sang-froid pour saluer à chaque tour du même geste dangereux et splendide la loge impériale ; il tenait bien en main les coursiers aux naseaux fumants, les jetait à droite ou à gauche pour éviter l'obstacle ou la mort... Cornelia haletante, oubliant L. Celer, distancé déjà, murmurait à l'oreille d'Arria : « C'est un Dieu. » Six fois les dauphins et les œufs marquant chaque tour de piste étaient tombés. Le septième seul manquait. Scorpus et Sabinus se tenaient à une allure insensée sur la même ligne. Le cocher des blancs gisait contre la *spina*, le front ouvert. Les valets rapides l'emportèrent. Les autres suivaient à distance les deux quadriges qui rasaient à peine le sol. La lutte se circonscrivait entre les favoris, dans un silence oppressant. La tunique pourpre de Sabinus semblait maintenant, tant il se penchait, se confondre avec *Tuscus;* l'animal superbe, entraînant tout d'un mouvement irrésistible, se jeta d'une foulée, retomba, hors d'haleine, sur la ligne blanche, le premier.

Une seule clameur sortit des deux cent mille

poitrines, ce cri de triomphe qui retentissait jusqu'aux extrémités de Rome et lui apprenait qu'elle avait une idole nouvelle ; le peuple-roi était debout, acclamant Sabinus, comme tout à l'heure il acclamait Scorpus. Personne n'échappait au vertige. Domitien lui criait : « Je te ferai Consul », tandis que, maintenant, d'une allure calme, le torse droit, les rênes tendues, le Demi-Dieu venait recevoir sa couronne ; il leva les yeux sur Arria Claudia. Elle était debout comme les autres, les mains tendues comme les autres, le cœur battant. Plus encore que de la victoire de Sabinus, elle triomphait d'une autre victoire plus délicate et plus difficile que, par respect pour elle, il remportait sur lui-même. Tandis que dans le pêle-mêle joyeux qui suivait la détente des nerfs surexcités, les ovations sans fin, les chants, les pluies de fleurs, chevaliers, sénateurs et vestales se mêlaient ; que Celer et Licinien hors d'eux-mêmes oubliaient la plus élémentaire prudence, entouraient ostensiblement Cornelia, toute grâce et sourires, et que Sabinus était maintenant sur le podium,

tout près, la frôlant presque, ni un geste, ni un mot n'indiquèrent qu'il venait de jouer sa vie pour elle. Cet homme si près du trône, plus entouré, plus puissant, dans ce délire du peuple, que l'empereur lui-même, Claudia le sentait dompté sous sa main comme là-bas les lions enchaînés aux pieds de Cybèle. Elle eut l'orgueil de sa force et elle en eut la joie, l'ivresse de cet étrange sentiment qui n'était pas l'amour, mais la maîtrise de l'amour. Les Orientaux le disaient bien : « Les grands vents se lèvent pour atteindre les palmiers... »

Ce fut court. Le nain écarlate gambadait sur les gradins, jetant deux noms, comme une mélopée qu'il alternait d'éclats de rire : « Licinien, Celer ». « Celer, Licinien ». Instinctivement, Arria Claudia regarda César. Il souriait à son nain, avec la moue aimable des parents pour un enfant terrible et ce sourire s'étendit jusqu'au groupe des vestales, les enveloppa, s'y fixa.

Arria pensa : « Le malheur vient sur nous », et Cornelia, tout intrépide qu'elle fût, changea de visage.

CHAPITRE VII

I

A l'atrium de Vesta, en dehors du culte que l'on rendait chaque jour à la Déesse par l'entretien du feu sacré, il ne se passait pas de mois sans quelque fête spéciale, à laquelle tout le collège des prêtresses prenait part. Trois surtout étaient célèbres. La fête de l'*Auguste*, qui depuis César était le souverain pontife, en Mars ; la grande fête des *Vestalia*, qui durait huit jours, en Juin : elle avait ceci de particulier que toutes les mères de Rome pouvaient pénétrer alors, et alors seulement, dans l'atrium et même dans l'enceinte du temple de Vesta, temple rond, à l'image de la terre, entouré de

colonnes, que nous voyons au Forum ; enfin, en Décembre, la fête nocturne de la *Bona Deâ*, célébrée chez un des Consuls, en présence des patriciennes les plus illustres. On se préparait à ces jours de réjouissances par des travaux de tous genres, les uns du domaine des esclaves, comme les apprêts des festins, le nettoyage minutieux des murs et du sol, les broderies nouvelles des stolæ ; les autres, comme la purification des objets du culte, la préparation des gâteaux liturgiques, la *mola salsa*, par les vestales elles-mêmes et, sous leur direction, par les enfants qu'elles formaient et les esclaves favorites. Nous trouvons ainsi Djemel auprès d'Arria Claudia aux environs de la fête de la *Bona Deâ* en Décembre. Elle lui passait à mesure la farine d'épeautre, l'eau et le sel, que la vestale pétrissait de ses doigts fins.

— Que feras-tu pendant les Saturnales? demandait Arria, souriante, à l'esclave qu'elle tenait le plus souvent auprès d'elle depuis la recommandation de Pomponia. Tu vas être heureuse de ces trois jours de liberté.

— Tu es si bonne pour moi, Domina, que je ne regrette pas la liberté, dit Djemel.

— Tu me fais plaisir, reprit Claudia, qui goûtait dans les rares et naïfs éloges de la pauvre fille une sincérité qu'elle ne trouvait guère que là... Pourtant, trois jours tout à toi, quelle fête ! Qu'en feras-tu?

— Je voudrais, si tu y consens, aller chez Flavia Domitilla, répondit l'esclave. Elle ajouta un peu confuse : On m'a invitée. Je suis dans la joie.

— Invitée? A quoi? C'est Glycera sans doute?... Vous aurez quelque festin? Je ne te parle pas de folies, je sais que tu n'en fais pas... Mais il paraît qu'on t'aime beaucoup dans cette maison? Les deux Domitillæ veulent que tu sois heureuse ici. Et j'y songe : Pomponia Julia, cette exquise enfant, t'a nommée d'une façon tout à fait inouïe « sa sœur »? Qu'est-ce qu'elle veut dire? Vous servez le même Dieu sans doute ; mais enfin on n'est pas frère pour cela?... Nous serions parents de toute la plèbe de Rome !...

Elle rit à cette idée insoutenable. Djemel

mesurait attentivement le sel et le lui passait. La voix violente de Cornelia résonnait de loin ; depuis les *Ludi romani*, l'existence auprès d'elle devenait intolérable.

— Sa sœur? continuait Arria. Les Pomponiæ sont, avec quelques-unes de nous, les premières patriciennes de Rome !...

— Il est vrai ; et je demeure une esclave. Mais les âmes ne connaissent pas les distances. Nous devrions nous aimer tous en frères et jusqu'à donner notre vie les uns pour les autres, dit Djemel avec calme.

— Tu donnerais ta vie pour moi? railla Claudia, encore plus surprise de cette première révélation de la charité que de l'égalité impossible. Voyons, parle en toute franchise. Tu sais que tu n'as rien à craindre avec moi.

— Je donnerais ma vie pour toi, Domina, répéta simplement Djemel.

— Pour me sauver de quelque danger? C'est rare... Mais enfin nous avons quelquefois des exemples d'un tel dévouement. Je veux t'affranchir avant qu'il soit peu.

— Pour te sauver d'un danger, oui... Djemel baissa la tête jusqu'à la petite main blanche de farine, qui allait et venait dans la pâte — la vestale seule avait le droit de la pétrir ; — mais surtout, acheva-t-elle, pour te rendre heureuse pour l'éternité.

— Si tu pouvais assurer cela au monde, dit Arria Claudia riant franchement, quand on se meurt d'ennui et qu'on ignore qu'il y ait une éternité, c'est à toi qu'on élèverait des autels.

— Dieu nous l'assure, dit Djemel avec force.

— Et c'est de cela que vous allez parler avec les sœurs de ton âme?... Elle achevait sa besogne, secouant ses mains sur la pâte et les tendait à l'esclave pour qu'elle y fît couler de l'eau.

— Parler, oui, mais surtout prier...

Arria Claudia s'essuyait lentement les mains au linge que lui tendait Djemel. Elle regarda un instant l'esclave obscure qui, maintenant, lui passait ses bijoux sans même y jeter les yeux ; Arria fit glisser dans la main déformée par les

durs travaux une des bagues qu'elle avait déposées avant la préparation de la *mola salsa.*

— Tiens, dit-elle à Djemel qui ouvrait les yeux tout grands de surprise, prends cette opale, en souvenir d'un jour où pour la première fois j'ai entendu quelqu'un qui m'a dit : « Je donnerais ma vie pour toi... »

Elle souriait, heureuse de faire plaisir, car elle était bonne ; heureuse aussi de penser qu'on le saurait, chez Flavia Domitilla, chez ses amies qui lui avaient laissé depuis leur entretien dans le jardin une impression extraordinaire. Elle voyait Pomponia dans la vivacité de ses seize ans, s'extasier sur cette belle bague et penser : « Comme elle est bonne ! Elle m'a écoutée » ; elle s'en réjouissait avec l'impression indéfinissable de faire un premier pas sur une route lumineuse.

Djemel laissa éclater une joie d'enfant :

— Que cette bague est jolie !... J'en rêvais une ainsi, pas aussi belle, mais blanche comme celle-ci. C'est trop pour moi, Domina.

— Alors, tu es contente? reprit Arria un peu surprise, un peu déçue de cette explosion de vanité intéressée chez une fille si humble d'ordinaire ; ces esclaves étaient donc tous les mêmes !

Mais déjà, Djemel ne l'entendait plus ; elle serrait le bijou précieux dans ses mains brunes et semblait regarder un spectacle invisible bien au delà de l'horizon étroit qui les enserrait de toutes parts...

— Domina, dit-elle après un peu de temps, très tranquille et comme recueillie en elle-même, si Dieu me donne de mourir pour toi, on te rendra cette bague... et... même si je l'ai portée, voudras-tu la reprendre?

La vestale tendit au soleil ses deux mains blanches comme des fleurs :

— J'écarte le présage, dit-elle en refoulant une émotion imprécise. En attendant, à la fin de la semaine, tu vas t'enfuir trois jours... Non?... Tu reviendras les soirs?... Je te laisse libre... Dis là-bas que je regrette de ne pouvoir sortir ; les rues sont impraticables ; sans cela j'aime-

rais savoir comment les Saturnales se passent dans cette demeure amie des Dieux.

II

La *Bona Deâ* et son culte, comme il était juste, passait avant les Saturnales des esclaves. La fête qu'on lui préparait à l'atrium était cette fête de nuit, célèbre à cause de son mystère même, et, chose rare ! de son mystère pur. Aucun homme ne pouvait y assister sous peine de mort. Le Consul qui prêtait sa demeure était seul présent, entouré des femmes de sa famille. Cette année, Domitien, Empereur, Consul et Souverain Pontife, avait ordonné que le sacrifice eût lieu au Palatin.

Cornelia officiait dans toute sa pompe. L'escalier qui reliait l'atrium de Vesta au Palatin ne l'avait pas dispensée d'arriver en litière, avec les six vestales en exercice, par la grande porte du palais ; et les licteurs, un à un, précédaient

les vierges sacrées jusqu'à la salle royale où l'autel s'élevait. Toutes les femmes de sénateurs et de patriciens y étaient déjà réunies ; les Flaviæ Domitillæ, bien que les plus proches parentes de l'empereur, étaient absentes ; Fannia aussi. Seule de la maison des Flaviens, Julia Augusta, la femme de Sabinus, enlevée par Domitien et vivant au Palatin, trônait sur un siège à part, avec une impudeur incroyable. Sa présence dans ce palais et à cette place constituait l'offense la plus effrontée à Vesta, gardienne de la pudeur... Cornelia, précédant les prêtresses, passa, affectant de ne pas la voir. Les matrones demeuraient distantes ; il restait malgré tout assez de ces femmes, dont le nombre des années se comptait par celui des divorces, pour lui faire une cour imposante.

Le mystère de cette cérémonie réservée aux patriciennes seules était donc un attrait ; le plus grand tenait aux présages qui accompagnaient le sacrifice. Cicéron nous parle de la flamme qui jaillit de son autel domestique, tandis que, Consul en l'année 63, la Grande Ves-

tale officiait chez lui. Il y vit une annonce de sa grandeur future. Dans ces oblations de parfums, d'eau et de feu, par les mains les plus sacrées de l'Empire, sans le mélange du sang et des victimes ordinaires, les regards attendaient volontiers quelque signe de la bienveillance des Dieux. Domitien, vêtu des ornements du Souverain Pontificat, se tenait à la droite de l'autel, plus attentif, semblait-il, et plus intéressé que les autres.

Cornelia aimait ces pompes où elle tenait le premier rang ; elle y officiait avec une majesté, une hauteur souveraine. Comme elle devait, par le fait même de sa charge, interpréter les signes sacrés, elle demeurait sans émoi, comptant bien rétablir son crédit ébranlé avec l'aide des Dieux qu'elle servait. Cet appel obscur et instinctif à l'Être souverain n'était-il pas ce qui demeurait de meilleur dans la religion antique? Quelque superstition ou quelque corruption qui s'y mêlât, prier restait un des beaux actes de l'homme. Cornelia, fort libre d'esprit, profondément inconsciente d'une pu-

reté de pensées et de sentiments en harmonie avec la pureté matérielle qu'elle se flattait de garder, ignorant ou voulant ignorer ce que disaient les philosophes, que la bonté, la sagesse, la pitié rapprochaient des Immortels, attendait volontiers quelque signe céleste. Elle répandait les parfums avec abondance ; elle offrait les libations de ce geste inimitable pour lequel Vespasien et Titus voulaient lui élever des statues... Le temps passait... Aucun feu ne jaillissait du bûcher sacré. Restait la flamme qu'Arria, selon les rites, avait allumée à l'autel de Vesta, pour l'apporter au foyer de l'Auguste. C'était le procédé raisonnable et prévu. Pourquoi forcer les Dieux aux miracles? Ils s'y refusaient. Les résines embaumées furent étendues par les jeunes filles sur les bois de l'autel. Cornelia prit à deux mains le vase où brûlaient les charbons sacrés, le pencha longuement...

Ses efforts restèrent vains. Repoussée par une force ennemie, la flamme, comme aux jours des *Juvenilia*, se repliait sur elle-même, se rejetait au dehors. La Grande Vestale, inclinée sur l'autel,

la promenait inutilement dans tous les sens... La sueur mouillait ses tempes. Elle savait bien ce que toutes les patriciennes pensaient en ce moment, ce qu'on leur inculquait par mille exemples : l'horreur de Vesta pour les mains indignes... En relevant la tête, les yeux de Cornelia rencontrèrent les yeux de l'Auguste pleins d'ironie et d'une feinte douceur. Elle frémit. Elle connaissait ce regard. Une fois encore, elle recommença ses efforts infructueux. Elle se tourna vers Arria Claudia.

— Vois, dit-elle à voix basse.

Le feu sacré lui-même vacilla un instant, jeta une dernière lueur et s'éteignit.

Cornelia se sentit perdue. Elle ramassa toutes ses forces. Le vieux sang antique la dressa, superbe, devant le danger, dans la plus folle des bravades. Les Dieux s'éloignaient à cause d'une présence impure... Soit... Elle désigna Julia Augusta d'un geste assuré :

— Fais sortir cette femme, César, dit-elle.

CHAPITRE VIII

I

Au matin de ce 17 Décembre, Djemel se hâtait, rasant les murs, vers le palais des Flaviens. Rome semblait livrée à une immense orgie. Bien qu'il fût encore de bonne heure, des cris et des chants bachiques s'entendaient un peu partout ; des bandes d'esclaves déjà ivres arrêtaient les passants. Et les plaisirs de ces êtres dégradés, lâchés en liberté pour deux jours où ils noyaient le souvenir de leur misère dans tous les excès, semblaient plus pénibles encore à envisager que leurs peines. La souffrance, au moins, relevait par quelque côté leur vie journalière ; ici, il n'y avait plus que la bête, abrutie par la servitude et déchaînée un

instant. Djemel se hâtait. Les rues de Rome, aux Saturnales, ressemblaient à de mauvais lieux.

Mais, à peine eut-elle franchi le seuil du palais des Flaviens, que toute crainte et tout danger disparurent. Les esclaves, affranchis du travail comme partout ces jours-là, prévenaient leurs maîtres par leur empressement, leur désir de s'employer pour eux dans les seuls moments où ils pussent vivre pour eux-mêmes. Clemens régnait en père sur cette maison nombreuse. Tout châtiment cruel y était inconnu. L'Évangile se vivait à la lettre, en ce premier siècle finissant ; et les enseignements transmis par les parents qui les avaient reçus de la bouche Apostolique façonnaient les vies de Clemens et de Flavia Domitilla. Il n'y avait pas de demeure plus pure et plus préservée ; il n'y en avait certainement pas à Rome d'aussi heureuse.

Dès que Djemel, qui reprenait ici son nom chrétien de Miriam, fut annoncée, on l'introduisit sans retard dans la chambre de Domitille.

Tout y était blanc, comme partout dans ce palais de marbre, mais si simple, si pur, toute trace de luxe ou de mollesse était si soigneusement écartée, qu'on eût cru voir la chambre de la bienheureuse Vierge Marie dans les parvis du temple de Jérusalem. Pour compléter l'illusion, Domitille achevait de filer un voile de lin qu'elle mit de côté pour embrasser la nouvelle venue.

— J'ai de belles nouvelles pour toi, petite sœur, bien qu'elles ne soient pas aussi complètes, en un sens, que nous l'aurions voulu. Le bienheureux Jean n'est pas encore arrivé ; si tu le préfères, tu peux l'attendre pour qu'il te consacre. Sinon, tu es admise par notre pontife Clement. Il vient offrir ici, demain, le sacrifice ; tu es prête. Dès demain, il peut te recevoir parmi nous. Il te fait dire de choisir.

— Oh ! comment hésiterais-je? répondit Miriam avec ferveur. Le bienheureux Jean lui-même me conseillerait de ne pas attendre... Le festin est prêt, et ma lampe est allumée... Vois-tu, quand tout à l'heure je traversais

Rome en ivresse, pensant au beau secret que je portais dans mon âme, au don que Dieu m'avait promis, je n'aurais voulu changer ma vie contre aucune... aucune autre... Et, avant, j'étais si violente, si révoltée contre ma misère !... Sans le Christ, je me serais désespérée... Mais serai-je assez prête pour demain?... Tu m'aideras en priant. Vous priez toutes pour moi?... Je voudrais tout Lui rendre, tout ; dans ma vie, je n'ai pas le temps de penser, de me recueillir comme je le voudrais. Si j'osais, Domina, je te demanderais de me laisser seule dans quelque coin, tout ce jour, sans t'inquiéter de moi. Un morceau de pain me suffirait, et le travail que tu tenais.

— Pas celui-là, dit Flavia Domitilla avec grâce. Je me le suis réservé. Il va être fini. Sais-tu ce que c'est? vois... Elle dépliait le voile de laine immaculée, travaillé avec tant de soin qu'il semblait sortir du foulon. J'ai voulu filer le voile de tes noces.

Miriam fixa sur elle un regard plein d'une humble tendresse ; et puis, elle déploya le voile.

elle le regarda, elle le replia, avec la joie d'enfant qu'elle avait eue en recevant la bague d'Arria.

— Heureusement, le Christ paye les dettes du plus petit des siens, dit-elle, confuse et toute pleine de gratitude. Vois comme Il est bon pour ses pauvres dans les moindres choses ! Tu as filé mon voile... et sans le savoir, Arria Claudia m'a donné l'anneau. *Il m'a épousée de son anneau, pour que je n'accepte pas d'autre Époux que lui.* Ce chant de la Consécration, je pensais le dire en recevant ma petite bague de verre, et c'était la même chose... Mais vois le bijou que m'envoie le Seigneur? Il me semblait que je le recevais de sa main... J'ai peur d'avoir scandalisé Arria par ma joie ; elle a dû me croire cupide.

Elle tirait de son sein la bague d'opale soigneusement pliée. Domitille l'examina en connaisseur et sourit :

— C'est superbe, petite sœur. C'est une bague de reine.

— Ne sommes-nous pas bien plus que des

reines? Et puis, il fallait que cette bague fût belle pour que je puisse la lui rendre... et je la lui rendrai si Dieu m'accorde la dernière grâce qui me manque ici-bas.

Domitille ne fit ni un mouvement, ni un geste. Elle savait bien de quelle grâce l'esclave voulait parler.

— Tous les jours, je lui demande de me prendre ainsi, et que je meure comme le Christ est mort, et jamais cela n'arrive. Un moment, j'ai cru que j'en étais bien près, quand la Grande Vestale m'appelait athée et parlait de me faire mettre en Croix parce que je refusais de prendre part aux Sacrifices. C'était bien pour Dieu, n'est-ce pas? Quoiqu'il n'y ait pas de jugement pour les esclaves, ç'aurait été le martyre?

— Oui, ma sœur chérie, dit Domitille qui retenait avec peine ses larmes. Mais vois, Dieu a écarté cela. Il veut de toi d'autres services...

— Je le pensais aussi, cette nuit. L'Apôtre Jean disait : « Bienheureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau. » Qu'Il m'ait

invitée, moi, et que ce soit pour demain, j'en suis confondue ! Vois-tu, je suis trop petite, trop misérable pour venir seule. Dans le ciel, je ne tiendrai sans doute pas plus de place que sur la terre?... Alors, comme le dit l'Évangile, pour rendre à notre Christ quelque chose de moins indigne que moi, je voudrais aller dans les chemins et le long des haies chercher les invités de ces noces divines, les lui amener... Je voudrais lui conquérir le monde.

— Il t'entend, et cela suffit ; Il t'aime et malgré notre misère, c'est l'Infini qui aime, et toute l'éternité nous le bénirons, dit la grave Domitille. Je pense que déjà il a mis l'âme d'Arria Claudia dans tes mains. Recommande-la bien à notre saint pontife Clement ; il viendra ce soir t'interroger et te bénir avant la cérémonie de demain. Je vais te laisser seule, comme tu le désires ; j'y avais pensé. Ta petite chambre est préparée. Nous te gardons ces trois jours ; tu sais que nous avons le bonheur que la fonction sacrée se passe chez nous? Le pontife célèbre ainsi, bien souvent, pas toujours pour ne pas

attirer l'attention. Voici ta chambre ; on y portera ton repas, et dans la journée je viendrai te chercher pour te faire promener un peu dans les jardins. Cette chambre est tout à fait à l'écart. On m'y avait transportée à cause de son silence lorsque je me remettais mal des fièvres. J'y ai passé de bons jours. Par le rideau relevé, tu vois l'autel où nous avons le bonheur de garder le corps du Seigneur, d'un dimanche à l'autre.

Dans ce Rome qui retentissait des cris de l'orgie, pour cette pauvre fille, ravalée aux promiscuités de l'ergastule ou aux grossièretés de ses compagnes de cellule, cet asile tranquille avait déjà des parfums de Paradis. Elle s'y agenouilla lorsqu'elle fut seule ; son âme avide de prières n'avait besoin que de Dieu, du Dieu si proche d'elle qui venait l'arracher à toutes les hontes et à tous les abandons, pour la poser dans sa lumière et dans un amour plus grand que tous les amours. La sollicitude attentive de sa sœur dans le Christ avait tout prévu, tout préparé : les lettres des Apôtres et les Évangiles

sur un trépied pour sa lecture ; dans une corbeille, comme travail un voile destiné à porter la sainte Eucharistie, avec ces vêtements de pauvres que les premières chrétiennes préparaient chaque jour de leurs mains ; la tranquillité, la solitude, le silence... Miriam s'étonnait que la terre réservât de telles heures, et sa joie, sans qu'elle le sût, était la réponse royale à Celui qui habille les lis et qui nourrit les oiseaux, sans leur demander autre chose que de fleurir et de chanter.

Miriam remercia humblement Glycera qui, joyeuse, lui portait un repas ; elle en écarta autant qu'elle le put les recherches, presque au hasard ; à mesure qu'elle se recueillait, elle ne savait plus si la terre la portait ! Pourtant, un souci d'un ordre bien ordinaire l'inquiétait un peu ; elle avait mis le matin sa tunique la plus convenable, mais rien ne semblait blanc auprès du voile filé par Domitille ; et, timide comme elle l'était, elle se promit pourtant de demander à Glycera de la conduire au lavoir, pour que, malgré le froid de décembre, elle pût y tremper

sa robe, et que tout ainsi fût en harmonie. Dans sa joie, le matin, elle avait oublié cet humble détail. Sephoris, certainement, ne lui aurait pas refusé une tunique de rechange? Mais bientôt elle accepta cette petite humiliation de bon cœur. Elle n'était pas chrétienne pour profiter du luxe des autres ; ne fallait-il pas qu'une esclave demeurât une esclave? Et lorsqu'un pas léger s'arrêta au seuil de sa chambre, un peu avant le coucher du soleil, elle n'y pensait plus, perdue dans l'intensité de sa prière, en la présence invisible de Celui qu'elle adorait, sur l'autel tout proche, à travers la portière relevée.

— C'est moi, ma petite sœur, dit Pomponia Julia se jetant à son cou. Domitille m'envoie te chercher pour que tu fasses avec nous une promenade au jardin. Nous serons là, demain, toutes les six... Tu ne connais pas les autres? tu les aimeras vite... Quel bonheur ! à chaque nouvelle Vierge consacrée, il me semble que ma joie augmente. Et crois-tu que j'aie oublié mon cadeau à la fiancée? Tiens...

Elle déplia rapidement un paquet volumi-

neux qu'elle portait elle-même. Ces jeunes chrétiennes, imitant Celui qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, écartaient pour elles autant qu'elles le pouvaient les soins des esclaves. Pomponia joyeuse déployait une tunique absolument simple, mais auprès de laquelle la robe de l'esclave semblait sordide.

— Vois, vois, disait-elle, battant des mains, je l'ai faite toute seule ; elle ira bien? Un peu plus petite que pour moi. Jamais travail n'a été aussi facile à faire, car je ne suis pas très habile.

Elle riait de son rire joyeux et bon ; Glycera qui la suivait posa au-dessus avec précaution la couronne de roses.

— Nos maîtresses ne m'ont laissé que ta couronne à préparer, dit-elle. Domitille a désiré que je la fasse avec les fleurs mêmes du jardin. C'est pauvre comme nous deux, ce cadeau, sœur chérie, mais j'y ai mis tout mon cœur.

Et Miriam, les suivant, n'avait pour leur répondre que la lumière de son visage. Elle pen-

sait que le Fils de Dieu, en venant à elle, lui amenait aussi ses anges.

II

Ut presentem ancillam suam, benedicere et sanctificare digneris...

Le pontife Clement étendait un geste de bénédiction sur l'humble fille agenouillée à ses pieds. Il venait de terminer l'offrande du Sacrifice ; et il ajoutait à la commémoraison mystique de l'oblation du Calvaire, l'offrande de la Virginité que Miriam faisait à Dieu. Le saint pontife penché vers l'esclave semblait plus paternel, plus doux encore que dans les autres fonctions de sa charge.

Vraiment, dans ce palais appuyé aux marches du trône, devant ce sénateur et cette matrone, cette couronne de jeunes Vierges, et la troupe nombreuse des esclaves agenouillés autour de leurs maîtres, il y avait comme une synthèse

de l'œuvre que le Christ était venu accomplir sur la terre. Il semblait que le geste large du Pontife mettait en fuite les divinités impures de Rome et les remplaçait par le Dieu qui apportait tout avec Lui : la foi, la conscience d'une âme immortelle, l'amour de Dieu et des hommes, la pureté virginale, la fidélité des époux, le respect des faibles, le soin des pauvres, la grande égalité des âmes devant le Christ Sauveur de toutes les âmes.

Miriam, perdue dans son extase, entendait-elle alors, comme au temple de Jérusalem, le bruit de l'exode des Dieux et le cri : « Les Dieux s'en vont? » Non. Les ténèbres et le mal n'existaient plus pour elle. Comme Élie, au seuil de la grotte, elle laissait passer le tourbillon de feu et le bruit des tempêtes, écoutant seulement le souffle du vent léger.

Le Pontife continuait sur elle les oraisons semblables, par le fond, à celles dont l'Église redit encore les admirables formules. Au dehors, malgré l'épaisseur des murs, les rumeurs folles des Saturnales montaient et descendaient

comme une mer démontée battant les falaises.

...Regarde, Seigneur, Ta servante qui remet en Tes mains sa promesse de perpétuelle virginité. Comment le pourrait-elle si Toi, Seigneur, par Ton libre choix, Tu n'allumais en son cœur l'amour de la pureté et si, par Ta miséricorde, Tu ne la soutenais dans son dessein?... Sans diminuer en rien l'honneur du mariage, en maintenant la bénédiction accordée, dès le commencement, à l'union des époux, Tu as voulu qu'il y eût des âmes plus sublimes, qui, renonçant aux noces terrestres, aspirassent de tout leur amour à l'union divine... Accorde donc à Ta servante, Seigneur, une modestie prudente, une bienveillance dirigée par la sagesse, une douceur grave, une liberté chaste. Que son amour ne s'attache qu'à Toi seul; que la sainteté de son corps et la pureté de son âme Te glorifient sans cesse. Que son service soit un service d'amour. Sois sa gloire, sa joie, sa volonté, son conseil. O Toi qu'elle veut aimer par-dessus tout, fais-lui trouver en Toi toutes choses... Fais-la monter au rang des Vierges sages. Qu'elle ne soit pas troublée par l'arrivée soudaine du Souverain

Roi, mais que, tranquille et lumineuse, sa lampe dans les mains, elle se joigne avec allégresse au chœur des Vierges qui l'ont précédée.

Pomponia, à genoux, tenait sur ses deux mains étendues le voile de Miriam, déjà revêtue de la robe blanche.

— *Veux-tu persévérer dans la sainte virginité?* interrogea le pontife.

— *Je le veux,* répondit Miriam.

— *Reçois ce voile sacré par lequel on connaîtra que tu es soumise au Christ Jésus et sa perpétuelle Épouse. Qu'Il te garde de tout mal et te conduise à la vie éternelle. Amen.*

Domitille s'approcha et disposa sur la tête inclinée les plis du voile.

Pomponia tendit au pontife l'anneau.

— *Je t'épouse à Jésus-Christ, Fils du Père, afin qu'Il te garde sans tache. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.*

Pomponia toujours à genoux, offrit la couronne :

— *Viens, Épouse du Christ, reçois la couronne que le Seigneur T'a préparée pour l'éternité.*

Glycera et Domitille fixèrent la couronne.

Miriam se leva, perdue dans la profondeur du don divin. L'Église ne pouvait rien lui donner de plus. Elle avait pris cette enfant dans les bas-fonds, au dernier degré de cet ordre social implacable qui assimilait l'esclave aux choses et aux bêtes. Elle l'élevait au-dessus des sénateurs et des rois, au-dessus du monde entier qu'elle mettait sous ses pieds ; elle en faisait « par l'Esprit-Saint, la demeure où Dieu habite ». Le pontife humble et doux voulut pourtant formuler un dernier souhait pour la brebis qui allait revenir au milieu des loups, pour l'esclave exposée à toutes les douleurs et à tous les dangers :

— Souviens-toi que, désormais, ton partage est la félicité même de Dieu.

III

Tout ce que la Charité la plus tendre et la plus ingénieuse peut inventer, les Vierges, dans les

deux jours qui suivirent, en comblèrent leur compagne.

Elles voulurent qu'elle gardât jusqu'au départ la robe de ses noces ; on lui donnait la première place partout. A table, les esclaves étant au dehors, Pomponia avait placé devant elle un plat sucré de sa confection, « une surprise pour elle seule ». Il y avait des fleurs et de beaux fruits. Il y avait des chants pendant leur travail commun. Elles ne se lassaient pas de l'entourer plus encore que de l'entendre, car cette âme, emportée dans les hauteurs divines, demeurait plus volontiers dans un radieux silence.

— Penses-tu, lui dit Flavia Domitilla, presque à la fin de son séjour, que nous ne voulions pas notre part aussi à cette grande heure de ta vie? Flavius Clemens désire t'arracher au milieu païen où tu vis et faire de toi la compagne de Glycera et de notre Domitille. Arria Claudia se prêtera à cet arrangement, j'en suis sûre, et nous permettra de te racheter...

Miriam ne répondit pas tout de suite. Elle embrassait du regard les bons et affectueux

visages qui l'entouraient, le palais blanc et le grand jardin paisible où la lumière d'hiver reflétait dans les bassins et dans les sources sa pureté glacée, tout cet ensemble qui formait pour elle le plus pur bonheur...

— Ne crois pas que tu n'aurais rien à souffrir, continua la matrone qui lisait dans sa pensée. Nous sommes menacés, en ce moment, plus que personne. Nous ferons face à l'orage ensemble. On est plus fort ainsi.

Miriam s'agenouilla auprès d'elle :

— Si vous m'aviez parlé ainsi avant-hier, Domina, je n'aurais pas eu assez de mots pour vous dire ma joie. Maintenant, je crois qu'il vaut mieux que je reste où Dieu m'a mise. Entre tant de bonheur et moi, il y a la Croix où Il est mort... Peut-être, en portant la mienne, je gagnerai au Christ Arria ou quelque autre... Vous me comprenez bien?

— Je te comprends... Nous attendrons.

Pourtant, malgré sa volonté de renoncement, lorsque Djemel reprit son vêtement de servitude ; lorsque, ayant embrassé et remercié une

dernière fois ses sœurs dans le Christ, elle ne vit plus leurs signes d'adieu au seuil de l'atrium ; et que, accostée par quelqu'un de ses compagnons de misère, à demi ivre, elle hâta sa marche pour arriver à l'heure, elle essuya vaillamment quelques larmes. Au sortir de la tiède et douce atmosphère des saints, le froid de ce monde païen, où elle redevenait *la chose*, la glaçait jusqu'aux os. Elle marchait cependant, au-devant de son joug volontaire. Un autre aussi, portant sa Croix, tombait sur le chemin, se relevait et allait vers le Golgotha... Elle n'était plus jamais seule. Ils allaient ensemble.

CHAPITRE IX

— Tu t'en es donné ! Absente trois jours ! De quel bouge reviens-tu avec cette figure enluminée? Et cette bague? Qu'est-ce que cette bague? D'un geste instinctif, Djemel voilait son visage pour le préserver des coups. Voyons, tu l'as dérobée quelque part?

La Grande Vestale accueillait Djemel par ces dures paroles, plus dures encore au cœur rempli de tendresse et de gratitude, tandis que l'esclave la saluait humblement à l'arrivée. On eût dit qu'un vent glacé ravageait l'arbre en fleurs, jonchait le sol des pétales trop frêles.

— Laisse-lui mes cadeaux, dit Arria Claudia

qui, mue par une pitié secrète, entrait aux accents de cette voix irritée.

— Tu as fait mes commissions aux Domitillæ? demanda-t-elle à l'esclave.

— Oui, Domina. Les princesses vous attendent quand vous pourrez leur promettre un temps un peu long.

— Au fait, dit Cornelia qui sembla subitement radoucie, pourquoi n'irais-tu pas aux « féries latines »? Sabinus est nommé Consul; tout le palais sera en fête.

— Djemel, tu ne m'en disais rien? interrogea Claudia.

— Je ne le savais pas; je crois qu'on ne le savait pas encore chez Flavius Clemens...

— Alors, comment sais-tu? demanda Claudia à la Grande Vestale.

— Une esclave devrait être aussi renseignée que moi? repartit Cornélie avec un suprême dédain... Les parents de César informent peut-être cette créature de ce qui leur arrive d'heureux?

— Comment sais-tu? répéta une seconde fois Claudia, toujours calme.

— Par le Divin lui-même. Elle congédia Djemel d'un geste, et parla presque joyeusement.

— Enfin ! Je suis mieux en cour que jamais ! Il me restait un malaise réel depuis les courses ; j'avais attiré la foudre sur ma tête à la *Bona Deâ!* C'est passé. J'ai vu César. Il nous a invitées aux Jeux ; il lui manquait des sujets ; je lui en fournis pour achever de le gagner. Il s'est informé de tes amies, de toi. Il t'appelle « la vertu antique ». Je crois que l'ombre de Thraséas et d'Arria le terrifient. Quant à moi, j'ai fait défiler tous les Cornelii dans ma réponse. Il ne me déplaisait pas de confondre ce parvenu ; s'il ne m'a pas tuée l'autre jour, il ne le fera jamais.

— Que tu es imprudente, reprit Claudia. Que tu l'étais aux *Ludi romani!* Aucun avertissement de ma part ne pourra-t-il te convaincre? Crois au moins à ceux des Dieux... Je ne te parle pas de ton attitude aux fêtes du Palatin. Tu jouais ta vie, mais avec grandeur... Le reste... à quoi bon? Tu te déconsidères, observa-t-elle tristement.

— Dis que je brave. J'aime mieux ce mot. L'Au-

guste ronge son frein... mais il marche au pas. Si tu avais vu ces remerciements, ces sourires !...

— Mais enfin, ces remerciements de quoi?

— De l'aider à ces Jeux, je te l'ai dit. Je suis riche, grâce aux Dieux, et il est pauvre. Il s'appauvrit chaque jour par ses prodigalités. Il fallait quelque considération de cet ordre pour le faire réfléchir. Il finit par être honteux de ses deux couples de gladiateurs quand le peuple réclame. Ne me crois pas une enfant. Je sens bien que le sol tremble. Oh ! pas pour moi seule ! Je n'imagine pas que tes Flavii, son propre sang, soient très en sûreté. Il les comble d'honneurs. Mauvais présage ; plus redoutable que notre feu éteint.

— Ne seras-tu donc aveugle que pour toi même? interrompit Arria Claudia avec impatience. Tu connais Domitien comme bien peu le font, et tu te fies à lui, après tant de signes de défaveur, après que tu l'as cruellement offensé?

— Je ne me fie pas. Je l'empêche d'oser, voilà tout... Si tu venais aux Jeux plus souvent, tu comprendrais mieux. Tu n'as jamais vu un fauve rampant jusqu'au poteau arrêté par le

fer rouge? C'est passionnant. Notre Auguste est ainsi devant moi. Il a peur. Rome est avec moi, par les miens et par mon passé, je le lui rappelle assez souvent pour qu'il le sache. Quand vas-tu chez les Flavii?

— Mais... je suis sortie il y a peu de temps.

— Sommes-nous des prisonnières? Vas-y dès demain. Sabinus doit être proclamé le matin. Il portera la trabée chez son frère. Je ne t'accompagnerai pas. Lui m'intéresse, ne serait-ce que par cette course qu'il a menée comme un Dieu; mais ces gens-là m'ennuient... m'ennuient! Ils ont l'air de vivre sous la pluie... Tu prendras Lydé, veux-tu? J'ai besoin de Djemel.

— Encore une robe nouvelle?

II

Et Arria Claudia partit le lendemain, joyeuse, pour aller porter les félicitations de son amitié à la maison en fête...

Elle trouva une maison en détresse.

L'atrium regorgeait d'amis, ceux que nous connaissons déjà, et tous les utilitaires que, alors comme aujourd'hui, la faveur attirait. Ceux-là ressortaient en flots plus pressés et plus rapides qu'à l'arrivée, sans pudeur et sans honte. Rien qu'à croiser ces hommes à la figure effarée, Arria comprit que quelque catastrophe se préparait. Flavia Domitilla l'attendait sur le seuil :

— Tu peux entrer, dit-elle avec une ironie sévère, toi que le malheur ne fait pas fuir.

Flavius Clemens savait, comme sa femme, porter la douleur sans fléchir ; très froid, très grave, il expliquait au groupe pressé autour de lui :

— Comment cela s'est-il fait? C'est inexplicable. Depuis sa victoire aux courses, Sabinus était l'idole de la multitude. Il ne pouvait pas sortir sans être entouré comme César lui-même... Ses portraits et ses bustes étaient partout... Nous nous inquiétions de cette faveur ; nous sommes trop près du trône pour qu'elle

fût sans danger. Mais Sabinus n'a aucune ambition ; cette popularité devait s'éteindre et tomber d'elle-même. L'annonce que l'Auguste le nommait Consul a échauffé toutes les têtes ; est-ce un hasard? Est-ce à dessein? Le héraut, dans les comices, au lieu de le proclamer Consul l'a proclamé Imperator, aux cris de joie de la foule... Domitien y voit un crime de lèse-majesté. Nos amis s'emploient à lui prouver la fausseté d'une pareille accusation, l'innocence de Sabinus... J'ai peu d'espoir...

Le vide se faisait. La foule des amis de rencontre quittait cette demeure comme un navire qui fait eau. Il ne resta bientôt plus que ceux que leur fidélité honorait, ceux que nous y trouvions à notre première rencontre. Lorsqu'ils furent bien assurés d'être seuls, attendant les nouvelles, on eût dit que déjà ces sages prodiguaient les motifs de consolation pour un sort inéluctable. Pline disait :

— Que je comprends Corellius Rufus ! Cet homme d'une si haute réputation, notre modèle et notre guide, m'a fait appeler il y a peu de

jours. Tu sais qu'il souffre d'une maladie incurable? Il m'a dit, après avoir écarté les esclaves. « Comprends-tu pourquoi je m'obstine à vivre si longtemps? Pour la joie de survivre au moins un jour à ce brigand! » Il n'appartient qu'aux âmes héroïques de peser ainsi la vie et la mort.

— Ne serait-ce pas un grand dédommagement par une mort prématurée d'échapper à toutes les infamies dont nous sommes témoins? Aux trahisons, aux massacres, aux bassesses? Heureux les morts, ajoutait Tacite.

— Sénèque le disait et au fond tous les sages pensent de même, appuyait Italicus. Vivre est-il une si grande affaire? Les esclaves et les animaux vivent aussi.

— Et la porte de la mort est toujours ouverte aux philosophes, quand la satiété de voir et de faire chaque jour la même chose arrive jusqu'au dégoût. Il n'y a rien de nouveau... A quoi bon refaire toujours les mêmes gestes? On me rend la vie odieuse... je m'en vais.

— Virgile maudit le suicide, observa Flavia Domitilla.

— Virgile est un rêveur, dit Stace.

— Mais Platon et Pythagore, les plus sages des hommes, le maudissent aussi ajouta Clemens.

— Parce qu'ils vivaient en des temps moins funestes. Mon oncle, Pline l'Ancien, avait coutume de dire que les Dieux étaient privés du plus grand bien de l'homme : se donner la mort à soi-même à l'heure propice.

— Et l'immortalité ne serait-elle pas un long supplice?

Le bruit des faisceaux des licteurs fit retourner toutes les têtes. Sabinus entrait, vêtu de la trabée, un peu pâle, mais calme et beau toujours de sa beauté d'Immortel... Il serra les mains tendues ; et à la vue d'Arria Claudia qui causait à voix basse avec les deux Domitillæ, le sang revint à son visage.

— Je suis venu attendre ici mon destin, dit-il. Mes amis, je vous dirai comme Thraséas : partez. Votre fidélité serait un crime demain.

Il citait Thraséas avec joie, devant sa petite fille. Et dans un hommage secret, à cette heure suprême, on eût dit qu'il cherchait à reproduire la mort dont le récit avait fait tressaillir Arria de fierté.

Aucun des hommes présents n'eut l'air d'entendre le conseil de prudence. Le cercle se resserra autour de lui.

— Mon oncle, demanda Domitille, vous avez vu César?

— Non, répondit-il. Je sais seulement qu'il doit m'envoyer ses ordres avant ce soir.

Il y eut un mouvement involontaire. Tous ces Romains savaient ce que ce mot signifiait. Suétone murmura : « Préviens César. »

— Sois un homme, dit Clemens. Il est plus fort et plus digne d'attendre.

Une fois encore, Suétone se retourna vers Juvénal montrant Clemens :

— Cet être est sans esprit, dit-il à voix basse.

— Tu as plus soif de gloire que de vertu, répartit celui-ci, laisse-le rechercher la vertu plus que la gloire.

Mais Sabinus ne paraissait entendre ni les uns, ni les autres. Domitille lui parlait à l'écart ; il souriait, de temps en temps, les yeux fixés sur Arria, posait une question et écoutait de nouveau. Et des mots entrecoupés arrivaient jusqu'aux assistants : Dieu, l'Éternité, l'âme immortelle...

— Revivons-nous les heures de Thraséas? demanda Tacite à son plus proche voisin.

— Il y a un autre accent, au moins chez nos hôtes, répondit Quintilien.

Et la conversation grave se prolongea jusqu'à ce que le casque du centurion jetât une étincelle par la portière soulevée.

— Seigneur, dit-il à Sabinus, César te demande au Palatin.

Tous se levèrent pour le suivre. Sabinus les écarta du geste ; il eut une parole pour chacun ; arrivé devant Claudia :

— Divine, dit-il à voix basse, les Dieux sont bienveillants. Mes yeux emporteront ton image sacrée ; le triste passage n'a plus d'ombres.

Elle voulut récompenser cette fidélité su-

prême. Elle voulut faire entendre à cet homme, tombant sous la colère de César, que le coup qui le frappait les atteignait ensemble et qu'il fallait le recevoir, lui dans sa vie, elle dans son cœur, avec une grandeur stoïque. Elle leva sur lui ses yeux immenses, pleins de lumière et de douleur ; elle lui sourit de ce sourire dont Dante, le grand Latin, devait dire plus tard « qu'il aurait mis dans les délices un être dans le feu ». Sûre qu'il la comprendrait et que, seul, il la comprendrait, elle employa pour exprimer le rythme secret de son cœur la parole même de son aïeule se frappant du poignard qui allait tuer Petus :

— Pars content, dit-elle. *Non dolet...*

CHAPITRE X

I

Pendant les jours qui suivirent, Arria Claudia garda un continuel silence. C'était sa façon de souffrir ; personne ne s'étonnait qu'un coup qui atteignait si durement ses amis les plus chers l'accablât ainsi. Bien avant d'avoir reçu l'émissaire de Flavia Domitilla, elle savait, avec Rome, que Flavius Sabinus mourait percé de coups, comme son père, Sabinus l'Ancien. Celui-ci était tombé au Capitole en défendant Domitien : Flavius Sabinus expira au seuil du Palatin sur l'ordre de ce même Domitien... Et c'était un des actes de chaque jour du tyran une des manifestations « de ce seul et long accès

de rage où il voulait épuiser tout le sang de la République », écrira Tacite.

Retirée dans sa solitude et cloîtrée dans son silence, Arria Claudia ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Les jeunes filles et les vestales plus âgées, qui toutes l'aimaient, lui témoignaient leur sympathie par des fleurs ou de bonnes paroles. Cornelia se montrait affectée bien plus qu'on ne l'aurait attendu. Elle haïssait César ; et, elle aussi, aimait Arria à sa manière ; tout en la raillant, elle était fière d'une sagesse et d'une gravité que le collège tout entier des vestales et des flamines regardait avec orgueil... Ce qu'était la vie intérieure d'Arria Claudia, ce qu'elle sentait, les luttes qu'elle pouvait soutenir, il ne serait venu à personne autour d'elle l'idée de s'en inquiéter. Le mot « vie intérieure » en lui-même, si nous exceptons quelques philosophes, était inconnu des Anciens. Arria ne s'étonnait donc pas de son abandon, elle le préférait à tout entretien banal. Mais elle éprouva un soulagement profond lorsque, à quelque temps de là, un peu

avant la fête d'Auguste, on lui annonça la visite de Domitille.

La jeune fille portait son deuil en blanc avec cette allure calme qui mettait la paix partout autour d'elle. Elle embrassa Claudia tendrement et, sans attendre ses questions, lui donna les derniers détails :

— Mon père l'a retenu un peu après ton départ, acheva-t-elle. Sabinus paraissait au-dessus de tout ce qui l'entourait. Me comprends-tu, mon amie? J'ai pu le remettre à Dieu... Je suis sûre de sa paix éternelle... il me semble que nous ne l'avons pas perdu.

Arria secoua lentement la tête. Ces mots n'avaient point de sens pour elle.

— Il y a de vives clartés dans la mort, continuait la Vierge, et cette âme était belle. Sabinus a beaucoup souffert. La souffrance est aussi un chemin... Tu as pris une grande part à notre deuil, ma très chère... Sans le savoir, peut-être, tu élevais ses pensées ; Djemel t'aura été secourable, j'espère?

Djemel? Dans le désarroi de son esprit et de

son cœur, la vestale avait oublié jusqu'à l'existence de l'humble fille. Elle se rappela les recommandations de ses amies, un peu confuse, et voulut la faire demander.

— Appelle Djemel, dit-elle à l'esclave qui veillait à la porte de la chambre.

Celle-ci se leva, l'attitude embarrassée, mais ne bougea pas.

— Appelle Djemel. As-tu entendu? rép t-elle.

— Djemel n'est plus ici, Domina, répondit l'esclave.

— Où est-elle?

— Je ne sais pas, Domina.

— Appelle Sephoris.

Sephoris, la maîtresse des servantes, entra l'air soucieux.

— Où est Djemel? demanda encore Arria.

— Je ne sais pas, Divine... C'est-à-dire, elle est partie, je crois, pour longtemps.

— L'aurait-on renvoyée à l'ergastule sans ma permission? demanda Claudia irritée. Djemel est à mon service.

Le visage de Domitille trahit une vive inquiétude. Elle souffrait de l'humiliation d'Arria, prise en flagrant délit d'insouciance et d'égoïsme, et bien plus encore de l'incertitude sur le sort de la pauvre fille. Comme toutes les âmes habituées à se juger sévèrement elles-mêmes, Domitille s'accusait déjà de s'être laissé absorber par le deuil des siens, au point d'en oublier les devoirs de la fraternité chrétienne. Depuis la mort de Sabinus, en effet, on n'avait point vu Miriam au palais? Hélas! elle n'y était pas revenue depuis les jours de sa Consécration. C'était en partie pour elle que Domitille se trouvait à l'atrium de Vesta aujourd'hui; elle venait chercher et aider cette petite sœur humble et lointaine. Beaucoup dépendaient d'elle, ainsi, à tous les points de Rome, et elle en répondait. Elle s'était rassurée trop vite sur les paroles mêmes de Djemel. Elle la croyait à l'abri sous la protection de Claudia. N'importe. Elle ne trouvait point d'excuse à son délai et se condamnait avec douleur.

— Si tu demandais à Cornelia? suggéra-t-elle.

— La Grande Vestale est à Albano jusqu'au soir, dit encore Sephoris.

— Réponds-moi, ou tu auras les verges, dit Arria sortant de sa mesure ordinaire. Quand Djemel est-elle partie? Et pour où?

— Elle est partie il y a quelques jours... six, je crois, dit l'esclave effrayée. Cornelia l'a fait battre et puis l'a renvoyée... mais pas seule...

— Avec qui? interrogea Flavia Domitilla qui tremblait de comprendre.

— Avec des esclaves de César.

— Ah! dit-elle douloureusement à Claudia, tu me répondais d'elle!...

Il y avait, dans cette exclamation involontaire, le reproche inexprimé du Bon Pasteur au mercenaire.

— Ne crains rien, dit Claudia qui affectait une assurance qu'elle était loin d'éprouver. Je vais m'informer dès le retour de Cornélie. Il y a quelque erreur. Je viendrai t'en donner l'explication moi-même.

II

— Qu'y a-t-il? demandait la Grande Vestale quelques heures plus tard. Sephoris me dit que tu te troubles pour Djemel? Il est vrai que j'aurais dû te prévenir, puisque tu tenais à son service. Mais je te voyais très abattue ; et puis, à vrai dire, comme tu ne la réclamais pas, je n'y ai plus pensé.

— Où est-elle? interrogea nettement Claudia.

— Oh ! c'est toute une histoire, expliquait Cornélie avec quelque embarras. Tu sais, ou tu ne sais pas que Domitien désire donner des jeux de femmes dans l'arène? Toutes les condamnées y passent. Mais il en manque... Sur ces entrefaites, est-ce que Djemel ne s'est pas refusée à offrir de l'encens, à son tour, à cette fête — ridicule d'ailleurs — où maîtres et esclaves sont mêlés? Je l'ai fait châtier comme bien tu penses... Tu vois, cet exemple au milieu des

autres? Et ces gens-là décidant s'ils adoreront nos Dieux, ou non? Impossible d'avoir raison de l'obstination de cette malheureuse! Je l'ai envoyée aux *carceres*, avant les Jeux. Il était odieux de garder une athée parmi nous, tu l'avoueras?

— Tu as fait cela? Tu as osé faire cela? dit Arria Claudia d'un accent bas, mais si dur que Cornélie se retourna tout d'une pièce.

— Je l'ai fait. Qu'est-ce que cet air funeste? Est-ce que, dans notre jeunesse, nous n'avons pas vu quatre cents esclaves massacrés pour moins que cela? Pour un simple soupçon?... Sans compter que Domitien m'en sait gré; et tu m'avoueras qu'entre cent esclaves, ou cent bêtes, ou cent n'importe quoi, et notre sûreté personnelle, l'hésitation ne se comprendrait pas. Je suis fâchée si son service t'agréait...

— Tu fais jeter cette malheureuse aux bêtes?

— Qu'elle meure là ou sur la Croix, ou qu'elle pourrisse à l'ergastule, je ne vois pas grande différence. Et puis, elle peut se sauver... Vois Acilius Glabrio.

— Écoute, dit Arria Claudia le visage tout près du sien, la respiration oppressée : ce n'est pas pour l'honneur des Dieux que tu as livré Djemel, ni même pour ta propre sûreté ; tu l'as livrée parce que tu la sentais plus haute que toi. Ne ris pas... Tu la haïssais pour cela ; et entends-moi bien. Je ne sais si les Dieux nous voient et nous jugent. Mais s'ils le font, tu as attiré le malheur sur ta tête, et ils seront impitoyables pour toi, comme tu l'as été envers cette malheureuse. Cela, je te le prédis, en leur nom.

La Grande Vestale pâlit et affecta de rire :

— Ce sont tes amies qui te mettent ainsi hors de sens? ou tes philosophes? Ne sais-tu pas qu'ils repoussent la pitié comme un sentiment vil? Quelle est cette aberration? N'avons-nous pas, n'ai-je pas sur la troupe d'esclaves qui m'appartiennent ici ou aux champs un droit absolu de vie, de mort, de torture, sans en rendre compte à personne, tu entends bien? à personne? Ni à toi, ni aux Dieux, ni aux hommes? Est-ce que Rubria ne les faisait pas crucifier

pour un vase brisé? Est-ce que Pollion n'en nourrissait pas ses murènes... comme Tibère?

— Les beaux exemples! Tu t'appareilles à ceux qui sont notre honte... Dans tous les cas, tu n'as aucun droit sur mes esclaves et Djemel était à moi.

— Aussi l'ai-je prise seulement pour le service de César et pour les Jeux qu'il offre au peuple.

— Où se donnent ces Jeux? Et où est-elle? interrogea encore Arria.

— Tu veux aller étaler ta sensibilité chez tes amies? Eh bien! elle est aux *carceres* de l'amphithéâtre; et les jeux, avec les femmes, sont pour la fête de Domitien.

— Comment hais-tu César? dit Arria Claudia avec une ironie glacée. On vous croirait du même sang.

Cornelia sortit, pâle sous l'affront, tandis qu'Arria retournait en elle-même la question troublante :

« Qu'allait dire Flavia Domitilla?... »

Mais pour l'honneur de sa conscience et de

son cœur, ajoutons que l'humble visage douloureux de Djemel resta devant ses yeux toute la nuit suivante sans qu'elle parvînt à trouver le sommeil.

III

Les fêtes de César avaient lieu dans trois jours. Si dure que fût la visite promise à Domitille, il ne fallait pas perdre de temps. La vestale se fit conduire au palais de Clemens dès les premières heures du jour suivant. Elle informa en quelques mots Flavia Domitilla, la matrone, qui lui témoigna une froideur inaccoutumée :

— J'aurais dû insister davantage, disait-elle avec regret. Flavius Clemens voulait la racheter et l'attacher à Domitille. Tu y aurais consenti certainement ; ce crime aurait été évité. Elle n'a pas voulu...

— Pourquoi? interrogea la vestale.

— Pour toi... Elle voulait sauver ton âme.

Il y eut un silence gêné. Arria semblait étourdie par ces mots dont elle pénétrait mal le sens, mais qui lui laissaient entrevoir un dévouement héroïque. Clemens réfléchissait au moyen, non pas de délivrer Djemel, c'était impossible, mais de la voir et de la réconforter ; ce fut Domitille qui, la première, résolut la question.

— Comme parents de l'empereur, toutes les portes nous seront facilement ouvertes. Je connais les geôliers. J'ai visité bien souvent quelques-uns de nos frères... Je vais donc essayer de la voir et de lui parler toute seule. Je reviendrai au plus vite, s'il y a quelque chose à tenter.

Arria Claudia semblait en proie à un conflit de sentiments qui se trahissait sur son visage, malgré son étroite domination d'elle-même, par des alternatives de rougeur et de pâleur. C'était ici qu'elle avait dit un dernier adieu à l'homme qui aurait voulu lui dresser des autels ; et c'était à cet endroit même qu'elle sentait une humiliation intolérable, l'écrasement de son égoïsme, la honte de constater en elle un ordre de sen-

timents et d'actes inférieur à ce qui l'entourait. Elle se jugeait bien au-dessous de ces nobles femmes, oubliant leur deuil pour ne penser qu'à la douleur et à l'angoisse d'une pauvre abandonnée ; et, chose plus insupportable encore, elle se sentait, elle, au-dessous même de cette esclave, ainsi qu'elle le disait tout à l'heure dans ses reproches clairvoyants à Cornelia.

Son âme aux beaux instincts, mais sans lumière et sans force, gisait comme défaillante. Ses philosophes favoris, au milieu même de leurs déclamations, avaient fortifié son attrait pour la hauteur morale ; ils ne pouvaient pas la lui faire atteindre. Le Christianisme, en plaçant devant les hommes un idéal supérieur au leur, donnait aux plus humbles le moyen d'y parvenir, par cette force de Dieu qu'était la grâce, par ce grand amour et ce modèle de perfection absolue qu'était le Christ... Ignorant les causes profondes, Arria demeurait stupéfaite devant les résultats. Mais chose étrange, cette humiliation même lui semblait plus douce que tout son orgueil passé... Son être intime lui appa-

raissait pour la première fois, au milieu de tous les fruits de bonté, de justice, de charité, de paix et de joie qui l'entouraient, comme un arbre stérile et mort. Mais une main divine se posait sans qu'elle le sût sur le tronc aride, et elle tressaillait à ce contact. Elle éprouvait un besoin immense de faire quelque chose de bien, *quelque chose qui réparât*, sans se formuler à elle-même ces mots inconnus :

— Prends-moi avec toi, demanda-t-elle à Domitille.

— Comment veux-tu, mon enfant? dit Flavia Domitilla, qui la regardait attentivement et reprenait vis-à-vis d'elle sa douceur maternelle ; les prisons, les condamnés, les tribunaux, autant d'interdictions inéluctables pour vous?... Tu serais dans toutes les bouches demain.

— Mère, dit Domitille qui appelait toujours ainsi sa parente et sa tutrice, justement on ne la connaît pas dans ces endroits ; et sous un vêtement d'emprunt, il n'y aurait point de danger pour elle. Renvoyons senlement la litière

et les licteurs, en prévenant qu'elle passe la journée chez nous.

— C'est cela, dit Arria Claudia, nous serons libres ainsi.

Elle enleva presque joyeusement le diadème qui soutenait le voile de Vesta réservé aux prêtresses ; elle déroula les tresses sacrées et releva ses cheveux par un nœud simple ; elle revêtit une tunique unie, et cacha presque entièrement son visage sous le long voile sombre qui remplaçait maintenant le suffibulum et la stola. Pour la première fois, elle marchait dans les rues de Rome comme cette foule qu'elle voyait habituellement sous ses pieds ; et tout cela lui semblait très simple ; le bien était facile !

Pourtant, lorsque Domitille s'arrêta devant l'entrée des *carceres*, en leur ensemble assez semblables à la prison Mamertine ; lorsqu'elle parlementa avec les geôliers et que, une première, puis une seconde porte s'ouvrit et se ferma sur elles ; au seuil de cet horrible lieu, Arria, épouvantée par les ténèbres et suffoquée

par une odeur sans nom, saisit le bras de sa compagne. Il n'est pas besoin d'efforts d'imagination pour entrevoir les fosses où les condamnés, hommes et femmes, étaient jetés dans une promiscuité honteuse. Les *Actes des Martyrs* nous renseignent : chacun des mots, chacun des détails qui suivent pourrait être de même signé de leur sang. Arria éprouvait la même impression que Perpétue entrant dans des ténèbres dont les claires nuits du midi ne lui avaient pas appris l'horreur ; et la *cloaca maxima* elle-même ne dépassait pas en ignominie ce sol où l'on enfonçait dans l'ordure.

— Allons-nous-en, murmurait la vestale. Pourquoi sommes-nous venues?... Je suffoque...

Mais il était trop tard pour reculer. Le geôlier, grassement payé, alluma une torche. Domitille demeurait aussi simple et aussi calme que dans les splendeurs du parc aux paons blancs.

— Avançons, c'est au numéro 2, dit l'homme.

Les jeunes filles dépassèrent avec effort ce premier cercle d'enfer. Domitille laissait dans les mains tendues une partie des provisions dont

elle s'était chargée. Les prisonniers recevaient une nourriture insuffisante. Ce n'est pas sans raison que l'Église mettait la visite des captifs au nombre des œuvres de miséricorde.

— Voilà, dit le geôlier. Ils auront un grand repas demain, la veille des jeux. C'est pour cela sans doute qu'ils chantent. Il y en a aussi qui ont la tête dérangée par la torture.

Une voix calme, pure, fervente, qu'Arria reconnut tout de suite, sortait en effet de ce bouge et guida les jeunes filles entre une dizaine de condamnés étendus dans les entraves ou enchaînés aux murs, jusqu'au point le plus reculé de la prison. Le geôlier fixa sa torche à un anneau ; d'un coup de balai sommaire, il fit place nette contre la muraille.

— Voilà, répéta-t-il, et il s'éloigna.

Arria ferma les yeux, à bout de force, n'osant regarder le visage de celle qu'elle croyait à demi folle de terreur et de souffrance. Elle les rouvrit, sentant ses mains saisies par les petites mains brûlantes. Et le visage sans âge et sans beauté de l'esclave lui apparut si candide, si

transfiguré, si *joyeux* qu'elle demeura muette d'étonnement.

— C'est toi, Domina, disait Djemel. Comment as-tu fait pour arriver jusqu'à moi? C'est toi, Domitille, ma sœur? Que vous êtes bonnes... Domina, que tu es bonne !

« Hélas ! pensait Arria, elle croit que je puis la délivrer... C'est horrible ! » Tout haut, elle dit :

— Pourquoi n'as-tu pas appelé au départ de l'atrium? Pourquoi n'as-tu pas fait de bruit? Sephoris m'aurait prévenue en secret, si tu l'en avais chargée?... J'aurais pu tout empêcher.

— Mais c'est cela que je redoutais ! Tu as toujours été trop bonne pour moi. Tu m'aurais gardée.

— Et tu préfères la mort à la vie que tu avais chez moi? dit Arria avec douleur.

— Non, non, ne le crois pas ; je serais partie ainsi du palais de Flavia Domitilla... Je vais au ciel !

— Tu en es bien près, ma sœur chérie, ajouta Domitille.

— Deux jours ! Je compte les heures ; quand

je pense que c'est vrai, que malgré ma misère notre Christ m'a exaucée, qu'Il m'a jugée digne de mourir pour Lui, — le plus grand amour, n'est-ce pas, Il le dit? — il me semble que déjà je ne suis plus sur la terre... Dans deux jours je Le verrai... Tu sais, on dit ces mots : « Je verrai Dieu », parfois, comme on dit d'autres mots ; on n'est pas sûr du moment, ni s'Il vous acceptera à son festin. Mais là, Il nous fait un signe d'appel : on Le sent si près, sur le seuil de la mort, et tout ce bonheur avec Lui, plus jamais rien de ce qui fait souffrir, Son amour qui ne peut pas changer, la paix, la joie, la lumière... Il dit que Sa main même essuiera nos larmes...

Les larmes !... Elle retenait ce mot, instinctivement. C'était tout ce que la vie lui avait donné ! Arria Claudia, assise sur le rebord de pierre, près de la pauvre fille, pesait ce lot de douleur et se taisait... Djemel, déjà toute brisée par la torture, fit un mouvement pour se soulever ; elle s'excusa à son humble manière, craignant de trop occuper d'elle.

— On t'a torturée? demanda la vestale.

— C'est passé, dit joyeusement Djemel. Tout est passé. Il ne reste que le dernier combat.

— Tu n'es pas terrifiée? murmura Claudia, oppressée par la vision d'épouvante, si proche... Je pourrais te faire passer du poison... Cornelia garde toujours sur elle ceux de Locuste.

— Crois-tu que Miriam accepterait le poison? demanda Domitille avec fierté.

— Comment veux-tu que j'aie peur, Domina? répondait la voix tranquille. Pourvu que je garde ma confiance et ma foi, c'est Lui qui souffrira en moi. — Elle oubliait dans la fête de son âme, que celle à qui elle s'adressait ne pouvait pas la comprendre. — J'ai déjà senti qu'Il est tout près. Je ne peux rien craindre après l'expérience de ces jours ; quand on m'a enlevée du chevalet, j'essuyais mon sang, ne sachant de quelles blessures il sortait...

— C'est pour cela que tu restes couchée par terre? On t'épargnera peut-être?... Comment paraîtrais-tu aux Jeux? tu ne pourrais pas te tenir debout.

— Non. Je ne pourrais pas, je crois. Mais ils me crucifieront au poteau.

Arria frissonna. Domitille penchée sur la sœur de son âme disait :

— Le Christ aussi a été crucifié pour toi.

Le visage de la petite martyre se releva, extasié.

— N'est-Il pas trop bon de me donner une mort pareille à la Sienne, après la même vie?... Il était pauvre, Il travaillait comme moi... Je meurs comme Lui... Mon cœur est dans Sa paix...

Elle parlait à mots entrecoupés, avec des intervalles de silence.

— Il fait tant pour nous!... Je voudrais Lui gagner la terre... Les dehors de la vie ne sont plus rien ; il n'y a plus d'un côté les biens, de l'autre les maux... Lui vient... Il fait de nos douleurs des joies. Il l'a dit. Il le fait. Qui ne voudrait venir à Lui si on savait cela?... Vois. Je ne changerais pas avec César.

Elle reprit d'une voix plus basse :

— Mon père, qui avait vu passer le Sei-

gneur au bord du lac de Galilée, disait qu'en le voyant, on oubliait ses souffrances, le souci du lendemain si l'on était pauvre, ou si l'on attendait, comme moi, la mort, le supplice, que sais-je? On perdait l'appréhension ou le souvenir des choses dures... L'âme devenait si simple ! On voulait seulement ne plus Le quitter et être bon comme Lui... On aimait tous les hommes avec un cœur plein de joie... Il est Le même, toujours, pourvu qu'on reste près de Lui. Il met sa joie même dans le martyre... Je ne peux pas m'empêcher de chanter.

Arria Claudia pensait qu'elle délirait doucement. Mais cette folie lui semblait plus belle que toute la sagesse de la terre.

— Il est bien avec toi, ma bien-aimée, répondait la sage Domitille employant aussi ce « Il », ce « Lui » mystérieux que Claudia attribuait au délire. Il viendra te chercher à la dernière heure. Demain, au repas libre, je te porterai la sainte Eucharistie.

— En voilà assez, dit le geôlier, du seuil de la porte. Si l'on vous trouve ici, je le payerai.

— Domina, dit Djemel qui avait accueilli les dernières paroles de Domitille avec un recueillement ineffable, il faut que je te demande de me pardonner. Ma vie se résumait dans ton service, et je l'ai mal fait. Que Cornelia aussi me pardonne. J'ai dû lui résister ; nous ne pouvons adorer que Dieu... Dis-lui que je baise sa main. Je lui dois la plus grande bénédiction... Et toi, Domina, sans le vouloir, je t'ai trompée. C'est moi qui, à Sorrente, ai dit : « Garde ton âme. » Je t'aimais déjà. Je voulais te remettre entre les mains de Dieu. Je t'aime encore bien plus maintenant...

Sorrente ! Arria entendait en elle, avec ces humbles paroles, à peine murmurées, ce bruit des grandes eaux qui lui avait fait mesurer une fois la profondeur de son âme. Là-bas, c'était Djemel qui avait parlé? Elle ne s'étonnait plus de rien ; elle ne demandait plus rien.

— Allons, appela le geôlier.

— Tu viendras où je vais, n'est-ce pas? Domitille t'expliquera le chemin. Tu me demandais si je donnerais ma vie pour toi? Je

l'ai offerte à Dieu pour qu'Il te prenne à Lui... Tu viendras? Que Dieu te garde...

La vestale regarda le visage baigné de clarté comme pour le fixer à jamais en elle... Elle se pencha sur la petite martyre et la serra dans ses bras. Elle aurait voulu lui dire qu'elle lui promettait de chercher Dieu, — ce Dieu qui rendait une esclave plus grande dans la mort, plus heureuse que tout ce qu'elle avait connu! Mais elle ne put répondre que par des larmes... Djemel sentit ces larmes dans une dernière étreinte et la suivit des yeux jusqu'au seuil... Arria ne voyait plus ni les chaînes, ni les ténèbres, ni le sang. En elle, autour d'elle, il n'y avait plus que de la lumière.

CHAPITRE XI

I

Les grands cyprès bordaient la route, rigides comme des prétoriens à leur poste. Dans l'intervalle d'un arbre à l'autre, des profondeurs claires se devinaient, lumière d'aurore et bosquets de ces arbres de Judée, d'un rose pareil, que la conquête avait répandus à Rome ; à mesure que l'on avançait sur la voie Ardéatine, la végétation devenait plus luxuriante. Et maintenant, des rosiers de toute espèce escaladaient les cyprès, entouraient les sombres géants d'une pluie de fleurs blanches : roses royales, au cœur de soufre, s'enroulant en spirales, comme des couronnes ; bouquets de roses minuscules qui montraient à travers les moindres interstices

leurs petites têtes mutines et joyeuses ; et de longues gerbes atteignaient les cimes, se relevaient et s'abaissaient à tous les souffles, avec les dernières branches des arbres funèbres, mêlaient leur vie débordante au deuil de ces gardiens de la mort, jetaient leurs légers pétales partout, comme un défi triomphant...

Les Vierges, en passant rapidement une à une, regardaient les arbres et les fleurs sans savoir que sur leur visage aussi, le deuil et la joie se mêlaient, tandis qu'elles se rendaient à la déposition de leur sœur Miriam.

On avait obtenu le corps de la martyre en secret, à prix d'or. On l'avait transporté dans le tombeau de Flavia Domitilla, adossé à la colline ; c'était une de ces belles sépultures apparentes et à ciel ouvert que les chrétiens possédaient au temps des Flaviens ; M. de Rossi croit qu'on lisait sur l'inscription effacée du tympan : *Sepulcrum Flaviorum;* quelques marches descendaient à la chambre sépulcrale, ornée de fresques traitées dans le style de Pompéi. Au delà, encore des rinceaux, des

fleurs, des colombes, des sources vives... La petite morte reposait par terre, au milieu de tous ces symboles de résurrection. Ses sœurs l'avaient revêtue de la robe et du voile de ses noces ; car si la charité des chrétiens gagna et convertit avec une rapidité prodigieuse le monde antique, quelle fleur de charité était entre les Vierges ! On ne voyait sur la figure de Miriam aucune trace de souffrance... On ne lisait sur les visages penchés sur elle qu'affection et paix. A mesure que la procession funèbre s'enfonçait dans le souterrain, — le défilé de formes blanches portant le léger fardeau, entre les chants des psaumes et les bénédictions du pontife Clement, — quelque chose de définitif et d'immortel se dégageait, s'affirmait. Ce n'était pas l'abandon à la terre d'un être chéri, qui reviendrait, inquiet, autour de sa couche funèbre, pour y attendre un souvenir des vivants ; ce n'était pas l'appel à une pensée, à un souvenir fugitif pour celui qui errait plaintif dans le sombre royaume... C'était l'adieu au voyageur qui part pour la patrie de tous. Les

Elle s'arrêta un instant, évoquant le visage de lumière dans la prison infecte ; et pour la centième fois depuis ces quelques jours, Arria se redisait à elle-même que la beauté, la force, la vie émanaient de cette chose doublement maudite, une esclave et une esclave torturée... Elle continua :

— Domitien se penchait en avant avec le regard attentif de ses yeux de myope et le sourire que nous connaissons tous. Par un caprice, il avait voulu qu'on la gardât pour la fin ; elle était donc seule, pauvre petite, dans ce grand amphithéâtre, sous le regard de ces milliers d'hommes, — cela, des hommes !... On a ouvert la cage d'un des tigres. Sabine me décrivait avec horreur — je ne l'ai pas oublié l'ayant vu une fois — le cercle que le tigre décrivait approchant de quelques pas, s'arrêtant, traînant son corps souple contre le sable où ses pattes s'ouvraient comme des mains, sans un bruit ; et de cette immense foule aussi, il ne venait pas un bruit... Ce fut alors que Djemel, que Miriam, appela d'une voix claire : *Pro*

Christo... pro Christo! Sais-tu ce qu'elle voulait dire?... Le silence était si effrayant qu'on entendait le souffle du tigre qui flairait les pieds... Et d'un bond, il appuya ses griffes aux épaules... il l'avait tuée, à la première morsure au cou... Je ne sais comment je puis te parler ainsi, avec une telle paix... On dirait que j'ai l'âme élargie en pensant à elle, et sans tristesse, quoique je ne puisse pas retenir mes larmes.

— Et le visage de Miriam? Sabine l'a-t-elle vu? Ce n'est pas par une curiosité vaine que j'appuie sur ces détails? C'est pour les contrôler avec ceux de mon oncle Flavius Clemens. C'est notre patrimoine et notre fierté : nos martyrs ! Si tu savais ce qu'il y a pour nous dans ce mot !

— Sabine revient toujours à ces yeux fermés, aux lèvres qui remuaient de temps en temps comme pour une prière sans doute, et quelque chose de tranquille, de souverainement tranquille... Le peuple pensait et disait tout haut à la sortie qu'elle devait porter des amulettes

magiques ; sûrement, elle n'a pas souffert. Il y avait là une douceur divine.

— Bénissons Dieu, pauvre petite ! Le combat avant fut si dur... Si tu avais vu ce pauvre petit corps ! Nous ne nous en rendions pas compte, étendue comme elle l'était dans les ténèbres de la prison ; la torture l'avait déformée.

— Vous l'avez prise dans votre sépulture de famille?

— Elle y repose. Elle était des nôtres.

— Puisse la terre lui être légère !

— Le ciel l'a reçue, ma très chère ; elle n'est plus là.

Arria se taisait, pensive.

— Tu dis que Flavius Clemens assistait aux Jeux? demanda-t-elle après un moment.

— Par une invitation directe de l'empereur. Il n'a pas pu se dérober. Ces invitations sont des ordres. Depuis la mort de Flavius Sabinus, Domitien multiplie les faveurs et les privilèges, si l'on peut donner ce nom aux embûches qu'il nous dresse. Mon oncle — tu sais qu'on l'a proclamé Consul? — était par ordre dans la loge de

César. Il n'a donc perdu ni un mot, ni un geste de l'Auguste, quand, d'ailleurs, le supplice de notre sœur Miriam ne l'absorbait pas... C'est aussi une des raisons qui m'amènent...

Elle répéta :

— Cornelia ne t'a rien dit?

— Elle est invisible. Il y a aujourd'hui une réunion de tous les flamines à Albano, chez César, leur Souverain Pontife. Elle voulait s'y rendre ; mais je crois qu'elle s'est ravisée ; ou alors on l'a prévenue pour qu'elle n'y allât pas... J'entendais sa voix tout à l'heure. Elle parle de s'absenter peut-être quelques jours pour sa santé, m'a dit Sabine. Mais elle va et vient ; elle n'est donc pas assez malade pour qu'on l'autorise à s'éloigner?

— Plût à Dieu qu'on lui permît d'aller au bout du monde ! Elle joue avec le feu. Comment une femme aussi intelligente ne le sent-elle pas? Domitien la surveillait et la soupçonnait, quand l'éclat qu'elle fit au Palatin, à la fête de la *Bona Deâ*, a changé cette mauvaise volonté en haine. Il n'a pas besoin de crime, ni de preuve.

Il la perdra, s'il veut la perdre... Et il veut la perdre. Il cherche seulement le moyen le plus terrible et le plus cruel... Mais elle ne t'a rien dit? insista-t-elle encore.

— Rien. Et elle ne me dira rien. Je ne la vois pas. Je lui ai jeté mon indignation au visage pour Djemel. Elle sait ma douleur et mon mépris. Cela n'ouvre pas le cœur aux confidences.

— Elle est à plaindre, dit Domitille avec pitié. Que je voudrais la sauver !... Miriam nous le dirait, tête chérie.

— Comment? de quoi? interrogea vivement Arria.

— Faut-il que je vienne toujours ici en messagère de malheur? Miriam, d'abord ; Cornélie... Rien n'est encore sûr. Mais avec Domitien, tout est à craindre, tu le sais mieux que moi. Il prend dans sa litière C. Lentulus avec les démonstrations de la plus vive amitié, pour aller le livrer lui-même et être sûr qu'il n'échappera pas au bourreau. Il comble son trésorier de prévenances, pour donner aux assassins le temps d'arriver...

Que sais-je? Il faut donc compter pour rien les paroles, juger sur les indices. Ils sont graves. Mon oncle est revenu des Jeux, dans une fierté sainte de la mort de notre Miriam, mais soucieux pour la Grande Vestale. Une menace sur l'une de vous est une menace pour tous les Romains ; pense donc pour les amis que nous sommes ! Mon oncle se tenait dans le pulvinar comme il en avait reçu l'ordre. Il a entendu Domitien échanger des propos incohérents avec ce nain vêtu d'écarlate qu'il garde toujours à ses pieds dans les fêtes et dans les Jeux... Il lui annonçait un spectacle comme Rome n'en avait pas vu depuis des siècles... Et il entrecoupait ces propos de remerciements à Cornelia qui lui avait livré son esclave, « une esclave étonnante, disait-il, muette pendant la torture... ». Le nain allait fredonnant : « Tous ne sont point pareils !... » Et Cornelia pâlissait à mesure ; Domitien semblait prendre plaisir à son trouble jusqu'à ce que, à la fin des Jeux, il se penchât vers elle plus souriant, plus attentif que jamais. Flavius Clemens l'a entendu distinctement :

« Si nous écoutions un jour, disait-il, cette méchante esclave? n'est-ce pas Lydé ou Lyda qu'on l'appelle? — qui demande à déposer contre toi?... Elle est en sûreté chez moi à Albano.. » Rapproche cela de la convocation des flamines...

— Est-ce possible, s'écria Claudia, qui se leva d'un mouvement plein d'angoisse? Mais alors, c'est la mort !

— Et quelle mort ! souligna involontairement Domitille. Écoute. Il en est temps encore. Elle a fini son temps, n'est-ce pas?

— Moins quelques mois, oui... répondit Arria dont les lèvres tremblaient.

— Il faut que d'ici à demain nous l'aidions à se sauver. Nous avons des terres écartées en Lombardie. Ma mère et mon oncle proposent de la tenir cachée là, le temps qu'on l'oublie. C'est possible ; quant aux courriers, ceux de Flavius Sabinus, les nôtres, hélas ! maintenant, ayant la même livrée blanche que l'empereur, on ne songera pas à les arrêter. Souviens-toi, à la prison. Le nom des Flavii ouvrait toutes les portes. Ce sera ainsi tant qu'ils régneront

au Palatin, nous passerons sans être inquiétés. Tout est prêt : les porteurs, les relais... Obtiens son consentement et nous la sauverons.

— Si tu essayais toi-même?

— Non. J'échouerais. Elle pense avoir encouru notre juste indignation en livrant cette enfant qu'elle sait nôtre à présent. Elle ne voudrait rien nous devoir, pas même la vie... Tandis que toi, tu lui dis simplement que tu nous a demandé de t'aider... et c'est tout.

— Et c'est tout, en effet, dit Arria en proie à une grande agitation. Vous pardonnez, vous faites du bien à vos ennemis ; vous vous exposez à vous perdre vous-mêmes pour les sauver. Je ne m'étonne plus... Que doit être ce Dieu qui a des serviteurs si bons? Demande-lui, demande lui, répéta-t-elle en joignant les mains, qu'il protège les prêtresses de Vesta et de Rome... Je crois que je ne survivrais pas à cette honte ! Trois fois déjà, la mort est venue, ici, pour des soupçons, jamais pour des crimes... J'étais presque une enfant, et j'ai tant souffert, moins, bien moins de la mort des vestales que de cet

affront sanglant... Je ne peux pas prier ; les prières des jours de fête me semblent factices, inutiles... Les deux Occellatæ, Varonilla... et maintenant Cornelia !... Mais ce n'est pas possible ! Quelle malédiction est sur nous?... Est-ce la mort de Djemel?... Prie, toi, prie...

III

— Qu'est-ce qui n'est pas possible? demanda Cornélie qui entrait, avec sa hauteur habituelle, si brusquement que Domitille, clouée là par surprise, ne parvint pas à assurer sa voix tandis qu'elle répondait :

— Il n'est pas possible que nous te laissions te perdre toi-même sur des soupçons faux. Je venais te prévenir, tête sacrée, et t'emmener.

— Tu veux que je me sauve comme une criminelle? demanda Cornélie, sans préciser davantage. Sa pâleur marquait qu'on n'avait rien à lui apprendre.

— Comme une innocente qui échappe au bourreau, rectifia Domitille. Tu t'en vas comme les philosophes sont partis, comme peut-être nous serons tous exilés demain.

— Que les philosophes partent, je leur en sais gré. Ils montrent ce que valent leurs discours ! Les parents de ce maquignon couronné peuvent partir aussi. Ils sont du même sang. De toutes les injures que j'ai reçues dans ma vie, c'est la seule, je crois, qui m'ait atteinte... Claudia, tu as osé dire que cet homme et moi nous semblions être de même race? Tu me comprends, Domitille ; tu es la petite fille de Pomponia Græcina, qui n'a vu dans cette alliance que l'empire...

— Pardonne-moi, Cornélie, dit Arria, oubliant tout, devant le précipice ouvert sous leurs pas. Je souffrais. Je n'ai pas mesuré mes paroles. Laisse-nous te sauver... La mort est là.

— Crois-tu que je l'ignore? J'ai joué. J'ai perdu... Le festin s'achève tôt... J'avais bien cru que l'impérial bourreau en sortirait avant moi. Djemel m'a porté malheur. Ces Orientales

affront sanglant... Je ne peux pas prier ; les prières des jours de fête me semblent factices, inutiles... Les deux Occellatæ, Varonilla... et maintenant Cornelia !... Mais ce n'est pas possible ! Quelle malédiction est sur nous?... Est-ce la mort de Djemel?... Prie, toi, prie...

III

— Qu'est-ce qui n'est pas possible? demanda Cornélie qui entrait, avec sa hauteur habituelle, si brusquement que Domitille, clouée là par surprise, ne parvint pas à assurer sa voix tandis qu'elle répondait :

— Il n'est pas possible que nous te laissions te perdre toi-même sur des soupçons faux. Je venais te prévenir, tête sacrée, et t'emmener.

— Tu veux que je me sauve comme une criminelle? demanda Cornélie, sans préciser davantage. Sa pâleur marquait qu'on n'avait rien à lui apprendre.

— Comme une innocente qui échappe au bourreau, rectifia Domitille. Tu t'en vas comme les philosophes sont partis, comme peut-être nous serons tous exilés demain.

— Que les philosophes partent, je leur en sais gré. Ils montrent ce que valent leurs discours ! Les parents de ce maquignon couronné peuvent partir aussi. Ils sont du même sang. De toutes les injures que j'ai reçues dans ma vie, c'est la seule, je crois, qui m'ait atteinte... Claudia, tu as osé dire que cet homme et moi nous semblions être de même race? Tu me comprends, Domitille ; tu es la petite fille de Pomponia Græcina, qui n'a vu dans cette alliance que l'empire...

— Pardonne-moi, Cornélie, dit Arria, oubliant tout, devant le précipice ouvert sous leurs pas. Je souffrais. Je n'ai pas mesuré mes paroles. Laisse-nous te sauver... La mort est là.

— Crois-tu que je l'ignore? J'ai joué. J'ai perdu... Le festin s'achève tôt... J'avais bien cru que l'impérial bourreau en sortirait avant moi. Djemel m'a porté malheur. Ces Orientales

dépassent tous les magiciens connus... J'ai perdu. Je payerai.

— Sais-tu le prix? jeta Arria avec égarement. J'ai dit que les Dieux t'abandonneraient... mais ils t'aveuglent! Fie-toi à nous, si tu ne vois pas toi-même... Il ne s'agit pas simplement de mourir. Domitien veut te jeter en pâture au mépris de Rome. Tu es la gardienne du foyer de Vesta; tu dédaignes la mort, soit; mais tu es responsable du déshonneur qui nous atteindrait toutes... Tu ne peux pas... Tu ne peux pas!...

Arria levait vers elle ses yeux pleins d'angoisse; Domitille crut avoir trouvé un argument décisif :

— Et quand ton temps sera fini, quand il ne pourra plus rien comme Souverain Pontife, alors tu le confondras en prouvant ton innocence; tu vengeras l'honneur du foyer sacré... Penses-y, tête auguste. Cela vaut la peine de vivre...

— Laissez-moi juge de mon honneur et de celui de Vesta, dit Cornelia, impassible. Tant

qu on a pu lutter, je l'ai fait... J'ai encouru l'indignation d'Arria en livrant Djemel, en ajoutant que j'en aurais livré cent comme elle, et cent autres choses plus précieuses qu'une esclave, pour la douceur de vivre... C'était vrai. Je le referais. Mais je ne me livre pas et je ne m'abaisse pas moi-même. Je ne regrette rien. J'ai pris de cette existence morne, que nulle de nous ne choisit, tout ce que j'ai pu prendre de fleurs et de soleil. J'aurais pourtant de quo me plaindre à mon tour ! De quel droit nous enlève-t-on à la vie des autres femmes? Pourquoi nous jette-t-on dans cet atrium malsain sans famille, sans amour, pour veiller sur le feu ou pétrir des farines? Pourquoi?... Dis-le, toi, si tu le sais?

Elle parlait bas, mais avec une violence croissante, aussi dédaigneuse de dissimuler et de mentir à cette heure suprême qu'elle l'avait été au long des jours... Elle poursuivit, haletante :

— L'amour de Rome nous garde? Soit. L'orgueil de nous-mêmes nous garde surtout. On sait ce que l'on fait en choisissant les descendantes

de Camille ou des Gracques ! Le poids du passé nous tient. Si dure que fût cette vie, je l'ai menée... Et tu veux que je la déserte en histrion qu'on chasse des tréteaux?...

Tu parles de l'honneur de Vesta? Oui. J'en suis la gardienne jusqu'à la mort et au delà... Et je ne le discute pas, avec toi, ni avec personne. Je t'explique seulement. Tu sais ce qu'on doit attendre des esclaves qu'on torture? Ce qu'on peut leur arracher? Ce qu'ils inventent pour descendre du chevalet? Tu sais donc, ou tu soupçonnes les accusations qui pèsent sur moi? Si je m'enfuis, j'avoue et je laisse la honte au foyer sacré. Si je meurs comme on meurt chez les miens, les accusations tombent et l'honneur est sauf. Entre cet homme qui m'accuse sans m'entendre et me tue, et moi, qui mourrai impassible, forte de mon innocence, Rome n'hésitera pas, sois-en sûre...

— Cornélie, dit Arria Claudia, les lèvres tremblantes, sauras-tu mourir avec grandeur d'une mort aussi horrible? Les autres ont choisi. On les a laissées se tuer ; elles ont pris

un poison foudroyant... Tu ne choisiras pas. Domitien rêvait de ce supplice ancien...

Cornelia réprima un tressaillement :

— Sois sans crainte, dit-elle. Les autres n'ont pas emporté tous les poisons de Locuste. On a essayé celui que je garde sur une esclave saine et forte comme moi... Quand le rideau sera tiré, la triste attalane de ma vie sera finie aussi. Je ne compte pas sur Vesta ou les Dieux pour me délivrer de la fosse ; ils ne me sauveront pas plus que le Dieu étranger n'a sauvé Djemel... Ils s'en vont, comme les feuilles sèches ; ils s'en vont tous... Pourvu que Rome demeure, qu'importent les Dieux?

— Tu as raison de croire que tous les mensonges et toutes les fables tombent, dit Domitille avec une gravité pleine d'émotion. L'heure vient où l'on adorera dans la vérité. Je t'en supplie, je t'en supplie, répéta-t-elle, approchant de Cornélie, les mains jointes, élève ton âme si grande vers le Dieu unique ; à l'heure où tu es, Il te tend les bras, comme le père à son fils

malheureux qui revient... Il te voit de loin... C'est Lui qui m'envoie te sauver...

La portière se souleva devant Sephoris, hors d'elle-même :

— Les flamines, annonça-t-elle.

CHAPITRE XII

I

Domitille devait garder, dans son lointain exil de Pontia, le souvenir de cette heure où elle eut la suprême vision de la force romaine. La taille de Cornelia s'était redressée ; son visage s'était raffermi. Le regard droit, la tête haute, pareille à la Cornélie antique dont elle était la dernière fille, belle, calme et comme entièrement détachée d'elle-même, elle alla au-devant des flamines sans un signe de faiblesse. Telle la sibylle de Michel-Ange, dont nous évoquions l'image, elle semblait porter sans effort le poids écrasant du destin... Elle alla seule. Arria Claudia s'était affaissée sur le sol.. Domitille essayait de la secourir ; les enfants accouraient

pleurant, se meurtrissant les joues, escortaient Sabine, Vibria ; et Domitille bénissait intérieurement cette faiblesse qui enlevait Arria pour un peu de temps aux réalités tragiques.

La Grande Vestale rejoignit les pontifes à la Regia, qui, depuis le premier Auguste, appartenait aux prêtresses. Elles tenaient là leurs réunions plénières... Le bruit des pas de Cornélie s'éloigna et mourut. Et ce fut le silence rempli d'horreur dont devait parler Tacite ; on ne voyait rien ; seulement tout au fond, les dalles de la Voie Sacrée, où, l'on s'en souvient, Arria Claudia aimait à encadrer les souvenirs triomphants de sa jeunesse. Elle ne pouvait plus maintenant en supporter l'éclat ; elle demeurait les yeux rivés à la bande étroite du seuil par où Cornelia allait repasser tout à l'heure, insensible aux soins fraternels de Domitille, à l'effroi de ses compagnes autrement que pour répéter : « Partons... partons... » Et peu à peu, dans le calme mortel, montait un bruit confus, des murmures plus distincts et bientôt,

dominant tout, une voix claire, haute, impérieuse :

— Moi ! César me déclare coupable?... Et ce sont mes mains levées vers le ciel qui l'ont fait vaincre !...

— Partons, répétait Arria Claudia qui semblait prête à défaillir... Je ne puis pas rester... Je ne puis pas entendre...

Cornelia répétait :

— Sans moi, aurait-il triomphé? comme pour souligner, dans une suprême insulte, son mépris pour la lâcheté de Domitien.

On ne voyait pas les flamines. On sentait leur écrasement, en remplissant ce rôle de bourreau. Ils savaient mieux que personne, mais tous savaient avec eux la bassesse du maître dont ils se faisaient les valets. Le soir de ce jour néfaste, à l'abri des regards indiscrets, Pline devait écrire à Minutien :

Par un crime plus grand que celui qu'il prétendait punir, joignant toute la fureur d'un tyran à l'autorité d'un pontife, Domitien avait convoqué les flamines non pas même dans son palais mais

dans sa maison de plaisance d'Albano; là, sans aucune formalité, sans la juger, sans l'entendre, il condamna celle qu'il voulait punir... Il voulait la Grande Vestale. Il voulait renouveler le supplice effrayant des siècles passés, dans la pensée insensée de s'illustrer, d'illustrer son siècle par un tel exemple... « Le censeur très saint », comme l'appellera Quintilien dans un délire d'adulation, affichait, pour justifier ce zèle, une vie toute de corruption ; et Rome indignée ne s'étonnait pas que la foudre tombât autour de lui, que, poursuivi par les Furies, il se dressât épouvanté, au long des nuits...

La voix impérieuse reprenait :

« Les sacrifices que j'offrais... »

II

Plutarque, qui professait les lettres grecques à Rome sous Domitien, nous a décrit, dans une minutie de détails qui marque le témoin ocu-

laire, cette procession sinistre, où la vestale était emportée dans la litière scellée... Il nous montre la ville morne et déserte, les portes fermées, la fuite éperdue de ceux qui rencontraient le funèbre cortège. Les pontifes et les vestales devaient suivre la voie douloureuse jusqu'au bout, jusqu'à la dernière malédiction du flamine sur celle qui descendait vivante dans la fosse.

Rien n'avait transpiré de l'horrible drame, jusqu'à la mise en marche du cortège ; alors, toute la ville s'épouvanta.

Domitien avait exigé la pompe des licteurs et des prétoriens, des sénateurs, des flamines et des augures. La litière blanche, pareille déjà à un cercueil, suivait la voie des triomphes dans le rutilement des casques et des haches levées ; « elle était fermée avec des courroies sur la condamnée pour étouffer les cris », dira Plutarque.

Pline et Tacite, qui croisèrent la litière de l'ensevelie vivante et se détournèrent avec horreur, purent entendre les protestations et

l'indignation du peuple enfin révolté contre le tyran sacrilège... Le soir même, chez Fannia, ils exhalaient leur douleur et leur honte... Ils trouvèrent la matrone en larmes.

— La mesure est comble, disaient-ils. Cette accumulation de crimes attirera enfin la colère des Dieux. Il mourra sous leur malédiction ; celles que prononçaient les flamines reviendront sur lui, dans l'effroi de l'agonie.

— Cornelia était innocente, je le crois, j'en suis sûre, dit Fannia, en proie à l'émotion qui serrait tous les cœurs. Domitien a exilé Licinien. Il a fait mourir Celer sous les verges : le malheureux répétait jusqu'à la fin : « Qu'ai-je fait? Je n'ai rien fait. » Et c'est vrai absolument. Pour juger Cornélie, il fallait la connaître. Elle ressemblait à son aïeule, la grande Cornélie, qui, elle aussi, aimait le monde, la conversation des hommes, la vie élégante, qui continua cette existence même après la mort de ses fils et demeura jusqu'à la fin entourée d'un cercle d'amis. Tout le crime de Cornélie se bornait à cette similitude. Elle a protesté

de son innocence avec une dignité antique. Quelle force ! Quelle force admirable ! Le bourreau a voulu lui donner la main pour descendre, elle l'a écarté avec sa hauteur ordinaire... Elle a repris le bord de son voile qui s'était accroché derrière elle, du même geste qu'elle aurait eu aux Sacrifices ou aux Jeux... A mesure qu'elle grandissait aux yeux de tous dans cette vaillance naturelle à son âme, Domitien semblait devenir plus bas et plus vil.

— Et elle vit ! Elle vit dans cette fosse, pendant que nous parlons d'elle? s'écria Pline dont le cœur généreux se révoltait.

— Rassure-toi, dit Fannia. Elle est morte. On dit qu'elle avait emporté avec elle un poison violent... Et même sans cela, sa nourrice, qui jadis connaissait Locuste, l'a piquée d'une aiguille d'euphorbe. Elle est morte au dernier échelon... Tous ces détails, la foule les colportait autour de moi. J'ignorais tout. Je revenais des thermes ; ma litière a été arrêtée par le remous du peuple qui remontait vomissant des

malédictions contre le tyran... Cet homme aura la fin de Néron.

— Il le dépasse en infâmie, dit Tacite... Helvidius, Sabinus, Sénécion, tout le sang innocent qu'il a versé nous noie dans la honte... C'est ce qu'il veut... Néron du moins détournait les yeux. Il ordonnait des assassinats mais ne les regardait pas. Le comble de l'horreur, sous Domitien, est de le voir et d'en être vu, lorsqu'il compte nos soupirs, lorsque, avec ce visage féroce dont la rougeur le préserve de la honte, il observe curieusement la pâleur de ses victimes !...

— Il était à l'exécution de Cornelia? demanda Fannia.

— Non. Il a craint d'être massacré par la foule. Mais il présidait à sa condamnation ; déjà, bien avant, il lui faisait pressentir cette condamnation, il la lui versait goutte à goutte... J'observais aux derniers Jeux, lorsqu'il se tournait vers elle, l'expression hideuse que je te décrivais ! On dit qu'il est de nouveau terré dans son palais, comme dans son antre,

pour me servir de tes mots, Secundus...

— Et sais-tu ce qu'il y fait? Je viens de rencontrer Chéron, le marbrier. Il sortait du Palatin. Domitien l'avait fait appeler pour lui commander de presser la statue d'Arria Claudia qu'il appelle la vertu antique. Il a demandé à Quintilien une inscription pour le marbre dont j'ai vu l'ébauche : « A la très pure, très chaste, très sainte... » Chéron m'a dit : « Je lui mettrai dans les mains des pavots, pour qu'elle oublie. » Le nom était encore en blanc. Quand il sera gravé, l'Auguste peut l'effacer ou le rayer demain... Dans tous les cas, on jettera César aux gémonies, après l'acte sacrilège d'aujourd'hui... « Mais, dit-il à son nain, si je suis contraint à exercer la justice des Dieux, je n'en veux pas moins témoigner mon admiration à ces filles sacrées. » Arria a refusé d'assister à cette infâmie, dit-on?...

— Je suis allée à l'atrium, dit Fannia... Je l'ai demandée. Domitille, qui se trouvait là par hasard, l'avait prise à la porte Capène. J'y allais quand vous êtes entrés...

Tacite secoua la tête :

— Là aussi, ils peuvent trembler ! Toujours par la même politique de bascule, après l'assassinat de Sabinus, Domitien a fait nommer Flavius Clemens Consul... Je crois que les délations de Metius Carus et de Messalinus n'y sont pas étrangères... On dit qu'il veut l'enlever à sa retraite pour l'observer de plus près? Clemens n'aura, comme notre cher Sabinus, d'autre crime que sa vertu. Cela suffit !

— Est-il vrai, demanda Pline, que Clemens et Flavia Domitilla aient embrassé le Judaïsme?

— Comment veux-tu qu'ils se mêlent à un culte aussi ignoble et absurde? Race de lépreux, depuis Moïse les Juifs adorent un âne qui leur avait indiqué une source dans le désert ; leur temple est le réceptacle de tous les scélérats qui abandonnent la religion de leurs pères. Ils disent qu'il est impie de se faire des Dieux à l'image des hommes ; ils disent qu'ils en adorent un seul, éternel, mais jusque sur leur temple ils mettent des vignes pour marquer

leurs orgies. Quelle race sinistre et dégoûtante conclut Tacite avec mépris.

— Adorer un Dieu unique n'est pas déjà une chose si méprisable, observa Fannia ; et Bérénice nous a laissé un souvenir qui n'a rien d'odieux. Au surplus, je sais que nos amis ne sont pas Juifs, et de source très sûre ; on les soupçonnait de l'être. Mais ils ont refusé de payer le didrachme, l'impôt judaïque, et comme ils ne mentent jamais, vous voilà renseignés.

— Mais, insista Pline, ne se seraient-ils pas agrégés à cette secte des Chrétiens dont Suétone nous expliquait l'autre jour que Néron la haïssait si justement?

— Néron s'est servi de la haine que ces gens inspirent au genre humain pour couvrir l'incendie de Rome, affirma Tacite ; pourquoi donc veux-tu que ces êtres admirables, — car Clemens, Domitilla et leur nièce sont admirables, — comment veux-tu les assimiler à des gens dignes des derniers supplices?

— Je ne sais si tu ne te trompes pas sur ces chrétiens. Bruttius Presens m'en parlait l'autre

jour avec une admiration communicative. Je voudrais les étudier, insista Pline.

— Quoi qu'il en soit, dit Fannia, si nos amis vivent comme des chrétiens, mon cher Caïus, il faut admettre alors que les Chrétiens sont les meilleurs des hommes. Quelle paix, dans cette demeure, quelle dignité, quel amour les uns pour les autres ! Ils me reposent de mes angoisses ; ils me consolent de la corruption générale. Si Rome vit, ce sera par des êtres de cette sorte ; plût aux Dieux que Flavius Clemens ou ses fils devinssent empereurs ! Un degré à franchir seulement les sépare du trône.

— Ils nous délivreraient de notre honte ! acheva Tacite. Mais ces êtres paisibles ne conspirent pas, tête vénérable. Ils se laissent tuer.

— Ah ! comment pouvons-nous parler d'autre chose que de Cornelia? s'étonna Pline... Si elle vivait, si par hasard elle vivait !

— Elle est morte, reprenait Fannia ; mais quelle désolation, quelle honte au foyer de Vesta !... Et Arria Claudia doit en être accablée.

J'irai vers elle, avec quel effort ! Comment la trouverai-je? Et quelle sera sa vie, à présent, mes amis?

III

Arria Claudia, en effet, avait échappé à l'horreur de cette exécution. Domitille l'avait emportée presque de force. Les pontifes s'opposaient à cette dérogation aux rites ; elle-même, tout en répétant ce « partons » inconscient et machinal, sa seule parole, ne pouvait se décider à s'éloigner de Cornelia... Elle attachait un regard fixe sur le vase de lait, le pain, la lampe que les esclaves préparaient autour de la litière du supplice, que tout à l'heure ils descendraient dans l'étroit caveau. Rome se donnait les apparences de ne pas faire mourir de faim la prêtresse vouée aux fonctions les plus saintes... Arria pensait : « Alors, elle sera déjà morte... » Mais, dans l'épouvante de la vision plus précise, elle perdit tout à fait conscience, et Domitille,

aidée de ses propres esclaves, profita de cet instant pour l'emmener.

Une fièvre ardente se déclara dans la soirée. Durant de longues semaines, Flavia Domitilla et sa nièce se relayèrent auprès d'Arria, sans qu'elle sortît du demi-délire qui l'enlevait à la réalité douloureuse. Déjà, toute jeune, un accès de ces fièvres pernicieuses trop fréquentes dans l'atrium malsain l'obligeait, on s'en souvient, à chercher la guérison aux environs de Sorrente. Les lois étroites de Vesta se suspendaient en cas de danger ou de maladie grave. La prêtresse pouvait alors être emmenée et soignée chez les siens, ou chez quelque matrone amie. Fannia, tendrement liée avec les deux Domitillæ, n'avait pas songé à réclamer sa parente ; elle savait de quels soins délicats leurs amis l'entouraient ; et le bon air des jardins aux portes de la ville serait plus favorable à sa convalescence que la demeure au centre de Rome qu'aurait pu offrir Fannia.

Mais, hélas ! On n'osait encore et pour longtemps parler de convalescence. Les accès de

fièvre se renouvelaient avec une précision inquiétante ; la faiblesse demeurait si grande, dans les intervalles, que Flavia Domitilla conservait peu d'espoir d'une guérison complète. Elle entrevoyait, au mieux, quelques années d'une vie languissante... La malade ne s'aidait pas, — comme le disait laconiquement le médecin que Domitien, pris d'une sollicitude inquiétante, avait envoyé aux nouvelles ; — le drame terrible l'atteignait dans sa conscience, dans son cœur et dans sa plus légitime fierté. Comment poursuivre cette vie, déshonorée aux yeux de tous? Comment s'asseoir encore à ce foyer dont on proclamait publiquement la honte?... Qu'irait-elle faire là? Et puisqu'elle ne pouvait vivre que là, à quoi bon vivre? Ces raisonnements, il est bien probable qu'Arria ne se les formulait pas à elle-même, mais ils subsistaient à travers les rêveries de la fièvre dans une demi-conscience, et l'âme et le corps défaillaient à la fois. N'était-ce pas, du reste, le cri de tout le paganisme devant la douleur ou la déception? Et la source de tous les beaux suicides que l'an-

tiquité admirait? Si la vie devenait trop cruelle, pourquoi vivre? Pourquoi? Ce « pourquoi » retentissait dans l'âme de la petite fille d'Arria et de Thraséas comme un appel ancestral.

Arria reposait dans l'endroit le plus écarté, le plus silencieux du palais, là où Djemel, on s'en souvient, avait passé les dernières heures qui précédèrent sa Consécration, près de l'église domestique, où le peuple chrétien se réunissait parfois. Depuis qu'elle était là, le Saint Sacrifice s'offrait en divers endroits, aux catacombes de Lucine, à la voie Appienne ; à celles des Flavii, où reposait Miriam, voie Ardéatine. Mais la maison heureuse possédait alors l'honneur tant attendu de la présence de l'Apôtre Jean. Il était à Rome l'hôte de Flavius Clemens. Et celui-ci, désireux d'épargner au vieillard presque centenaire un surcroît de fatigue, avait demandé au Pontife, aux prêtres et aux diacres, de réunir les fidèles dans sa demeure. Plusieurs fois déjà l'assemblée sainte s'était tenue ainsi sans éveiller l'attention ; on la confondait avec ce ramas des clients qu'on était habitué à voir

autour des grands ; des portes dans le parc, ouvrant sur les champs, aidaient aussi à la facilité de ces réunions d'une fraternité très douce, autour du Dieu de l'Eucharistie. Les églises primitives, aux Catacombes ou chez quelque fidèle, formaient un centre de vie bienfaisant, d'une sérénité si pleine d'amour, qu'elles donnaient à la multitude des convertis la force et la joie sous la menace constante du martyre, bien plus avec l'attrait mystérieux et puissant de ce martyre... En quittant l'Église, ou en s'y rendant, on l'a dit, les chrétiens emportaient en eux-mêmes de quoi renouveler le monde : « Ils opposaient au polythéisme le Dieu unique et souverain, à l'idolâtrie le culte en esprit du Dieu proche du cœur ; aux sacrifices sanglants, aux pompes trop souvent impures, le chant des psaumes, les prières, les lectures sacrées, le repas fraternel et doux des agapes, le partage de la sainte Eucharistie ; enfin, « cette église primitive, où tout différend s'accordait, était aussi un tribunal où toute faute se jugeait » ; elle opposait au débordement des

mœurs une morale d'une sévérité inconnue au monde païen. Et tout cela, illuminé par la foi, embrasé par l'amour, soulevé par un enthousiasme sacré ; tout cela, chaud et vivant, simple et pur, hospitalier, aimable, actif, charitable, prêchait le joug doux et léger du Seigneur.

Et s'il en était ainsi du groupement des premiers chrétiens autour de leurs pasteurs, quels qu'ils fussent, que devait être une assemblée chrétienne présidée par l'Apôtre saint Jean?...

CHAPITRE XIII

Arria, dans une accalmie de la fièvre, ouvrit les yeux. Il devait être tard ; la lampe voilée qui brûlait auprès d'elle semblait préparée pour la nuit. Elle était seule ; et sans se rendre compte absolument qu'elle demeurait depuis des semaines sous le toit des Flavii, un fossé se creusait en elle entre sa vie présente et sa vie ancienne. En proie à une fièvre lente, elle se laissait aller au fil des jours, sans volonté, sans réaction, dans un grand besoin de repos ; et elle ne trouvait pas le repos. Son sommeil était entrecoupé de cauchemars ; son réveil douloureux semblait poursuivre toujours quelque mauvais rêve. Et, chose étrange, ce n'étaient pas les

derniers événements tragiques accumulés dans ces quelques mois, ces trois morts cruelles, chacune à un titre spécial, Sabinus, Djemel, Cornélie enfin, dont le sort funeste anéantissait tout le reste, qui se fixaient devant elle et lui causaient ces douleurs lancinantes dans la nuque... Non... Presque toujours, elle revivait, comme une impression bien plus que comme une pensée, les heures de Sorrente, le grand bruit des eaux soulevées, l'attirance ardente de cette mer, rejetée du rivage et renversée sur elle-même avec cette clameur infinie, l'éternel appel de quelque chose qu'elle ne pouvait pas atteindre... Et ce grand appel désespéré qui semblait jaillir du fond de son être, et cette impuissance à comprendre et à répondre lui faisait un tel mal, qu'elle croyait parfois errer hors de la vie, dans les régions glacées où les ombres se lamentent.

Autour d'elle, on observait un rigoureux silence... Elle sentait un dévouement inlassable, une charité et des soins de chaque instant... Mais on eût dit que Domitille et sa mère

craignaient d'apporter dans les crises de cette raison vacillante le poids d'un mot ou d'une présence importune. Elles la gardaient et la servaient à la façon des anges, avec Pomponia Julia, presque toujours au palais, et quelques autres sœurs, sans s'imposer, sans presque se montrer... A cette heure de la nuit, Arria était ou pouvait se croire seule, plus encore qu'au long des jours. Ses sens surexcités par la fièvre et la tension nerveuse percevaient le moindre bruit ; et depuis un moment, immobile dans le lit étroit et bas, aussi blanche que le blanc qui l'entourait, elle suivait, elle essayait de suivre une voix qui arrivait jusqu'à elle, lente et basse, avec une douceur divine... Et puis des chants comme à Sorrente, les chants de Djemel... Des chants?... Arria n'allait-elle pas, ombre errante, revoir tous les lieux où elle avait vécu? Sorrente, le palais, l'atrium? Le flottement de sa pensée ne lui permettait pas d'écarter ces hallucinations. Mais, en pleine conscience, la réalité ne lui eût-elle pas semblé aussi fantastique que le rêve? Qui parlait, qui chantait ainsi

au milieu de la nuit? et pourquoi? dans une demeure aussi régulière et tranquille que celle des Flavii?... Elle ne cherchait pas. Elle ne luttait pas. Elle se bornait aux mots qui frappaient ses oreilles et qui, peu à peu, se coordonnaient, prenaient un sens... Et ces mots mouraient au seuil de son âme, larges et doux, avec le grand bruit infini des vagues de la mer...

La voix disait :

« Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché du Verbe de vie, car la Vie a été manifestée et nous vous annonçons la vie éternelle, nous vous le disons, afin que votre joie soit complète.

« Le message que nous vous annonçons est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en Lui de ténèbres... »

Dans les ombres de la chambre de malade, dans les ombres plus épaisses du cœur désespéré, ces paroles arrivaient comme un rayon de clarté filtrant à travers les nuées accumulées dans un ciel d'orage.

« Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet ! Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne L'a pas connu... Le monde passe... Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

L'esprit fatigué d'Arria n'entendait que vaguements... Lumière... Vérité... Éternité... Ces grands mots sans signification jusque-là passaient et emportaient, dans leur plénitude magnifique, les douleurs sans espoir, les pensées étroites et caduques, tout ce qui borne et tout ce qui finit, comme l'avalanche dévalant de la montagne déracine et anéantit tout ce qui, était auparavant.

La voix se taisait, qu'elle écoutait encore, toute ramenée du dehors au dedans, en un recueillement inconnu ; elle n'entendait que par fragments :

« Dieu a tant aimé le monde qu'Il lui a envoyé son Fils unique.. Il est la lumière... La lumière luit dans les ténèbres... Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière,

parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque fait le mal hait la lumière. Mais celui qui accomplit la vérité vient à la lumière... »

Qu'était-ce qu'accomplir la vérité? Avait-elle fait *cela*, sans le savoir, dans sa vie ancienne? Et la lumière, douce comme une aube qui baignait son âme, lui arrivait-elle comme une récompense? La voix de l'homme qui parlait avait des accents d'une telle bonté, d'une telle miséricorde, qu'elle eût voulu tomber aux pieds de cet homme, pleurer toutes les larmes accumulées dans son cœur, lui dire ce que jamais à personne elle n'avait dit.

Et cependant, comme rien ne l'avait préparée à ce bouleversement, elle revenait à l'illusion qu'elle était déjà morte, comme les autres, et qu'une main puissante soulevait la pierre du sépulcre ; ne parlait-on pas de mort à présent?

« Le message du commencement, c'est que nous nous aimions les uns les autres. Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort... A ceci

nous avons connu l'amour, c'est que Lui a donné Sa vie pour nous... Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères... »

Ces paroles-ci, comme elles sonnaient intelligibles et simples! Djemel! Pauvre petite Djemel!... Arria croyait la revoir et l'entendre à l'atrium de Vesta ou dans l'obscurité des *carceres*. Elle comprenait que Djemel portait le divin message, qu'elle était morte avec joie pour le remplir jusqu'au bout. Flavia Domitilla et sa nièce, Pomponia Julia, Glycera accomplissaient aussi le message d'amour envers toute créature. Comme une clé se pose sur une écriture confuse et permet de la déchiffrer, Arria voyait et comprenait la source de la bonté chez ces êtres d'élite, de leur paix, de leur bienfaisance, de la douceur de vivre qu'elle sentait auprès d'eux. Elle mesurait la force d'un enseignement qui, chaque jour, se pratiquait sous ses yeux... Et toujours, comme une mélopée, les mots : « Aimez-vous, aimez-vous », la seule indication « Lui », ce « Lui » mystérieux d'où tout partait, à quoi tout revenait jusqu'à

ce que ce « Lui » se résumât dans la définition triomphante que tout le paganisme aurait en vain cherchée :

« Dieu est amour... »

Accablée et ravie, Arria n'entendait plus que des chants. Elle ferma les yeux dans une impression de béatitude ignorée de toute sa vie ancienne... La mer furieuse de Sorrente ne déferlait plus dans sa pauvre tête fatiguée : un océan paisible s'étendait en une tranquillité souveraine, dans la plénitude des espaces et des jours ; et elle tremblait comme une goutte d'eau suspendue à la pierre au bord de l'abîme ; elle sentait qu'un acte de sa volonté pouvait la jeter à jamais dans le gouffre bienheureux qui n'avait pas de fond...

La voix d'une douceur divine reprenait : « Je vous ai dit ces choses afin que votre joie soit complète... »

Elle accueillit sans s'étonner cette nouvelle annonce de joie au milieu de tant de peines... Elle ne sentait pas comment elle aurait cette joie, incapable de relier les effets aux causes.

Elle retenait seulement : « Dieu est amour » ; et alors, comme une conséquence naturelle, pour son cœur qui avait toujours eu faim et soif, « la plénitude de la joie ».

La goutte d'eau tremblait, se détachait et tombait dans l'océan sans rivages.

II

Pour la première fois depuis sa maladie, Arria dormit d'un sommeil paisible. En ouvrant les yeux, tard dans la matinée, à l'arrivée de Domitille, elle sourit, avec une expression de bonheur qui arrêta la jeune fille... Domitille arrangea sa malade, avec de tendres soins, sur les coussins relevés, sans oser rompre par une parole le rêve heureux sur lequel sans doute se réveillait la vestale. Elle posa auprès d'elle, sans bruit, une coupe de lait. Pour la première fois aussi, Arria la prit et la but d'un trait. Domitille lui sépara doucement les cheveux :

— Tu te trouves mieux? dit-elle enfin. Tu as dormi? Longtemps?... Je suis venue deux fois, mais tu ne bougeais pas.

Arria, d'un mouvement fatigué, attira la jeune fille au bord de sa couche :

— Domitille..., dit-elle à boix basse.

Ce geste et cet appel étaient presque les seules marques de conscience que la malade eût données depuis des semaines. Malgré son effort pour continuer à sourire, le fin visage était si pâle, si défait que Domitille se demandait si cet éveil de la raison présageait la mort ou la vie...

— On a parlé, on a chanté les mêmes chants que Djemel cette nuit... Ai-je rêvé?... continuait Arria avec effort.

— Tu as entendu ! s'étonna Domitille presque tristement. Les sons passent à peine cependant à travers les lourdes tentures. J'aurais dû prévoir cela... Pardonne-moi... Ton repos a été troublé.

— J'ai entendu. Je n'ai pas la force de t'expliquer... C'est une vie qui s'ouvre quand

je croyais la vie finie... Je ne souffre... plus du tout.

Domitille s'agenouilla pour soutenir dans ses bras le corps émacié. Elle priait tout bas, ardemment, dans une incertitude qu'elle n'osait dissiper par une question : « Christ, toi qui sais... Christ, viens et vois... »

Arria parlait à de longs intervalles. Déjà, dans sa vie ancienne, c'était la manière de cette âme secrète et profonde, les mots qui venaient à travers des silences, comme l'oiseau se pose au bord du nid, chante et se tait... Maintenant s'ajoutait l'effort de la faiblesse et de l'épuisement et des choses difficiles à exprimer :

— J'ai entendu : Dieu est amour... Dieu est esprit... Le monde passe... Il y a quelque chose qui ne finit pas... Je sentais mon âme comme une goutte d'eau... je sentais qu'elle pouvait tomber dans cet océan par ma volonté... Je veux... Je veux l'Éternité, l'Amour, la Vie...

Elle s'arrêta défaillante. Domitille l'écoutait, frappée de stupeur, sans que le bouleversement de son esprit empêchât les soins intelligents et

doux nécessaires à chaque instant, dans l'ordre et à la façon calme la plus apaisante pour la petite malade. A ces paroles qui l'inondaient de joie elle ne répondit pas d'abord ; elle baignait le front moite d'une eau fraîche ; elle donnait une position plus commode à la tête fatiguée. Lorsque la vestale revint un peu à elle et recommença à sourire, alors seulement Domitille l'embrassa avec une fraternelle tendresse :

— Dieu te donnera tout cela, dit-elle. Tu ne regretteras aucun des durs chemins qui t'ont conduite à la paix.

— Dieu m'a-t-il parlé? interrogea Arria. Par un songe?

— Ce n'est pas un songe... Tu as entendu les paroles qu'Il est venu porter à la terre...

— Mais qui les disait cette nuit?... Et pourquoi cette nuit? Et à qui?

— C'est la réunion habituelle des frères. Ce sont les paroles que nous entendons de nos prêtres. On tient les assemblées la nuit pour ne pas attirer la persécution... Celui qui parlait,

c'est l'ami du Seigneur, l'Apôtre Jean... Il porte en lui la bonté même de Dieu.. Dors, ma très chère, repose-toi... tu prieras, plus tard.

Arria qui fermait les yeux comme une enfant docile les rouvrit après quelques instants et rencontra le regard de Domitille plein de tant de tendresse et d'émotion que les larmes jaillirent, amenant une détente salutaire.

— Crois-tu, dit-elle, lorsqu'elle put parler, que l'Apôtre Jean ne me repousserait pas?

Le visage de Domitille rayonnait de joie :

— Te repousser ! Lorsqu'il a connu le Christ aux bras toujours ouverts !... Mais il faut te guérir d'abord, ma sœur.

C'était la première fois qu'Arria s'entendait appeler ainsi ; d'instant en instant, il lui semblait qu'elle sortait de ténèbres glacées, qu'elle était éclairée, baignée, réchauffée par un soleil plus chaud.

— Cela achèverait de me guérir, je crois, murmura-t-elle.

— Si tu étais en danger de mort, je n'hésiterais pas à te satisfaire ; mais tu vis ; il faut que

tu puisses agir et parler en pleine conscience, expliqua Domitille avec son habituelle sagesse. Nous te porterons au jardin, après un repas léger, si la fièvre ne revient pas.

— Tu me soignes, tu me gardes comme ma mère aurait fait... Que pourrai-je te rendre?... murmurait Arria qui, en revenant à elle, sentait le poids de ce dévouement, de cette charité inlassable.

— Nous nous aimerons comme le Christ nous a aimés, veux-tu? répondit Domitille, c'est sa volonté, l'empreinte qu'Il met sur nous.

III

Ah! le repos bienheureux! La halte au seuil de la terre promise, au sortir du désert; bien plus, la halte au seuil d'une terre que rien ne promettait! Les grands dons du Christ sont tellement entrés dans nos vies et dans nos âmes, que même pour les incroyants, l'éternité,

la vie, l'espérance, la certitude d'un bonheur sans fin, un Dieu qui nous aime, tous ces mots de notre langue chrétienne, sonnent avec un son familier... Qu'on se représente à présent le divin message porté à Rome, à tous les degrés de cette vie de Rome, par des pêcheurs qui, inspirés par le Saint-Esprit, parlaient un langage si beau que rien, alors ni depuis, ne l'a dépassé... Et les esclaves entendaient « qu'ils étaient des prêtres et des rois » appelés à « participer à la vie divine »; les philosophes écoutaient des définitions de Dieu dont ils n'auraient pas rêvé la splendeur; les malheureux, les oppressés, les victimes de l'injustice contemplaient un Dieu crucifié qui les appelait à Lui, pour les sauver et les guérir par ses meurtrissures... Tous recevaient enfin le grand exemple des premiers chrétiens purs, joyeux, fraternels, généreux, confiants et fidèles, supportant tout parce que les épreuves de la terre n'ont aucune proportion avec la béatitude attendue. Qu'on se représente tout cela au sein de la malédiction païenne, la corruption,

l'égoïsme, la dureté que les grands Latins étalaient, et l'on s'expliquera avec quelle vitesse prodigieuse le Christianisme se propagea. C'est Tacite qui parle de « l'immense multitude des chrétiens » ; il les méconnaît et les accuse de mille crimes ; le secret, le silence, les réunions nocturnes, l'infamie habituelle aux cultes orientaux, plus que cela encore, les calomnies inventées par la jalousie et la haine égaraient bien des esprits ; l'éloignement des cérémonies païennes, le refus d'adorer les Dieux et les empereurs en indignaient d'autres. Ceux qui, comme la vestale, avaient vu vivre les Chrétiens sans savoir qui ils étaient sentaient au contraire un attrait que la révélation de leur doctrine rendait invincible en le fortifiant. Arria Claudia appartenait par sa naissance et son état à ce que le paganisme gardait de plus beau ; naturellement haute et pure, l'amour et le culte de Rome éternelle la maintenaient fidèle à ses devoirs... Mais suivant la simple parole du Maître, cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces?... Malgré de tels

avantages et de tels dons, elle revenait les mains vides et ensanglantées de la triste moisson de la vie ; et quand elle succombait sous le poids de son âme, une main se tendait vers ses mains douloureuses et le ciel s'ouvrait.

Nous connaissons bien des joies saintes après vingt siècles de Catholicisme ; la joie de cette révélation suprême, nous ne la connaissons plus que par les confessions émouvantes des convertis. Elle est fréquente, dans un monde devenu païen par bien des côtés ; écoutons-la quand elle passe près de nous... Le Christ lui-même en tressaillait : « Je vous bénis, Père, de ce que vous avez révélé ces choses... »

Au fond de la petite chambre close, Arria Claudia se laissait porter par ce bonheur divin. Elle ne se demandait encore rien ; elle ne cherchait pas comment elle concilierait sa vie ancienne et sa vie nouvelle, si elle renoncerait à ses engagements, et quel serait le résultat d'une pareille démarche? Le soleil inondait ses

ténèbres et c'était tout... Le cri de joie au seuil de sa chambre, les bras tendus de Pomponia Julia qui avait couru vers elle en entendant la grande nouvelle, les larmes mêlées de sourires de l'aimable enfant assise maintenant au pied de son lit, tout cela n'était-il pas aussi un peu du soleil divin?

— C'est Miriam qui t'a sauvée, j'en suis sûre; elle a offert sa vie pour toi... Pauvre petite sœur qui t'aimait... Tu es le fruit de son martyre... Moi, je voulais te parler; passer près de toi et ne rien te dire, c'était comme refuser du pain à celui qui meurt de faim. Mais Domitille m'a retenue avec sagesse. Tu aurais pensé peut-être : Pomponia est une enfant! Dieu a tout fait, tout seul... Arria, ma sœur chérie, tu n'auras plus jamais faim ni soif. Tu aimeras le Christ et déjà Il t'aime...

Arria souriait, trop faible pour répondre encore. Domitille revint, un doigt sur les lèvres.

— Tu n'as que la permission de l'embrasser. Laissons-la reposer quelques heures. Elle est encore trop faible.

— Mais la joie fait tant de bien, elle est guérie, je t'assure... répétait Pomponia s'attardant auprès de la vestale ; et la berçant dans ses bras avec sa grâce enfantine : Vois. Je ne la fatigue pas. Elle s'endort.

CHAPITRE XIV

I

Jamais le parc aux paons blancs ne s'était assoupi sous une telle abondance de roses... Était-ce la culture de serviteurs heureux, attachés à leur maître? ou quelque sourire spécial du ciel? Mais en cet après-midi déjà chaud du mois de mai, les bordures de rosiers, les massifs, les guirlandes autour des colonnes offraient une moisson d'Éden, de longues traînées blanches sous les pins aux têtes arrondies. Le vent passait en grands souffles espacés emportant, comme d'innombrables papillons, l'essaim joyeux des pétales, avec ce chant rythmé, entre les pins, qui rappelle le bruit lointain des vagues... Les colombes se per-

chaient, au repos, la tête sous l'aile, au bord des chapiteaux, en une sculpture vivante, et les grands paons superbes posaient l'écran somptueux de leurs plumes aux profondeurs vertes du bois.

...Et jamais paroles plus graves et plus fortes n'avaient retenti dans ce décor de luxe païen.

— Entends bien, disait Domitille, penchée sur Arria qu'elle achevait d'installer à l'abri du vent, avec une sollicitude de sœur aînée, tandis que Pomponia lui portait, dans les plis de son voile, une moisson de roses. La démarche que tu veux faire entraîne des conséquences redoutables. Il faut vivre désormais sur la terre comme des voyageurs... Et par exemple, tout ce que tu vois ici n'existe plus comme notre héritage ; nous devons être prêts à l'échanger contre la prison de Djemel, contre la mort, la torture, l'exil... Sous Titus, sous Vespasien, on pouvait devenir chrétien sans grands risques ; à présent, on risque tout, comme aux temps de Néron, toi plus que les autres, si tu abandonnes,

comme tu devras le faire, l'atrium de Vesta... Je ne te dis pas cela pour t'effrayer ; tu comprends déjà que quand on trouve Dieu, on peut, sans s'appauvrir, abandonner tout le reste.

Arria écoutait pensive, assise à demi, maintenant. Depuis sa convalescence, elle recevait les instructions de la Vierge ; chaque jour, à mesure qu'elle l'entendait et la voyait vivre, elle se faisait une idée plus complète du Christianisme ; et les lectures saintes qu'elle pouvait y ajouter maintenant achevaient de l'initier « à cette réalité vivante et frémissante » que le grand cardinal Mercier évoque sous nos yeux en termes si forts : « Lisez donc, dit-il dans ses retraites à ses prêtres, lisez les écrits de ces premiers témoins du Christianisme : les lettres de saint Paul, de saint Jacques, de saint Pierre ; les effusions d'amour de saint Jean dans le quatrième Évangile, dans ses trois lettres, dans son Apocalypse ; assistez aux premières prédications apostoliques dans le récit que nous en retracent les actes des Apôtres ; lisez *la Didache* ou doctrine des douze Apôtres... Tout est vie,

lumière, souffle, chaleur, dans ces pages inspirées ou sanctifiées par l'esprit du Christ. Rien qui rappelle, même de loin, les formules de la morale de Socrate, les spéculations idéalistes de Platon, les laborieuses analyses d'Aristote ; point d'abstractions, mais le commerce journalier avec une personne vivante, le souci de partager ses humiliations pour être admis à partager sa gloire, la présence continue du Père, du Fils et du Saint-Esprit au sein d'une famille où tout parle d'unité en Dieu et de fraternité... »

Et les premiers chrétiens, comment vivent-ils?

Ils écoutent les Apôtres leur attester ce qu'ils ont vu, entendu, palpé ; leur unique ambition est de connaître le Christ, de recueillir les échos de ses discours, de ses volontés, de ses promesses ; ils se nourrissent journellement du pain de l'Eucharistie qu'ils rompent ensemble, fraternellement... Et ainsi ils conquièrent le monde par l'exemple, tandis que les Apôtres le renouvellent par la prédication, « chers à Dieu et chers aux hommes », disent les Actes. A Rome, la présence des deux grands Apôtres Pierre et

Paul, et maintenant de Jean le bien-aimé, entretenait ce contact direct, immédiat avec le Christ, modelait la vie des pasteurs et du troupeau à l'image de celle du Christ, dans l'accomplissement de ses paroles. La belle vie évangélique ! La suivre, s'y mêler, c'était devenir pur, bon et heureux. Oui. Ces chrétiens tant haïs vivaient ainsi. C'était une surprise de chaque jour, une étude silencieuse qui remplissait d'admiration le cœur d'Arria. Déjà, dans ses relations passagères avec cette demeure bénie, elle avait été attirée par un charme qu'elle ne songeait pas à analyser alors, qu'elle résumait maintenant dans le mot de saint Paul aux Romains : *Celui qui les aime les rend vainqueurs de tout ce qui passe*. De là à travers tous les remous inévitables, les tristesses, les déceptions ou les joies, un sentiment d'ineffable paix, une confiance tranquille, des jours heureux et simples. Elle en suivait chaque détail ; elle en relevait chaque trait ; elle commençait à se mêler doucement à cette existence joyeuse et active, elle qui habitait jusque-là une solitude hautaine, dévorée

par l'ennui. Dans les longues heures où elles se relayaient autour d'Arria, jamais les deux Domitillæ, Pomponia, Glycera, les Diaconesses ou les Vierges, ne demeuraient oisives. La prière, la lecture, les humbles travaux se succédaient avec ordre ; on eût dit que la vie si belle que menaient les premiers chrétiens, ils devaient tous la gagner à la sueur de leur front. Et Claudia s'étonnait auprès de Pomponia, qui la charmait encore plus que les autres par sa spontanéité pleine de grâce, de cette diligence d'abeille :

— Ne te verrai-je jamais sans rien faire? lui demandait-elle souriant à demi ; tu dois étonner Secundus qui se plaint du désœuvrement des patriciennes?

— Pline a raison, répondit Pomponia rieuse. Les tristes vies ! Il faut que nous gagnions la nôtre ; le Christ a travaillé obscurément trente ans. Celui qui ne travaille pas ne devrait pas manger ; mais ne me plains pas ! J'ai des repos et des fêtes aussi !...

— Mais que fais-tu de tout ce que tu files et de ces vêtements communs?

— Arria, ma sœur chérie, tu lis bien notre Évangile maintenant? Souviens-toi : j'étais nu, vous m'avez vêtu... Nous travaillons directement pour le Christ à travers ses pauvres, lorsque nous sommes nous-mêmes à l'abri du besoin, et notre grande joie c'est qu'il n'y a pas de pauvres, c'est-à-dire pas de gens accablés par la misère au milieu de nous...

— Les autres... ceux du dehors... vous ne vous en occupez pas? interrogea Arria, perplexe.

— Que dis-tu, protesta Pomponia gaiement. Est-ce que notre Père céleste n'envoie pas son soleil sur tout le monde? Ce sont nos frères, aussi.

— Si tu veux vêtir tous les pauvres de Rome !

— Certes ! Si je pouvais... Mais cela n'est qu'une part et non la plus importante de nos devoirs. Il y a les cœurs et les âmes dont nous nous occupons... Ta petite Djemel était si admirable pour cela !... Chacun a son don. Moi, ces humbles choses faciles. Elle, elle faisait sentir le Christ, si proche, par sa sainteté ; et tu sais, elle aidait matériellement aussi dans sa misère, comme tous presque cherchent à le faire. Et c'est

ravissant cette charité ingénieuse des pauvres. Elle servait aux tables le dimanche... Tu n'as jamais assisté à nos Agapes?

— Qu'est-ce que cela encore? demandait Arria, qui allait d'étonnement en étonnement.

— C'est le repas commun, le repas de tous les frères... Après avoir prié le même Père, on mange le même pain... Si tu voyais les tables sous ces beaux arbres ! Personne ne doit rentrer chez soi le cœur triste ; et c'est une joie de servir les plus malheureux, de les aider, de s'asseoir auprès d'eux, de partager le même repas. Que c'est bon de s'aimer et de sentir son cœur plein de charité quand on prie !... On croit être assis autour du Seigneur sur la montagne, ou mieux encore, au cénacle.

II

— Quand on prie !...

Arria retombait, après des conversations ou des mots rapides de cette sorte, dans les silences

profonds qui lui étaient familiers, et que toute allusion à la prière continuelle des chrétiens ramenait. Prier ! Prier dans la foi et l'amour, vivre de cette vie de prière, cela surtout inspirait à la prêtresse de Vesta un attrait et un effroi indéfinissable... Ce commerce avec l'Invisible, qui s'imposait par ce Dieu toujours présent ; le regard de ce Dieu qui jugeait non seulement les actes, mais les volontés, les désirs, les pensées, ce regard *saint!*... Elle eût voulu à la fois l'écarter et le ramener sur elle. Il lui semblait qu'Il la purifiait ; il lui semblait qu'Il l'écrasait sous le poids d'une humiliation, d'un repentir inconnu ; et peu à peu, elle l'appelait, le consultait ; la présence de Dieu lui devenait nécessaire et douce comme la présence et le regard d'un ami. Tous les déserts de son âme lui paraissaient fleurir et chanter, comme disait le Psaume ; cette solitude désespérée s'évanouissait aux premières notions du plus divin des amours, de ce don que rien ne pouvait écarter, ni rompre, sauf le péché et le mal : Dieu, présent au cœur qui aime... Et elle commençait

à comprendre, à une lueur d'aube encore indécise, que celui qui a cela a tout ; et que la prison de Djemel pouvait être aussi heureuse que ce jardin enchanté.

Oh ! qu'elle aurait voulu parler de ces choses sacrées ! Mais à qui? Et comment? Elle ne savait pas. Plus elle étudiait Domitille, plus elle l'admirait ; mais cet esprit pondéré, absolument raisonnable, s'il la convainquait, ne l'entraînait pas aux confidences définitives. Arria sortait du paganisme aussi simplement, aussi absolument que l'aveugle dont les yeux s'ouvrent regarde la lumière et ne peut pas redevenir aveugle... Là il n'y avait ni difficulté, ni doute ; il en existait d'autre sorte, plus intimes, plus délicats, qu'elle ne savait comment expliquer et éclaircir. Dans cette Église qu'elle pressentait si belle, dans cet Évangile qu'elle lisait, il lui restait à connaître, avant de livrer les retraites cachées de son âme, ceux qui ont reçu du Seigneur le droit de lier et de délier, d'ouvrir et de fermer les portes invisibles.

« Je ne choisis pas, pensait Arria. Je ne

puis pas faire autrement. J'ai vu leurs œuvres ; elles avaient gagné mon cœur à mon insu, avant que je sache de quelle foi elles jaillissaient... Je connais cette foi ; mon âme était faite pour elle. Je crois que j'étais naturellement chrétienne... Mais si je pouvais m'exprimer moi-même ! »

Le silence retombait sur cette âme profonde. Domitille entendait ce silence. Elle connaissait ses limites ; elle savait par une expérience déjà ancienne que, si les Vierges et les Diaconesses remplissaient auprès des néophytes le rôle du Baptiste, le précurseur, un autre venait ensuite, au soir, sur le bord du Jourdain, sans bruit de paroles ; et pour suivre Celui-là, les disciples oubliaient tous les maîtres qui l'annonçaient.

— Voudrais-tu voir l'Apôtre Jean? demanda-t-elle enfin, ce jour-là. Tu es peut-être assez forte maintenant? Il s'est donné continuellement à nos frères ces dernières semaines. Pense à ce qu'est pour nous celui qui a vu le Seigneur ! Dieu s'est encore manifesté en sa faveur en le

tirant d'un grand péril. Elle n'indiqua pas autrement le martyre de l'Apôtre pour ménager les forces de celle qui l'écoutait. Elle continua : Pauvre petite Miriam ! Je lui avais annoncé cette présence sainte, elle est morte sans le revoir. Elle était tellement prise par l'arrivée du Seigneur, je ne pense pas qu'elle ait rien regretté.

— Le voir? répéta Claudia avec une sorte de terreur. Après les paroles que j'ai entendues?... Mais je ne pourrais pas parler. Je n'ai jamais parlé de moi-même.

— Alors, sais-tu ce qu'il faut faire? proposa Pomponia Julia qui arrivait d'un pas léger, son beau regard clair fixé sur la vestale ; si tu désires quelque lumière, quelque explication, ou seulement un conseil, écris-lui. Je lui porterai ta lettre. Il te répondra, comme à Kyria. Veux-tu mes tablettes? Il n'y a pas de temps à perdre.

Arria les prit docilement. Domitille et Pomponia s'éloignèrent ; Pomponia dans sa gaieté toute jeune riait d'un joli rire gai en poursuivant des paons qui marchaient dans la

prairie, graves comme des Consuls... Arria s'attardait à la regarder... Tant de simplicité enfantine et déjà tant de maturité, de force, de netteté dans les conseils ! Oui, écrire... Demander quelques mots de celui qui avait vu le Seigneur, des mots qui viendraient ainsi de Dieu même pour elle seule. Elle avait eu une telle émotion là-bas, à Sorrente, lorsqu'elle avait cru qu'un Dieu parlait ! Les Épîtres, les Actes, les Évangiles la familiarisaient maintenant avec le divin message et justifiaient ce pressentiment obscur. Mais allait-elle entendre celui qui avait entendu Dieu? Son cœur battait violemment à cette pensée. Elle se releva contre les coussins et s'assit... Elle écrivit d'abord d'un trait :

Arria Claudia à l'apôtre Jean, salut.

Ta parole est venue à moi à une heure désespérée. Domitille et Pomponia te diront mon histoire; et toi, si bon, toi qui dis des choses divines, peut-être tu répondras à ce que je saurai à peine écrire... C'est difficile d'expliquer son âme... Puisque tu as vu le Christ et qu'il t'a parlé, tu ne connais pas la grande douleur

païenne, tendre les mains en vain, et appeler, sans que jamais rien réponde, dans un ciel incertain. Père, il me semble que maintenant j'entends... et je voudrais mettre sous tes yeux toute ma vie douloureuse; elle se résume dans ma volonté de lutter contre le vide et l'ennui; puis une lumière a passé un instant... elle s'est éteinte; une des belles lumières d'ici-bas!... Tout mon cœur l'appelait et la pleurait avant de t'avoir entendu... maintenant...

Elle s'arrêta, ne sachant comment s'exprimer, cherchant ses mots, tâchant de bien poser une question qu'elle se refusait à faire à Domitille ou aux autres, qu'elle réservait instinctivement, dons sa fière pudeur, au grand Voyant :

Vierges et vestales, nous avons voué la même pureté. On nous l'a imposée, et elles la choisissent, mais nous en avons, je crois, le même sincère désir. On nous comble de biens et d'honneurs; elles n'ont rien à attendre... Elles sont heureuses comme les oiseaux et libres comme eux. Je le vois sans pouvoir le comprendre. Nous, nous parvenons à peine à porter notre vie. Nous tombons sous le poids. Et moi!...

Elle s'arrêta, étonnée de sentir son visage couvert de larmes ; elle ne pouvait pas toucher à son cœur douloureux et si profond qu'il lui semblait, lorsqu'elle voulait en parler ainsi, tenter un effort inutile, essayer de saisir la mer dans ses deux mains... Découragée, elle repoussa les tablettes.

III

— La différence qui te trouble est ceci : *Celui qui aime est passé de la mort à la Vie. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.*

La voix de Jean prononça ces paroles auprès d'elle. Elle n'avait pas entendu venir l'Apôtre. Elle ne s'étonnait pourtant pas qu'il fût là... Elle entra dans un recueillement profond et ferma les yeux. La main de l'ami du Seigneur reposa un instant sur son front, et les sources cachées de son âme s'épanchèrent, larges, profondes, infinies... Elle le sentait bon, d'une bonté désintéressée, divine, que tout le paga-

nisme ne soupçonnait pas, qui devait être un reflet de la pitié de l'Ami invisible.

Or, elle ne sut jamais si elle avait parlé, prié ou seulement pensé pendant cette heure unique. Elle savait seulement que l'Apôtre laissait tomber sur elle ce regard de compassion qu'il avait appris du Seigneur ; et ses douleurs, ses aspirations, ses désirs, ses faiblesses, à mesure qu'elle les revoyait, se fondaient dans un immense désir de pardon et d'amour,un immense désir de Dieu...

— Père, tu L'as connu, dit-elle enfin. Demande-Lui de pardonner tant de faiblesse et tant de larmes. Je Le vois comme nos Sages, plus grand encore qu'eux, et, par conséquent, au-dessus de la douleur humaine... Que faisait-Il quand Il la rencontrait?

— Il pleurait, dit Jean.

Elle hésita, troublée, ses idées en déroute, elle voulut s'éclairer mieux :

— Mais, pour Lui même, au moins, Il la dédaignait et Il la bravait? Il fut impassible devant la mort?...

— J'étais là, dit Jean... Dans son agonie, Il priait son Père d'éloigner le calice. Il priait avec des gémissements, avec une sueur de sang.

Encore un choc ; encore un bruit de choses qui tombent... Et son attrait croissait. Elle voulait approcher de ce Dieu grand, simple et douloureux.

— Qui appelait-Il à Lui? Qui aimait-Il le mieux? demanda-t-elle timidement.

— Les malheureux, les persécutés, les pauvres, les pécheurs. Les purs Le voient...

— Père, comment me Le représenter? Comment Le verrai-je, si tu ne me le dis pas? Que disait-Il de Lui-même?

— C'est le cœur qui voit, dit encore l'Apôtre. Il disait : « Je suis doux et humble de cœur... »

— Et à ceux qui allaient à Lui? acheva-t-elle, haletante.

— « Celui qui vient à Moi, Je ne le rejetterai pas dehors...»

Jean s'arrêta un instant, perdu dans le souvenir ineffable.

— Tu as compris, dit-il enfin. Tu es passée

de la mort à la Vie... Pour tout dire de Lui, la vie ne suffirait pas aux livres qu'il faudrait écrire... Crois à l'amour du Seigneur pour toi. Il a dit : « Comme Mon Père M'a aimé, Moi aussi Je vous ai aimés. » Ce n'est pas toi qui L'as choisi. C'est Lui... Crois à l'amour, pour que ta joie soit parfaite... L'amour parfait chasse la crainte... Encore un peu de temps et tu Le verras.

Il y eut un très long silence ; Arria demeurait encore interdite et immobile, mais « comme la plante nouvelle qui vient de changer son feuillage, — pure et prête à monter aux étoiles... ».

Pomponia Julia, voyant l'Apôtre, accourut au-devant de lui, suivie à quelques pas par Domitille et Glycéra ; et c'était une vision du Paradis, ces vierges heureuses se groupant autour du vieillard presque centenaire :

— Vois, dit-il. Les Vierges chanteront un cantique qu'elles seules pourront chanter. Tu le chanteras avec elle... Pour l'éternité, les Vierges suivront le Christ partout où Il ira.

Aimez-vous, mes petits enfants, aimez-vous...

— Père, dit Pomponia presque tristement, pourquoi nous redis-tu toujours la même parole? Est-ce que nous ne le faisons pas?

— C'était Son commandement, répondit-il.

CHAPITRE XV

I

Tant que Flavius Clemens vécut de cette vie retirée qu'il affectionnait, à l'abri dans la somptueuse demeure de famille dont les amis seuls franchissaient le seuil, il put pratiquer le Christianisme sinon sans péril, au moins sans danger immédiat. Les trente ans de paix que M. de Rossi assigne avec certitude, entre la fin de Néron et les deux dernières années tragiques qui terminèrent le règne de Domitien, durent créer autour des Chrétiens des habitudes d'esprit qui leur servirent d'abord, à la reprise des persécutions. On ne s'étonnait plus de les voir renoncer aux Jeux, aux spectacles, aux gladiateurs : beaucoup de philosophes en

faisaient autant ; on ne les cherchait ni aux temples, ni aux sacrifices, tant qu'ils n'y avaient pas de place officielle. Cependant, la vie romaine se mêlait tellement au culte national ; il faisait partie de la notion de la Rome éternelle et la complétait d'une façon si étroite qu'on ne pouvait guère vivre l'une sans l'autre. Naissance, mariage, mort, guerre, paix, changements de saisons, moissons et vendanges, ville, maison, foyer, tous les actes, tous les temps, toutes les agglomérations avaient leurs Dieux et leurs rites. Les apologistes chrétiens entrent dans tous ces détails pour nous montrer combien les mariages entre païens et chrétiens étaient dangereux, et les difficultés presque insurmontables que la vie publique offrait aux nouveaux baptisés. De là, et du souci dominant des choses éternelles, une sorte de retrait des affaires, des honneurs ; de là ce que Suétone qualifiait « d'inertie méprisable » ; de l'éloignement du culte païen enfin, l'accusation d'athéisme qui, avec celle de « superstitions étrangères », est à la base de la plu-

part des accusations contre les Chrétiens

Un Consul chrétien — et sous Domitien ! — était presque certainement voué à la mort. Clemens reçut sa nomination comme l'arrêt fatal. Aux Dieux de Rome, les Césars avaient joint leur personne sacrée ; Domitien se faisait appeler publiquement « notre Maître et Dieu » ; et Pline nous raconte que, au terme des marches triomphales de ce Dieu nouveau, à peine s'il restait assez de victimes pour Jupiter Capitolin ; à chaque place, à chaque arrêt, l'on offrait des sacrifices et l'on immolait des taureaux au Dieu en chair et en os plus redoutable et plus difficile à apaiser que les inoffensives idoles. Si absurde et si monstrueux que ce culte paraisse et qu'il fut en effet, il faut nous souvenir que, pour les Anciens, Rome et l'Auguste se confondaient ; faire des vœux pour l'un était assurer la prospérité de l'autre... On se demande comment on pouvait l'entendre ainsi des monstres qui avaient nom Tibère Caligula, Néron, Domitien?... Mais là où la raison se révoltait la peur faisait le reste.

Clemens ne sacrifia pas au Dieu Domitien. Les accusations des délateurs que Tacite nous rapporte et qui amenèrent la mort de Thraseas pouvaient se reprendre contre Flavius Clemens et sans doute se répétèrent mot pour mot. Le philosophe et le chrétien avaient la même attitude extérieure : « Il éludait le serment solennel ; il n'assistait point aux prières pour l'empereur ; il ne mettait pas les pieds dans le Sénat ; il affectait une austérité de Caton entouré de disciples et d'amis qui copient son air et ses manières. » Et encore : « Il ne jure point sur les actes des demi-dieux Jules et Auguste. Il dédaigne nos sacrifices. Il abroge nos lois. » Le silence et l'inaction de Thraseas allaient « jusqu'à ne jamais implorer les Dieux par la voix céleste de Néron ! » Certes, ce dernier trait emportait tout. Thraseas devait mourir et il mourut. Domitien observait de même le silence et l'inaction de Flavius Clemens ; l'année entière du consulat, pendant laquelle le Consul était inviolable, s'écoula ainsi.

Cette année des honneurs suprêmes, recher-

chés et enviés de tout ce qui était Romain, se passa pour Clemens dans la préparation au martyre. Car il y avait une préparation au martyre ; à ceux qui embrassaient la foi chrétienne, on donnait d'abord les graves avertissements que Domitille répétait à Arria ; c'était, en vérité, dans une disposition pleine et positive qu'il fallait être prêt à abandonner ses biens, la demeure de ses pères, ses amis, ses proches, la liberté, la vie, et souvent dans quelles tortures ! Pour se rendre dignes de devenir les témoins du Christ, les patriciens et les pauvres, malgré le luxe ou dans la misère, s'habituaient à la vie dure, détachée, aux jeûnes fréquents, à la prière continuelle. Et ce n'était pas une vie d'angoisse ; bien plutôt une vie d'enthousiasme sacré ; on attendait l'heure où le Christ donnerait lui-même « les mots qu'il fallait dire », la force, — Sa force divine ! — pour tout supporter, et, après le combat, ce ciel dont le cœur de l'homme était impuissant à rêver les délices, Dieu enfin qui serait Lui-même la récompense infiniment grande !

II

Arria vécut pleinement, complètement cette vie, avec ses amis ; et ses fêtes à elle devinrent comme dans une famille unie la joie de la communauté chrétienne... Elle assista d'abord, quand elle reprit assez de force, aux réunions saintes, parmi les catéchumènes ; aux grands jours de Pâques, le pontife la baptisa avec de nombreux néophytes. Chacun de ces pas pour elle, plus encore que pour les autres, semblait marquer une avance sur le chemin du martyre. Elle ne se le demandait pas. Elle allait dans la lumière et la paix vers Celui qu'elle appelait sans le savoir, dans les jours anciens, de toute l'énergie de son âme ; qu'elle trouvait maintenant avec cette sensation d'infini qui élargissait tous les horizons et donnait à ses lèvres la source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Sa situation était cependant particulière-

ment critique. Les flamines la réclamaient. Aucune vestale n'avait le droit de vivre en dehors du collège sacré, sauf en cas de maladie grave ; et le bonheur réalisant l'espérance de ses amis, elle reprenait et revivait de jour en jour... On ne pourrait plus longtemps arguer du prétexte de sa santé... Domitien se taisait et attendait, une fois encore.

— Il ne sait à qui recourir, depuis l'exécution de Cornélie, disait Pline à Clemens. Il est au désespoir, haï et détesté de tout le monde ; il a fait avertir Licinien qu'un aveu seul le sauverait. Licinien qui le connaît s'est enfui. Domitien se trahit par sa joie : « Licinien nous a pleinement absous, dit-il. Ne le poussons pas à bout... »

— Et nous, les Pères Conscrits, nous supportons ces choses ! Et tu t'étonnes que je ne paraisse qu'avec répugnance au Sénat ! dit douloureusement Clemens ; on y raille la vertu, on applaudit au vice... Tu es jeune. Tu as l'avenir devant toi. Je vois avec joie une telle foule, à tes plaidoiries, que l'autre jour je n'aurais pas pu

pénétrer au tribunal pour t'entendre sans le secours de mes licteurs. Que les honneurs des Rostres te suffisent. Dieu te garde de la trabée des Consuls !

— Les Augures assurent que je vivrai, répondit Pline. Mais est-ce vivre, que passer ses jours toujours tremblant, toujours muet, ne pouvant dire ce que l'on pense? Il est vrai, on n'assemble les Pères que pour sanctionner des crimes. Ces maux se perpétuent depuis des années ; et nos esprits en deviennent éteints et stupides. Grâce aux Dieux, les présages funestes se multiplient autour du tyran ; on dit que l'on a vu du sang aux derniers sorts de Preneste.

— Un autre sang sera versé avant celui de l'Auguste, sans doute, observa Clemens.

— Est-ce vrai qu'on parle d'exiler Fannia? demanda Tacite qui les rejoignit dans le parc, accompagné de Flavia Domitilla.

— Fannia, d'autres aussi peut-être, murmura Clemens qui sourit à celle qu'il appelait depuis vingt ans de fidélité la moitié de son âme.

— Tu es à l'abri sous ces ombrages ; malgré les honneurs, ta vie s'écoule dans la retraite, comme celle des sages, remarqua Tacite ; heureuses gens !

— Et quelle retraite délicieuse ! Aucune de mes villas en Campanie ou en Toscane n'en approche. Ce parc a quelque chose de mystérieux et de sacré ; vous devez y voir, les soirs, passer les nymphes et les Dieux, continua Pline.

— J'y vois Domitille et ses compagnes ; c'est plus réel et c'est plein de grâce, dit Flavia Domitilla, pensive. Il est certain que jamais je n'ai autant aimé ce séjour que maintenant, sur le point de le quitter peut-être, pour l'exil...

— Et tu parles avec ce calme des perspectives les plus funestes !... Sans doute, parce que tu n'y crois pas et avec raison, tête sensée. Si l'on te prenait tout?

— Il me resterait mon âme. C'est assez, avec Dieu, pour avoir la force de vivre, dit-elle.

— Et si l'on te prenait Clemens? interrogea Pline, toujours curieux des choses secrètes.

Flavia Domitilla attacha sur son mari un

beau regard que la tendresse et la foi emplissaient.

— L'on ne nous séparerait pas; dit-elle simplement.

— Tu ferais donc comme Arria? Tu mourrais avec lui?

— J'attendrais l'heure de Dieu, dit-elle ; n'oublie pas que nous avons, au-dessus de tout ce qu'ils avaient, la vraie vie invisible... et éternelle.

— Sénèque aurait appelé vos jardins mieux que les siens : l'Académie et le Portique, résuma Tacite à sa manière brève.

— Dis plutôt le lieu de passage, la tente que l'on replie au lever du jour, observa Clemens, citant l'Apôtre.

— Je m'accommoderais de cette tente somptueuse mieux que du jour incertain, répartit Pline, jouant des pensées graves comme d'un hochet. Têtes sacrées, j'envie votre sagesse et votre paix, votre fidélité mutuelle et votre confiance, vos richesses et votre âme supérieure aux richesses. Nous le disions avec Fannia.

Puisse Rome vous voir à l'empire ! Vous y donneriez, quand le soir viendrait, le rare exemple de Philémon et Baucis.

Flavia Domitilla arrêta d'un geste, avec une indulgence maternelle, le jeune homme au cœur bienveillant :

— Si dans le cours de ta vie tu rencontres des êtres qui adorent un Dieu unique, qui s'aiment entre eux et travaillent à acquérir l'éternité ensemble, souviens-toi de Flavius Clemens et de Flavia, dit-elle affectueusement. A cause de nous, sois bon pour eux, Secundus, et cherche à les comprendre.

Une question brûla les lèvres de Pline. Il ne la formula pas ; mais il ne devait jamais oublier ce jour et cette heure.

— Si ce sont des Chrétiens, disait-il plus tard à Tacite, les Chrétiens sont plus vrais et plus grands que nous.

— Des Chrétiens ! répondit celui-ci avec dédain, cherche-les dans les grouillements de la Suburre ; des Chrétiens, ces êtres d'essence rare, purs, bons et droits?

III

Et ce furent de vraies larmes, coulant sur les pieux visages ; ce furent les paroles sacrées, sans emphase et sans orgueil, qui mêlaient la terre au ciel dans une harmonie paisible ; ce fut l'encouragement suprême prononcé par des lèvres tremblantes lorsqu'on arracha Clemens des bras de Flavia Domitilla et de Domitille pour l'amener à la mort.

— Nous te suivrons bientôt, murmurait-elle jusqu'au seuil. Tu es le témoin de Dieu ; attends-nous près de Lui... Prie pour nous... Nous venons, ami !...

Sans jugement, sous le prétexte le plus futile, Domitien l'envoyait sous la hache du licteur ; et Clemens y alla avec la simplicité qui présidait à toutes ses démarches, sûr de son espérance, bénissant Dieu d'être choisi, et détachant doucement, avec des larmes qu'il ne

cherchait pas à retenir, les mains de ses deux jeunes fils aggrippées à sa toge...

— Nous te vengerons, nous te vengerons, criaient ses esclaves.

Et à Stéphane, un de ses affranchis encore païen, que la douleur mettait hors de lui-même :

— Venge-moi en recevant le Baptême, dit gravement le Consul. Oublie l'Auguste. Je lui dois la plus grande grâce de ma vie... A présent, je commence à être Chrétien.

Et ceux qui se trouvaient sur le passage des martyrs s'étonnaient, disent les *Actes*, de la joie surhumaine qui éclairait leurs visages, cette joie que le Christ leur avait prédite et prescrite : « Quand vous serez livrés à cause de Mon nom, tressaillez d'allégresse. »

La demeure heureuse, enviée de tous la veille, fut dévastée le lendemain comme un nid, arraché par l'orage, gît à terre vide de ses hôtes joyeux... Flavius Clemens tombait sous la hache ; ses fils, par sa prévoyance pleine de sagesse, allèrent vers le pontife Clement, père et ami de tous. Flavia Domitilla et sa mère reçurent bientôt

un ordre d'exil, un exil séparé, par un des raffinements chers à Domitien. On les enleva à l'aube. Pour éviter le mouvement et l'émotion que la vue des licteurs aurait pu provoquer, on leur fit suivre toute la longueur du parc ; les chariots attendaient à la porte ouvrant sur les champs. On ne leur avait permis aucun préparatif, aucun adieu, à peine une étreinte rapide à Pomponia, à Claudia, un regard, un sourire à travers les larmes, un mot bref...

Tout dormait encore dans le parc baigné d'une fraîche lumière ; par les longues allées de roses, les deux condamnées partaient pour l'exil, dans cette fête de l'été si dure au cœur des malheureux ; l'on n'entendait que le bruit clair de l'eau retombant dans les vasques, et le passage rapide d'un oiseau éveillé par le bruit des pas... C'était une fraîcheur, une paix de Paradis terrestre, dans la splendeur des arbres aux essences rares, l'odeur des résines et ce parfum nostalgique des roses qui les suivait, les enveloppait comme un souvenir ou un appel de toutes les joies.

Le martyr qui gisait dans son sang, loin de leurs soins pieux, gardé par les frères, les enfants que l'on ne verrait peut-être jamais plus, la demeure heureuse abandonnée pour l'exil, elles-mêmes, elles deux enfin, qui après quelques pas allaient se séparer pour toujours, toutes ces douleurs pires que la mort s'exaspéraient à la merveilleuse douceur de cette aube d'été. Leurs âmes pourtant tressaillaient d'une joie surhumaine, cette joie auguste que connaissent seuls, à de brefs instants, les héros, les martyrs et les saints. Elles firent sans parole ce chemin de Croix. Au bout de l'avenue, Flavia Domitilla bénit la jeune fille et l'embrassa :

— *Pro Christo*, dit-elle.

Domitille répéta : *Pro Christo*, serrée contre sa mère d'adoption, les yeux perdus dans une vision sacrée.

Il tenait sa promesse : « Voici que Je suis avec vous... » Et leurs pas étaient assurés comme les pas de l'enfant qui suit son père sur le chemin.

CHAPITRE XVI

I

— Ainsi, disait Domitien à Arria Claudia, toi, la vertu antique, tu ne veux pas revenir à l'atrium de Vesta? Tu sais à quoi tu t'exposes?

Il l'avait fait appeler quelques semaines après les événements que nous venons de raconter. Ces jours avaient mis le comble aux horreurs de ce règne... C'était non seulement Flavius Clemens livré au bourreau; les deux Domitillæ enlevées et transportées dans les îles de Pandantaria et de Pontia, Fannia et les matrones exilées, mais les philosophes chassés, les délateurs triomphants; Glabrio rappelé d'exil et exécuté, des patriciens envoyés aux mines.

« Heureux, dira Tacite, ceux qui ont échappé

à ces derniers temps ! Ils n'ont pas vu le palais du Sénat assiégé, cette auguste assemblée investie de soldats, l'horrible massacre de tant de Consulaires égorgés à la fois, l'exil et la fuite de tant de femmes illustres ! »

Arria Claudia, menée aux portes du tombeau par la mort de Cornélie, se relevait, tressaillant d'enthousiasme devant la force d'âme et la tendresse éternelle de ceux qui mouraient et qui partaient. Loin de défaillir ou de se cacher, loin de fuir comme la plus élémentaire prudence le lui eût conseillé, elle se tenait chez ses amies absents, suivant leur vœu suprême, comme un soldat sous les armes attend la sonnerie de l'assaut. La douleur et la joie emplissaient son âme, un amour et une force que Jean lui avait prédits et qu'elle ne soupçonnait pas.

A l'appel de Domitien, elle pensa que l'heure qu'ils attendaient tous, l'heure d'être le témoin du Christ était sonnée pour elle. Les paroles de Jean lui avaient été une consécration éternelle. L'Église en avait jugé ainsi et l'avait admise dès son baptême au rang des Vierges.

Elle serrait dans sa main l'anneau de Djemel que Domitille lui avait remis. Pomponia ne la quittait pas. Tant de douleurs n'abattaient ni la sérénité ni la confiance de l'enfant. Elle souriait encore sous la rosée des larmes comme la mouette emportée par la tempête se pose au creux des vagues, sans peur du gouffre et se laisse bercer par les grandes houles.

Arria Claudia était seule au Palatin devant l'Auguste. Il renouvela sa question :

— Tu ne veux pas y revenir?

— Non, dit-elle. Comment oses-tu prononcer le nom de Vesta? Tu as apporté la honte à ce foyer, et tu le sais.

Domitien se leva :

— C'est pour cela que tu l'as déserté? Pourquoi? Cornelia était coupable. La fuite de Licinien est un aveu. Je devais venger les Dieux.

— Tu devais venger les Dieux !... répéta-t-elle.

Un frisson courut dans les veines de l'Auguste. Il vivait, ces derniers jours de son horrible vie,

dans une terreur qui allait augmentant d'heure en heure, qui se prenait à tous les signes, à tous les présages, les unissait en une seule et terrible menace comme une nuit du pôle soude en une mer de glace tous les glaçons épars.

— Je vengeais les Dieux aussi, expliqua-t-il, affectant l'assurance, en faisant exécuter Clemens, en exilant sa femme et sa nièce, avec regret, ce sont mes parents ; il est des heures où il ne faut pas épargner même sa propre famille, ajouta-t-il en poussant un soupir. Depuis hier, je pense cependant m'être trop hâté : deux Juifs m'ont été amenés, parents de ce Christos au nom de qui on veut soulever le monde. Ces hommes simples, aux mains calleuses, ne peuvent prétendre à l'empire comme on le disait... Leur vue m'a rassuré. J'ai donné des ordres pour qu'on laissât cette secte en paix... Tes amis en étaient...

Arria écoutait, pesant dans son esprit les misérables motifs qui déchaînaient ou réservaient la mort et les supplices. Elle ne s'étonnait ni ne s'affligeait. Aux mains de Dieu, les

inspirations mêmes de Satan devenaient un gain pour les élus.

— Aussi, poursuivit-il, la regardant attentivement, je veux faire de leurs biens un usage qu'ils eussent approuvé. Je te donne ce palais et ce parc qui n'a pas son rival à Rome. Il devait revenir à ma personne sacrée. Tu achèveras d'y remettre une santé chancelante... trop longtemps ! Ainsi j'écarterai le scandale que causerait ton absence au foyer de Vesta. Tes forces épuisées exigent un air plus pur. Ton Maître et Dieu y a pourvu dans sa sollicitude... Rome saura et approuvera.

Arria écoutait sans donner aucune marque d'émotion ; elle se taisait, craignant, si elle nommait les fils de Clemens d'attirer le malheur sur leur tête ; sa hauteur naturelle apparaissait encore dans la dignité calme de son silence. Elle pensait : « Il veut me rendre la mort plus amère en embellissant ma vie... » César ignorait que les choses d'ici-bas ne touchaient plus que de loin celle dont le cœur était dans le ciel...

— Là, tu offriras un sacrifice pour écarter

des présages dont les Augures ignorants me rabattent les oreilles. Je leur donne des leçons, affirma-t-il reprenant son aspect menaçant. J'ai demandé à Asclétarion quel sort lui était réservé? « Des chiens me dévoreront », a-t-il répondu. Je viens de le faire supplicier et enterrer. Il a menti. Il est prouvé ainsi qu'il a menti.

Il riait. Un roulement de tonnerrre se prolongea à travers les galeries sonores du Palatin, éclata d'un coup sec. Domitien jeta des regards épouvantés sur les murs de phengites, par côté et en arrière. Personne ne paraissait. Son regard revint à la vestale. Elle lui sembla plus redoutable qu'un homme armé à cause des forces occultes dont elle disposait à l'autel des Dieux. Il reprit son sourire hideux :

— Et toi, que me dis-tu, Divine?

Elle leva sur lui ses yeux calmes. A mesure qu'elle le regardait, elle le voyait pâlir et trembler. Cet homme qui ignorait le remords se mourait d'effroi :

— Repens-toi, dit-elle avec force. Il y a un

pardon, même pour les crimes de Domitien... Tes victimes ont prié pour toi.

Un second, un troisième roulement de la foudre annonçaient le déchaînement de l'orage. Les yeux de Domitien s'injectèrent de sang :

— Mais frappe donc ! cria-t-il en levant son poing crispé vers le ciel...

Au bruit qu'il faisait, le mime Latinus entra, conduisant Stéphane, un affranchi païen de Domitille qu'Arria reconnut. Il avait pour ses maîtres une passion que leurs malheurs avait exaspérée. Elle s'étonna de le voir là. Il s'étonna et s'embarrassa lui-même. Son bras était bandé.

— Il vient révéler une conjuration, dit le mime... L'orage nous a retardés... Quel orage !... Tous s'enfuient épouvantés. Les chiens profitant de la panique se sont jetés sur le cadavre d'Asclétarion déjà sur le bûcher des funérailles. Ils l'ont déchiré...

Domitien écoutait, muet d'épouvante, sous le fouet cinglant des Furies. Asclétarion n'avait pas menti. La mort était donc à la porte, le guettait?... Au bout d'un peu de temps, son

naturel féroce reprit le dessus. Il eut une suprême ironie à l'adresse d'Arria :

— Demain, je viendrai moi-même offrir avec toi un sacrifice au nouveau foyer de Vesta. Je suis ton Maître et Dieu... et puis, ne crois-tu pas qu'un changement d'air te serait favorable, par cet été brûlant?

Arria comprit : « Il me tuera demain », pensa-t-elle. Et elle pria.

II

— Te voilà ! Te voilà vivante... Dieu soit béni ! Qu'Il te garde ou qu'Il nous prenne ensemble maintenant. Je ne te quitte plus, s'écria Pomponia qui guettait, au seuil du palais, le retour de la vestale.

— Enfant, dit doucement Arria Claudia, est-ce que nous disposons de nous-mêmes? Est-ce moi qui dois te dire que nous avons des choses à faire plus importantes que la vie? Je ne sais rien. Domitien ne m'a rien dit. Il voulait

seulement me mettre dans les mains l'héritage des Flavii. Leur vœu sera donc rempli. Leur maison deviendra officiellement la maison de Dieu. Leurs fils, s'ils vivent, y auront leur place. Il faudra faire savoir ces nouvelles au Pontife ; Domitien assure qu'il va arrêter la persécution.

— Est-ce possible? s'écria Pomponia, incrédule. Mais alors nous ne nous séparerions plus !... Vois la pitié de Dieu ! J'ai tant souffert de ce départ de Domitille, ma sœur, de Flavia Domitilla que j'aimais comme une mère... J'ai demandé à Dieu une petite trêve... Il te garde !... Quelles forces j'aurai près de toi. Vois-tu, avec le Seigneur, le martyre me semble tout simple ; et livrée à moi-même, je pleurerais Djemel et mes amies, sans cesser... Ah ! *si*...

Elle n'acheva pas et se jeta dans les bras d'Arria fondant en larmes : de belles larmes claires comme la rosée d'avril que boit le premier rayon de soleil...

— *Si* je partais aussi, tu aurais la force ; Dieu est fidèle, souviens-toi... Elle caressait

doucement la tête de la jeune fille qui lui paraissait encore une petite enfant. Et elle s'étonnait toujours de la spontanéité, de la simplicité de ces âmes héroïques si éloignées de la raideur philosophique qui lui semblait autrefois le sommet de la beauté morale.

— C'est pour cela qu'Il nous laissera ensemble pour que je puisse m'appuyer. Elle leva ses grands yeux limpides, déjà pleins de sourires. C'est vrai ; ces malheurs me font tout oublier, mais comment craindrais-je? L'Apôtre Jean qui aime tant employer les paroles du Seigneur a dit pour toi : « Si le Christ veut qu'elle demeure ainsi... »

— Ah ! l'Apôtre Jean !...

Le visage d'Arria Claudia refléta un recueillement profond. Elle se tut quelques instants, puis elle dit, à cette manière lente qui lui était habituelle :

— Vois-tu, quand on a entendu parler du Seigneur notre Dieu par l'Apôtre Jean et qu'on écoute, comme je viens de le faire, les noms sacrés de Dieu, de Maître, donnés aux idoles,

à César, pire que les idoles, on a l'impression de retomber pour un instant dans les ténèbres glacées d'autrefois. Et c'est une telle gratitude pour le Christ qui nous en a arrachées, le Verbe qui est Dieu, la lumière, la vie, l'amour, et qui est maintenant le maître de nos âmes au lieu de ces esprits de ténèbres ! Alors, l'exil et la mort et la séparation d'un jour ne sont plus rien. Tu ne sais pas cela, toi qui est née chrétienne. Tu es née riche. Tu ne sais pas ce que c'est de passer du *rien* à *tout*...

— Mais quoique je sois si faible, le martyre ne m'effraye pas non plus, dit la petite Vierge vaillamment. Là le Christ serait ma force... Je crains bien plus la vie que la mort. Et j'ai tort. Le Seigneur nous attend avec une tendresse encore plus grande quand nous souffrons. « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés... » Il fallait y aller tout de suite. J'ai eu tort, répéta-t-elle vivement. Que j'aie seulement le temps de prier et je ne craindrai plus rien du tout...

Elle essuyait ses larmes. Mais ce cœur charmant ne s'apaisait pas :

— Flavia, Domitille, où sont-elles? Ces êtres chéris, qu'en fera-t-on?

— Prions, dit doucement Arria. Nous irons ce soir rejoindre nos frères à l'assemblée à la via Ardeatine. Là, tu ne te sens jamais seule?

— Jamais, je les aime tous! Et puis je connais leurs besoins, je peux les aider, je peux servir le Christ à travers les frères. Eux aussi nous consoleront; ils partageront nos peines... Tu as vu avec quelle affection ils se succèdent ici? Ils nous aiment. On a chaud dans nos églises.

III

Quelques heures plus tard, les chrétiens se retrouvaient dans cette sépulture des Flavii, qui, par une ironie suprême, leur offrait la paix inviolée d'une propriété funéraire, tandis que l'empereur, le Flavien Domitien, déchaînait contre eux la violence et la persécution. Dans la première salle, le triclinium qui, chez les

païens, servait au repas funèbre, se tenait le festin modeste des agapes, dont l'apôtre avait corrigé les abus en en relevant le caractère charitable et fraternel. Ce repas nocturne, que les païens jugeaient d'après leurs mœurs, fut la base d'odieuses calomnies. Tel qu'il était, commençant et finissant par la prière, fortifiant la vie de famille et l'égalité entre les membres, ce repas formait un des liens les plus puissants de charité. Il précédait les vigiles, réunion de nuit, qui consistait dans le chant, la psalmodie, les lectures, la prédication. Il faut suivre, comme nous essayons de le faire ici, dans l'admirable « prière antique » de dom Cabrol, le détail minutieux et savant de ces synaxes chrétiennes... On y comprendra mieux la force que les nouveaux convertis y puisaient et l'attrait qui leur faisait braver la mort pour s'y rendre. Arria Claudia, habituée à un culte tout matériel où le feu symbolique ne s'allumait à aucun dogme et n'éclairait aucun devoir, vivait d'une vie délicieuse dans ces longues veilles. Pauvres et riches, patriciens, plébéiens,

esclaves, se hâtaient, le repas fini, dans les longs couloirs vers le cubiculum où devait avoir lieu le sacrifice ; ils n'avaient d'autre distinction entre eux que les ordres sacrés, Diacres, Prêtres, Pontifes. Et déjà cette marche fraternelle, après les agapes, cet empressement vers la même prière, après avoir mangé le même pain, donnait une impression d'unité, de communauté de pensées et de but, qui achevait la fusion. Ces murs eux-mêmes, creusés de tombes où dormaient les martyrs, devenaient sacrés. Arria en aimait les symboles qu'elle avait appris à déchiffrer un à un, symboles purs, si loin des symboles honteux du paganisme : le Paradis terrestre ; le pasteur et les brebis ; les pains et les poissons ; le vase de lait, l'ancre, la palme, les colombes... Non ! Cette galerie des tombeaux n'était pas triste. Tout y parlait de repos, de paix, de lumière, d'éternité... Djemel reposait dans l'Arcosolium où le sacrifice s'offrait aujourd'hui, dans la partie réservée aux femmes : elles étaient séparées ainsi dans toute cérémonie chrétienne, encadrées par les diacres

et les enfants. Toutes les femmes étaient voilées. Les Vierges, au premier rang, entouraient les restes de leur petite sœur. Et c'est appuyée contre le loculus percé dans la muraille, qu'Arria entendait et chantait elle-même les psaumes que la pauvre esclave, la première, lui avait appris à admirer.

Ils avaient tous, ce jour-là, un son d'allégresse. Arria Claudia, après les agapes, avait révélé au Pontife les résolutions nouvelles de Domitien. Le bruit s'en était répandu parmi les frères. Ces réunions pleines de vie, libres et chaudes, où prêtres et fidèles communiaient si étroitement, n'avaient rien du hiératisme que le temps a introduit. C'était un dialogue vivant, où le fidèle, en union avec cette Église à laquelle il devait tout, participait au culte, s'y unissait par ses réponses et par ses gestes, vivait de l'antique liturgie. On y priait pour les vivants et les morts, les prêtres, les diacres, les Vierges, les diaconesses et le peuple, pour les persécutés et les persécuteurs, — comme on le fait au Vendredi Saint, — pour les prisonniers, les frères

dans les mines et, pour les chrétiens présents, c'étaient tel et telle, tel parent, tel ami ; on priait enfin pour tous ceux qui annonçaient au monde les paroles de vérité... Ah ! cette dernière demande, de quel cœur la vestale l'appuyait de son *Amen*, debout, les bras étendus comme les autres frères, dans l'attitude de ces orantes que la peinture nous a conservée sur les murs des catacombes... La lecture était, ce jour-là, une des Épîtres de saint Jean... Arria entendait les paroles et se souvenait de l'accent même de ces paroles. « Dieu est esprit. Dieu est amour. Le Verbe s'est fait chair... »

Les heures de cette nuit divine s'écoulaient trop rapidement. Déjà les catéchumènes avaient été congédiés par le diacre. La partie intime et réservée du Sacrifice commençait par l'offrande du pain et du vin, l'offrande pour les pauvres, les œuvres, les ordres sacrés, les prisonniers qu'il fallait assister ; là encore se marquait l'union intime au sacrifice, où tous, pauvres et riches, voulaient contribuer. On défilait en silence, un à un ; Dieu seul voyait

et comptait comme là-bas, au temple de Jérusalem, aux jours du denier de la veuve, les dons précieux de l'indigence, ou ceux d'un cœur qui se dépouillait volontairement... Et ce jour-là, se croyant si proche de sa fin, Arria appuya sa pensée à sa petite esclave morte et laissa entre les mains du diacre l'opale tachée de sang qui lui venait d'elle...

Tous les éléments de la messe telle que nous l'avons aujourd'hui se retrouvent dans la messe primitive, prières, lectures, offertoire, préface, communion. Le *Pater* que chaque fidèle devait répéter chaque jour, cette Église à la liturgie admirable le redisait devant le corps du Seigneur, comme nous le faisons encore, avant le baiser de paix qui marquait le sens effectif de la demande : « Pardonnez-nous comme nous pardonnons... » ; et là encore la paix, la dignité, la réserve de cette liturgie aux beaux gestes, où, comme dans le ciel, il ne devait y avoir alors « que des anges de Dieu ». Les hommes et les femmes restaient rigoureusement séparés dans tous les actes du culte : et maintenant les

pécheurs des deux ordres s'éloignaient à la voix du diacre : « Dehors les impurs. »

Jamais, dans les longs songes anciens, dans sa soif vers quelque chose d'éternel qui l'apaiserait, la vestale n'avait rêvé cette réalité simple, humble, divine. Jamais elle ne s'était vue par la pensée entourée d'un peuple de frères qui s'aimaient, au fond d'une crypte funéraire, s'agenouillant entre les Vierges, le cœur plein d'adoration :

— *Corpus Christi,* disait le Pontife en déposant dans la main droite tendue la sainte Eucharistie.

Jamais elle n'avait imaginé le calice que le diacre approchait de ses lèvres :

— *Sanguis Christi calix vitæ.*

Mais elle savait bien que toutes ses faims et ses soifs étaient apaisées, qu'elle possédait enfin la Vie, la Vie éternelle.

CHAPITRE XVII

I

Depuis quelques instants, une rumeur allait grandissant, se répercutait sous les voûtes. Pomponia saisit le bras d'Arria Claudia perdue dans son action de grâces :

— Viens, dit-elle tout bas. Les diacres disent de s'en aller par petits groupes, ou un à un ; je ne te quitte pas.

— Qu'y a-t-il?

— On ne sait pas. Quelque danger, peut-être... Le peuple guidé par ses prêtres se dispersait par toutes les issues. Pomponia, Claudia, les Vierges, la plupart des femmes, sur le conseil des diacres, remontèrent par un long détour vers la via Appia. Elles s'y arrêtèrent et partagèrent

un léger repas. Le bruit, de loin, rappelait les longues acclamations du cirque un jour de courses ; ou plutôt, les vivats du peuple un jour de triomphe. Il semblait partir du centre de la ville. La porte Capène était encore éloignée : les chrétiennes se disséminèrent peu à peu ; soit distraction, soit trouble, Pomponia et Arria Claudia se trompèrent de chemin. Elles se retrouvèrent après bien des détours sur la voie Latine, en pleine campagne. L'air était léger. La lumière diaphane de Septembre donnait aux sépulcres bordant la route ces teintes rousses et dorées qui semblent mettre un sourire éternel à la beauté dure des marbres ; absorbées dans leurs pensées, elles marchèrent longtemps, sans parler :

— On se croirait au jour de l'envahissement du Sénat, avec ces grondements interrompus, vers le Forum. Il doit y avoir quelque émeute, dit enfin Pomponia.

— Ce n'est pas au grand cirque, tu es sûre?

— Non. Je ne le crois pas. Nous gravirons ce monticule à quelques pas ; nous verrons bien.

A mesure qu'elles avançaient, le bruit arrivait plus distinct, continu, emplissant les intervalles de silence comme une eau débordée remplit les fossés de la plaine. Personne ne passait. On eût dit que la vie désertait les alentours de Rome pour se concentrer tout entière dans la ville soulevée... Parvenues au haut du monticule, fatiguées, elles s'assirent un instant. Rome toute proche leur apparut dans sa beauté souveraine... Et le peuple surexcité, innombrable, passait, large fleuve mouvant, entre la splendeur des berges que les temples, les palais, les arcs de triomphe bordaient.

— Que c'est beau ! murmura Pomponia.

— Et terrible, ajouta Claudia... Ce doit être quelque révolte des prétoriens... Pourvu qu'il n'arrive aucun malheur ! Je n'ai jamais autant aimé Rome que depuis que je suis chrétienne...

Pomponia se serra contre elle, sa façon douce de l'inviter à parler, à ouvrir son âme.

— ...Chaque jour, je découvre un aspect nouveau et plus grand du message du Christ à nos âmes. Et chose étrange, je me sens en

union plus étroite avec nos grands morts que je ne l'étais au temple de Vesta, quand je gardais le feu. J'y pensais en longeant leurs tombes... Il me semble que nous, les Chrétiens, nous assurons la perpétuité de leur œuvre, *nous seuls*... Vois, sans le Christ, la corruption, le désordre, l'égoïsme, la cruauté de tous, des Augustes à tous les ordres des citoyens, des patriciens au peuple... Les philosophes, et c'est pour cela que je les aimais, voulaient endiguer le torrent, revenir aux jours d'autrefois... Ils ne le pouvaient pas. Il faut la force même de Dieu pour élever les âmes. Les paroles des autres sont impuissantes... comme s'ils disaient à un paralytique : « Marche. » J'ai eu un moment si particulier tout à l'heure dans nos Catacombes, m'offrant au Seigneur pour la mort ou la vie... Cela se décidera aujourd'hui...

— C'est la vie, je suis sûre que c'est la vie, nous avons tant besoin de toi, dit Pomponia avec ardeur. Tu seras une si bonne ouvrière dans le champ du père de famille !

— Je suis l'ouvrière de la sixième heure, dans

tous les cas, dit Arria humblement, mais je ne sais pourquoi, il me semble à présent que je vivrai. Peut-être parce que je pensais comme toi au beau travail en commun avec le Christ... C'est Lui qui, par la pureté, par l'amour et la foi, sauvera notre Rome. Il en sera le Maître. Il y régnera... Que c'est étrange. Pomponia, tête chérie... on dirait que la plus belle histoire n'est pas en arrière, mais en avant de nous. Que je me sens Romaine et que les Anciens, s'ils voient, doivent tressaillir !

Elles reprirent leur route. Elles longeaient à présent, aux portes de la ville, une des villas de Domitien. Toujours personne... Au bout d'un peu de temps, elles croisèrent trois fossoyeurs qui débouchaient d'un sentier écarté. Ils emportaient un cercueil misérable étroitement recouvert. Une vieille esclave suivait.

— Que c'est triste, l'enterrement des pauvres *chez eux*, dit Arria qui parlait déjà des païens comme d'une race étrangère. *Chez nous*, ils auraient les diacres, les prêtres, les frères et les prières de l'Église... Qui suit le cercueil? La

mère, peut-être? Pauvre femme, vieille et seule ! Ce doit être un esclave.

— Mais les esclaves eux-mêmes ont leurs confréries pour assurer une mort décente, observa la jeune fille.

— Alors, quelque supplicié? hasarda Claudia.

Pomponia s'approcha avec sa charité irrésistible :

— Pauvre mère, nous te suivrons, dit-elle.

La vieille ne fit aucun signe d'acquiescement. Ses yeux fixes étaient sans larmes. Les fossoyeurs regardèrent les Vierges avec étonnement.

— Laissez, dirent-ils. Ce n'est pas la mère. C'est la nourrice de celui que nous portons. Il vaut mieux rencontrer *celui-là* mort que vivant.

La vieille esclave donna des marques d'effroi et regarda à droite et à gauche.

— Tu n'as pas peur que ces jeunesses te l'enlèvent? ricana l'un des porteurs. Au surplus, nous voilà au terme.

La poterne de la villa impériale mit du temps à s'entre-bâiller. Ils posèrent sans façon leur fardeau par terre ; leur marche avait été rapide.

Ils essuyèrent leur front ruisselant de sueur. Pomponia et Claudia s'arrêtèrent par cet instinct qui vous cloue au seuil d'une énigme. Il plut à l'un des fossoyeurs de l'expliquer d'un mot, dans la joie qu'ont les gens de la plèbe de tous les temps à exciter l'étonnement ou la stupeur autour d'eux, par les nouvelles qu'il racontent ;

— Vous pouvez dire là-bas, si vous voulez, qu'ils ne cherchent pas le cadavre du Flavien. Sa nourrice a profité de la fuite des conjurés pour le mettre en lieu sûr. Le voilà. Une dernière fois, il pèse lourd sur nous !

Pomponia jeta un cri :

— Arria ! C'est Domitien qu'on enfouit ainsi !

II

— Entends-tu? disait Pline à Tacite penché avidement au bord de la terrasse du Capitole pour ne pas perdre un détail de ces heures histo-

riques. Je suis cette foule depuis que la mort de Domitien est connue. Quelle mort ! Ils étaient sept contre lui ; on a en vain cherché le corps. Sa nourrice l'a fait enlever, dit-on. Ses statues servent à présent de victimes à la haine publique. Quelle ivresse de les renverser, de les mettre en pièces ! On les brise, on les rompt avec autant de joie que si chaque coup devait faire une plaie et verser le sang de ce monstre... Les entends-tu? Quels cris !... On se croirait au cirque à la victoire de Sabinus, tu te souviens? Les délateurs se terrent on ne sait où. Cette heure était tellement attendue ! On dit qu'on prépare un immense feu de joie pour y jeter ces débris afin qu'il ne reste plus rien de ces objets d'horreur.

— Le Sénat avait ouvert la fête, dit Suétone. Les acclamations des Consulaires s'entendaient au loin ; on arrache ses bustes, ses boucliers de la salle des Pères ; on proscrit jusqu'à son nom... On dit qu'on renverra hors de la ville tous ceux qui le portent.

— Et cette destinée qui a bouleversé l'hu-

manité, c'est la main d'un esclave qui la tranche. O gloire ! murmura Juvénal.

— Plus justement un affranchi, Stéphane, l'intendant de Flavia Domitilla... L'exil de ces nobles femmes a préparé la perte du tyran. Cette dernière iniquité est la goutte d'eau qui fit déborder la coupe. Il en méditait d'autres...

— Cœur haineux, jugea Tacite, d'autant plus implacable qu'il était plus dissimulé ! Qui d'entre nous pouvait se croire en sûreté?

— On dit, Caïus, que toi et moi, et bien d'autres, nous étions sur les listes de ses victimes, dit Pline.

— A-t-on quelque détail sur la conspiration, questionna Tacite toujours attentif? Comment est-il mort?

— Je suis allé aux renseignements, répondit Suétone, qui recueillait des anecdotes de toutes mains. Ils sont très curieux. Hier, Domitien annonçait qu'il arriverait aujourd'hui un événement dont on parlerait partout. C'est sa mort qu'il voulait dire... Il refusa des truffes ajoutant : « Demain, si je suis encore là. » Au

milieu de la nuit, il sauta de son lit épouvanté : ce qui ne l'empêcha pas comme premier acte, au matin, d'envoyer un aruspice au supplice ; il y faisait traîner Asclétarion la veille. Je vous raconterai une étrange histoire là-dessus. Mais, passons. C'est dans sa chambre qu'il fut tué à la cinquième heure, dit-on ; Stephanos le guettait depuis plusieurs jours, un poignard dans son bras bandé ; et d'autres, Maximus, Saterius... Il lutta longtemps, percé de coups, cherchant à leur crever les yeux...

— Un jour de plus, c'est nous qui aurions cessé de vivre, répéta Pline. Je sais aussi de source certaine qu'Arria Claudia devait mourir aujourd'hui... Est-ce vrai ce que l'on dit chez les Pomponii? Julia et Arria auraient rencontré sur la voie Latine un convoi d'esclave, un cercueil scellé comme celui de Cornelia, l'enterrée vivante? Tout se paye... Les dieux vengeurs des crimes ont fait leur œuvre... Le sang d'Helvidius est lavé, comme celui de Cornélie, de Glabrio, des consuls... Que sais-je? La vestale doit offrir un sacrifice à Jupiter Vindex.

III

Non. Les pensées d'Arria ne respiraient aucune vengeance. Elle avait reconduit Pomponia Julia chez les siens. Lucius Pomponius Græcinus, un païen aimable et facile, laissait à sa fille, nous l'avons vu, comme il avait laissé à sa femme, une chrétienne fervente, toute liberté pour l'arrangement de sa vie. Il trouvait son compte à une charité qui le faisait adorer et le garantissait lui-même de tout danger en cas d'émeute. Il ne demandait pas autre chose, veuf et seul, à cette fille idolâtrée, que d'embellir de sa grâce pleine de fraîcheur une demeure aimable et toujours ouverte. Rassuré sur le sort de Pomponia Julia lorsqu'il commençait à s'inquiéter de son absence, il entendit l'histoire de la funèbre rencontre et descendit au Forum fier de donner ces détails émouvants aux autres sénateurs. Pomponia, depuis l'assu-

rance de la mort de Domitien, entremêlait les actions de grâces, les prières et les témoignages d'exultation et de tendresse à celle qu'aucun danger ne menaçait plus. Elle entraîna son amie sur la terrasse de la demeure des Pomponii qui dominait le Forum. Quelques instants, ensemble, elles regardèrent passer la justice de Dieu.

Une foule furieuse envahissait le Capitole à deux pas d'elles, arrachait les statues de l'Auguste, les mêlait, débris informes, à celles du temple des Flaviens que l'on traînait mutilées aux gémonies. Et maintenant, au Forum, la grande statue d'or oscillait sur sa base, poussée et tirée par mille bras. Un dernier effort et elle tombait avec un grand bruit, s'écrasait contre cette borne milliaire qui marquait le point où toutes les routes du monde aboutissaient. Des courriers partiraient sur tous ces chemins pour annoncer à tous les peuples la chute de Domitien et la joie du peuple révolté. Et Arria sonbriot que la fuite des fossoyeurs de rencontre, offrir tant secrètement le corps du supplicié,

était plus poignante encore que cette orgie de fureur et de vengeance, et le cercueil jeté sur le chemin, insulté par des plaisanteries d'esclaves ivres, plus sinistre que les statues en pièces. Ainsi après leur règne bref : « Les Dieux s'en vont.. » Mais dans quelle ignominie s'en allait ce Dieu !

Elle était assise, calme, silencieuse, sereine, les mains croisées sur ses genoux. La mort, pour elle, était donc écartée? Elle l'avait crue si proche qu'il lui fallait de longs instants pour réaliser qu'elle vivait, qu'elle *vivrait*... Au seuil de cette vie nouvelle, elle s'arrêtait en une de ces haltes où l'âme se recueille et prend une pleine conscience d'elle-même. Et elle écoutait, elle regardait en elle bien plus qu'elle n'écoutait et ne regardait au dehors...

Que de temps passé depuis qu'assise dans l'atrium de Vesta elle suivait des yeux, le cœur vide, cette Voie Sacrée, baignée de soleil comme aujourd'hui ; que de temps, d'événements, de douleurs ! Et tout était béni ; car chacune de ces angoisses l'avait poussée à chercher plus

ardemment le secours et la Vie, et ses mains tendues à tâtons, comme des mains d'aveugle, avaient rencontré les Mains Percées pour elle, qui la sauvaient... Certes, du temps était passé ; mais ce n'était pas au temps qu'elle mesurait la distance entre autrefois et aujourd'hui, c'était à la plénitude heureuse de son cœur... Elle ne demandait plus rien. Elle ne désirait plus rien. Le Christianisme exaltait et ordonnait ses forces secrètes ; il les tendait vers un but magnifique embrassant à la fois la terre et le ciel. Il la poussait à une sainteté bien différente de ses rêves philosophiques, pure, humble, pratique, pleine de compassion et de pitié et de la joie indicible que donne l'amour du Seigneur à ceux qui y croient. Il la poussait par une suite logique à un apostolat de chaque heure et de chaque jour, par tous les moyens, sous toutes les formes, comme le disait l'Apôtre, par tout ce qui était bon, pur, heureux, vrai et juste. Là était son domaine, son mode d'action ; là son service de chaque jour indiqué par l'Église, approuvé par elle dans les détails pour qu'au-

cune force ne se perdît. Les diacres distribuaient la tâche de chacun, visiter tel quartier, instruire tels enfants, secourir tels prisonniers... L'armée disciplinée obéissait, libre d'inquiétudes. Arria venait d'expérimenter qu'elle ne craignait rien, ni la mort, ni la vie, dans la paix de Dieu qui surpasse tout...

Elle reposait dans cette paix, comme l'alcyon dans son nid clos, sur la grande mer mouvante. Son cœur ne suffisait pas à l'Éternel Amour. Ses forces ne suffiraient pas au beau travail placé devant elle. Combien de martyrs faudrait-il encore, d'exilés, de persécutés? Combien de Pontifes et de Vierges? Combien de souffrances et de prières, avant que la Croix vît tomber devant elle tous les Dieux comme tombait le Dieu du Palatin? C'était le secret du Seigneur. Mais l'heure viendrait et elle travaillerait à l'avènement de cette heure de Dieu qui marquerait l'apogée de Rome... Humble ouvrière de la grande moisson, elle ferait sa tâche et s'endormirait au soir sur la gerbe cueillie, pendant que d'autres se lèveraient à

leur tour pour semer et pour moissonner. Son visage rayonnait :

— Pomponia, si nous allions vers les prisonniers qu'on délivre? dit-elle.

Le bruit mourait par degrés. Rome superbe s'étendait au soleil, satisfaite et lasse, comme un fauve après le carnage.

FIN

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière

